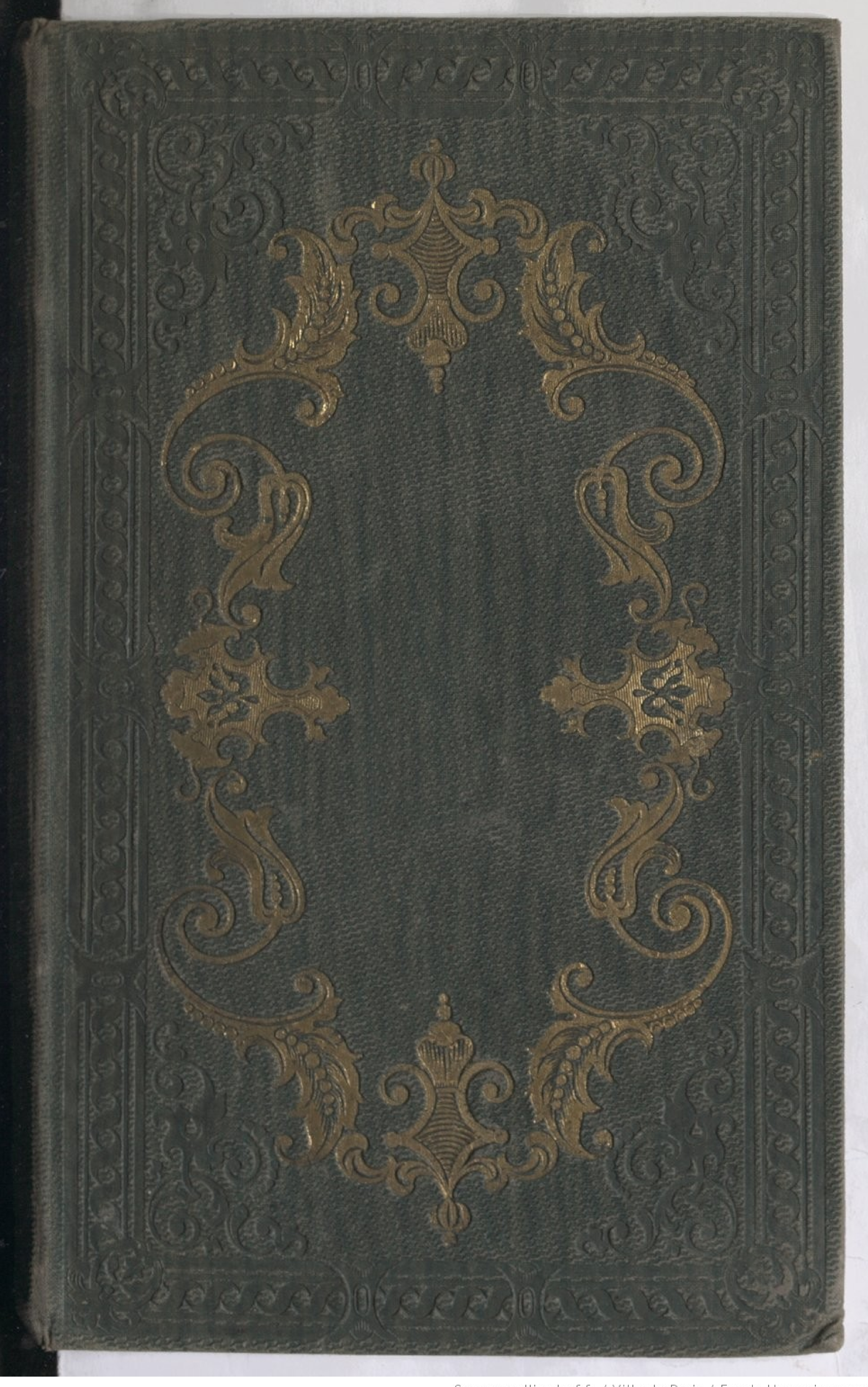
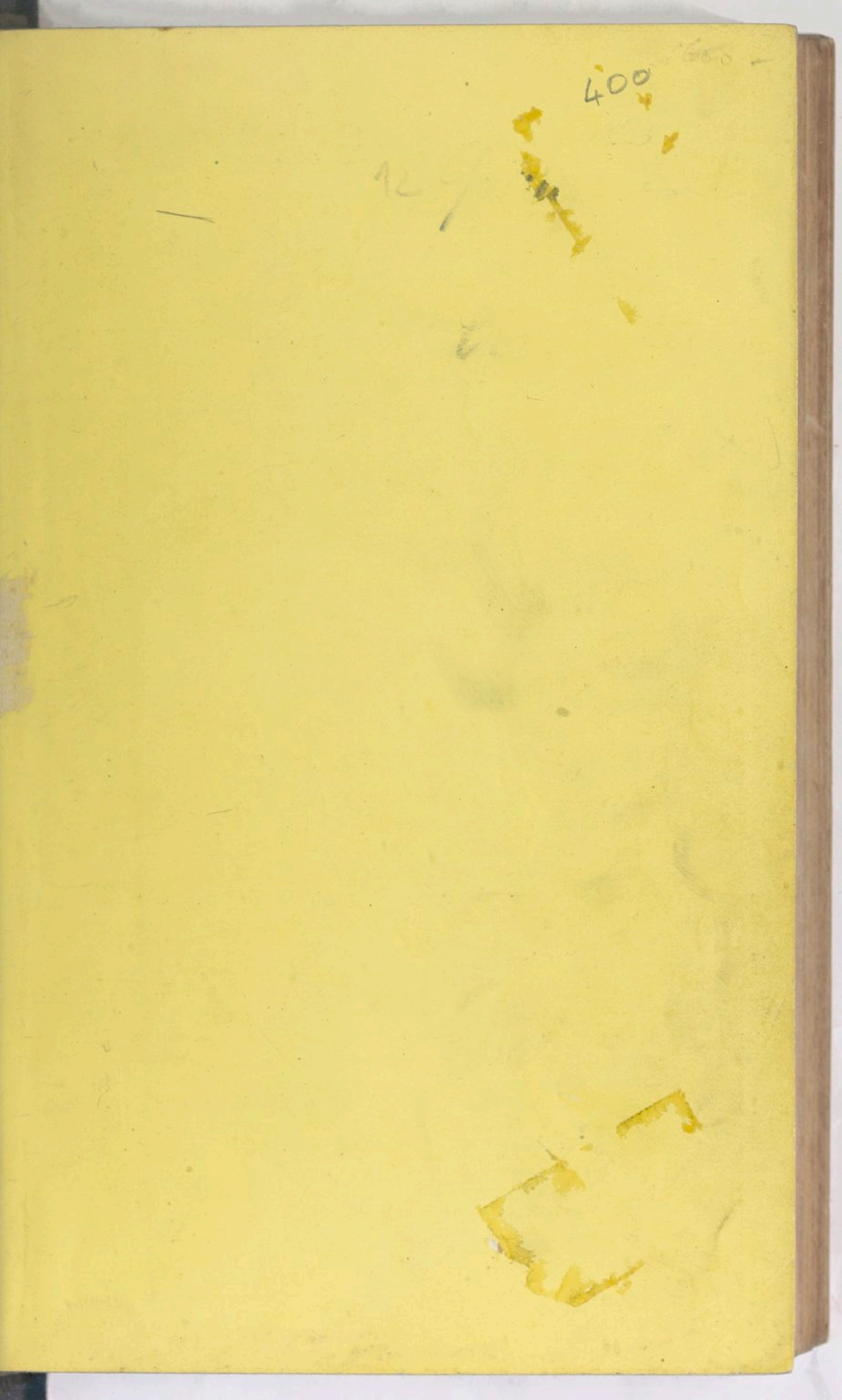


Le Diable boiteux des enfants, scènes morales pour l'éducation, par M. Burat de Gurgy...








400

BIBLIOTHÈQUE ILLUSTRÉE POUR LA JEUNESSE

CHOIX DES MEILLEURS OUVRAGES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

Éditions revues et corrigées. — Vol. de 500 pag. petit in-8

Chaque volume, illustré de 20 gravures, se vend séparément.

Broché, couverture imprimée	6 »
Cartonnage Idem	7 »
Percaline, dorée riche, sur plat....	7 50
Idem Idem. et sur tranche.	8 »
Demi-reliure, tranche jaspée......	7 50
Idem. dorure sur tranche.............	8 50
Mosaïque, doré sur tranche...	10 »

Aventures de Télémaque, suivies du Recueil de Fables composées pour l'éducation de Mgr. le duc de Bourgogne, par Fénélon, archevêque de Cambrai.

Aventures de Robinson Crusoé, traduction nouvelle.

Contes du chanoine Schmid, traduction nouvelle approuvée par S. A. E. Mgr. le cardinal prince de Croy, archevêque de Rouen, primat de Normandie, etc.

En 2 séries. — La 1re *pour les enfants de 7 à 11 ans*, et la 2e, *pour ceux de 10 à 14 ans.*

Corneille (Œuvres choisies), édition pour la jeunesse, corrigée par M. l'abbé Des Billiers, directeur de la *Bibliographie catholique.*

Fables de la Fontaine, avec des Notes par Mme Amable Tastu.

Fables de Florian, avec des Notes, par Mme Amable Tastu, suivies de quelques autres Fables de nos meilleurs fabulistes.

Histoire de Don Quichotte de la Manche, par Michel Cervantes, nouvelle édition, corrigée par M. l'abbé Lejeune, chanoine, professeur à la faculté de théologie.

Histoire de Gil Blas de Santillane, par Lesage, nouvelle édition, corrigée par M. l'abbé Lejeune, chanoine.

Les Incas, *ou* LA DESTRUCTION DE L'EMPIRE DU PÉROU, suivis de BÉLISAIRE, par Marmontel, nouvelle édition, corrigée par M. l'abbé Lejeune.

Molière (Œuvres choisies), édition pour la jeunesse, corrigée par M. l'abbé Des Billiers, directeur de la *Bibliographie catholique.*

Les Mille et une Nuits, contes arabes, traduits par Galland, nouvelle édition, corrigée et revêtue de l'approbation de M. l'abbé Lejeune.

Racine (Œuvres choisies), édition pour la jeunesse, corrigée par M. l'abbé Des Billiers, directeur de la *Bibliographie catholique.*

Le Robinson suisse, *ou* RÉCIT D'UN PÈRE DE FAMILLE jeté par un naufrage dans une île déserte avec sa femme et ses enfants, traduction nouvelle, contenant la suite donnée par l'auteur allemand, M. Wyss, revue et corrigée par Pierre Blanchard.

Roland furieux, poëme traduit de l'Arioste, édition pour la jeunesse, revue, corrigée et expurgée par M. l'abbé Des Billiers, directeur de la *Bibliographie catholique.*

Siècle de Louis XIV, par Voltaire, édition corrigée et expurgée par M. l'abbé Duchesne, chanoine de Paris.

Voyages de Gulliver DANS DES CONTRÉES LOINTAINES, par Swift, édition nouvelle, corrigée et améliorée, et revêtue de l'approbation de M. l'abbé Lejeune.

BIBLIOTHÈQUE ILLUSTRÉE

POUR LES JEUNES ENFANTS

Chaque volume, petit in-8, illustré de 12 gravures imprimées en deux teintes, lettres ornées et culs-de-lampe, têtes de pages, etc.

Se vend séparément :

Broché	3	»
Cartonnage riche	3	50
Idem. illustre	4	»
Percaline, tranche jaspee	4	»
Idem. doré sur tranche	4	50

A mes enfants, *ou* LES FRUITS DU BON EXEMPLE, historiettes instructives et amusantes, racontées à la promenade, par Pierre Blanchard.

Contes à Henri et à Henriette, par M. Abel Dufresne.

L'âge d'or, contes et portraits, par Mlle Dubois de Thainville.

Les accidents de l'enfance présentés dans de petites historiettes propres à détourner les enfants des actions qui leur seraient nuisibles, par Pierre Blanchard.

Les enfants studieux qui se sont distingués par leurs progrès rapides et leur bonne conduite, ouvrage propre à exciter l'émulation de la jeunesse.

Le général Tom Pouce ET LES NAINS CÉLÈBRES, suivi de TOM POUCE, *ou le petit garçon pas plus grand que le doigt,* conte traduit de l'anglais, par Th. Bertin.

Les jeunes enfants, par Pierre Blanchard.

La poupée bien élevée.

Les six nouvelles de l'enfance, par Mme Julie Delafaye Bréhier.

Le Robinson de douze ans, histoire intéressante d'un jeune mousse abandonné dans une île déserte, par Mme Mallès de Beaulieu.

Quinze jours au Raincy, *ou* LES VACANCES BIEN EMPLOYÉES, par Mme Louise Babeuf, 1 volume petit in-8, illustré de 12 dessins imprimés en deux couleurs.

La morale des anges, *ou* LA RELIGION PARLANT A L'ESPRIT ET AU COEUR, par M. l'abbé de Villiers, 1 volume in-18 cavalier vélin, illustré de 10 belles gravures sur acier. 3 fr. 50.

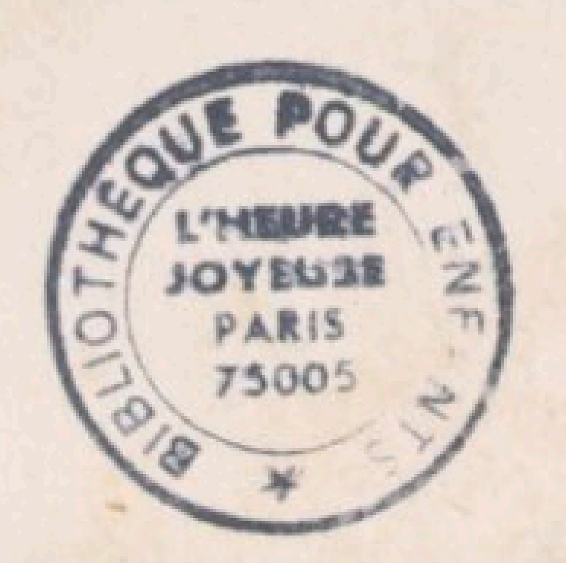
La piété du cœur, *ou* LES EMBLÈMES DE LA VIE CHRÉTIENNE, Méditations nouvelles sur les principaux sujets de morale, à l'usage des familles et des maisons d'éducation, par J.-B.-J. de Chantal, 1 vol. in-18 cavalier vélin, orné de 10 belles gravures sur acier. 3 fr. 50.

Le livre des Dames pieuses, *ou* LA VIE AGREABLE A DIEU, Méditations religieuses à l'usage des familles chrétiennes, par J.-B.-J. de Chantal, auteur de *la Piété du Cœur,* etc., 1 très-joli volume grand in-18, avec des illustrations de Brunellière. 3 fr. 50.

LE

DIABLE BOITEUX

DES ENFANTS.



— Corbeil, imprimerie de Crété —



Il saisit une chainette de fer qui longeait le mur du portail

LE DIABLE BOITEUX DES ENFANTS

SCÈNES MORALES POUR L'ÉDUCATION

PAR M. BURAT DE GURGY

Illustré de très-jolies gravures à deux teintes.

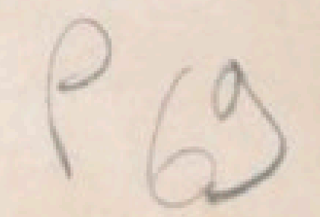


PARIS

A LA LIBRAIRIE DE L'ENFANCE ET DE LA JEUNESSE

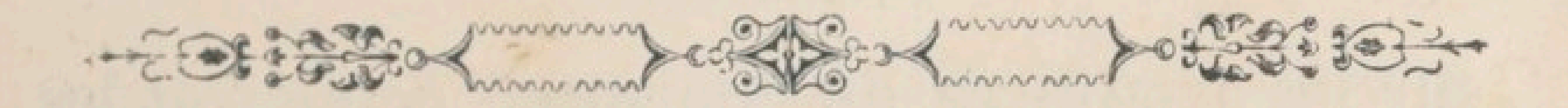
P.-C. LEHUBY

Rue de Seine, 53, faubourg Saint-Germain.









PRÉFACE.

Lorsque Lesage lança dans le monde littéraire son immortelle imitation de Luis Vélès de Guevarra, il y eut parmi les hommes d'études une joie inaccoutumée; on s'arracha le livre avec enthousiasme, et l'on proclama *le Diable Boiteux* un œuvre d'éminemment d'esprit et d'une observation pleine de charme.

Le succès s'étendit bientôt chez les gens du bel air et l'on ne parla plus dans les salons que *d'Asmodée* et *de Cléophas*.

Quiconque n'aurait pu répondre à l'instant

sur les aventures du charmant écolier et les fantaisies du démon au pied fourchu, aurait risqué fort d'être pris pour quelque voyageur revenant à l'improviste des Grandes Indes.

La foule se pressait donc chez l'heureux libraire qui voyait partir avec une rapidité inusité, tous les exemplaires d'un livre dont le manuscrit lui avait coûté quelques pistoles à peine.

Un matin deux gentilshommes de bonne mine entrèrent en même temps dans la boutique, se trouvèrent ensemble devant le comptoir, et demandèrent simultanément le *Diable Boiteux*.

Le libraire répondit d'un air piteux à ses deux acheteurs qu'il ne lui restait plus qu'un seul exemplaire, et qu'ils voulussent bien s'entendre entre eux à qui l'aurait, car leurs droits étant les mêmes il ne saurait prendre sur lui de prononcer en faveur d'aucun des deux.

Les deux jeunes seigneurs se regardèrent et s'étant compris, ils sortirent de la boutique du libraire sans toucher au volume de Le-

sage. Arrivés dans la rue, ils mirent bravement flamberge au vent et commencèrent à se disputer rudement une victoire dont *le Diable Boiteux* devait être le prix.

Le cliquetis des épées arrivait jusqu'au marchand qui ne pouvait guère se douter d'un pareil dénouement ; il se hasarda à regarder à travers les carreaux de la devanture et voulut se précipiter entre les deux combattants ; mais en ce moment l'un d'eux, épuisé par la lutte, se laissa désarmer maladroitement.

— A vous *le Diable Boiteux*, dit tristement le vaincu ramassant son épée, et il s'éloigna aussi contrarié de sa déception que confus de sa défaite.

Le vainqueur rentra dans la boutique et emporta triomphalement l'exemplaire unique qu'il venait de conquérir le fer à la main.

Disons-le ici, tout étrange que soit le fanatisme de ces deux admirateurs de Lesage, le mérite de son œuvre le justifiait peut-être. Car c'est un livre gai et profond, spirituel et

philosophique, railleur et moraliste, sarcastique et bouffon qui a sa place marquée dans toutes les bibliothèques, mais qui s'adresse à des esprits mûris par l'âge, à des intelligences déjà développées par quelque expérience de la vie.

Vous le lirez donc un jour comme l'ont lu vos pères, comme le liront aussi vos neveux.

En attendant ce jour que vous souhaitez peut-être avec une impatience imprudente, nous avons pensé nous inspirer du roman de Lesage, comme lui-même s'était inspiré de la satyre du poëte espagnol.

Molière disait : *Je prends mon bien partout où je le trouve*. Et Molière avait raison.

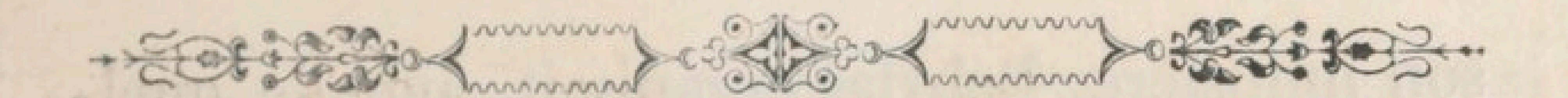
Nous avons pensé que s'il est permis aux riches de faire des emprunts, cela devait l'être encore plus aux indigents.

Nous avons donc pris à Lesage sa forme attrayante et son but moral ; si nous ne lui avons emprunté que cela, ce n'est pas notre faute, mais nous avons tâché de suppléer cet esprit inimitable par une grande réserve et une prudence de toutes les minutes.

Ceci est un livre spécialement écrit pour vous, jeunes lecteurs, nous ne demandons pas que vous renouveliez auprès de notre éditeur la scène des deux gentilshommes, mais nous souhaitons que vous méditiez attentivement surtout ce que nous présentons à votre jeune intelligence, et que vous vous épargniez ainsi bien des soucis, bien des travers qui vous attendent à l'entrée du monde.

Vous être utile, tel est notre but; aidez-nous à l'atteindre.





CHAPITRE PREMIER.

Physiologie du jeune Babylas de la Galissonnière. — Ses goûts. — Ses penchants. — Son éducation. — Ses défauts.

A quarante-cinq ans, M. de la Galissonnière eut le malheur de perdre une épouse chérie, qui lui laissa en mourant un fils, seul fruit d'une union trop tôt détruite.

Le jeune Babylas était bien l'enfant le plus terrible que l'on pût rencontrer dans tout le quartier.

S'il y avait une sottise à faire, un mauvais tour à jouer, une vilaine plaisanterie à imaginer, il était toujours là, évitant d'en perdre la précieuse occasion.

C'était le fléau de la maison qu'il habitait.

Dès que M. de la Galissonnière partait pour

son ministère, Babylas organisait, aidé de quelques petits vauriens qu'il allait recruter, un charivari des plus épouvantables.

S'il n'avait pas assez de tambours, de trompettes et de crécelles pour armer son orchestre, il envahissait la cuisine, et malgré l'opposition de Marguerite, la bonne et vieille gouvernante, le petit démon décrochait pour ses exécutants les lèchefrites et les couvercles de cuivre qui ne revenaient à leurs clous que bosselés et gravement endommagés.

Marguerite se récriait-elle,

— Ne l'écoutez pas, disait-il à ses bruyants amis, Marguerite n'est pas la maîtresse ici, c'est une domestique, et c'est moi qui commande !

Si tout à coup la maison était mise en émoi par les cris d'un pauvre chat suspendu à quelque porte manteau; si un chien jetait l'alarme dans la rue en fuyant avec un paquet de chiffons enflammés attachés à la queue; si des vitres se brisaient avec fracas, si les murs de la salle à manger étaient illustrés de bonshommes à l'aide d'un pinceau à cirage, il ne fallait pas aller chercher bien loin l'auteur de toutes ces prouesses : on retrouvait toujours Babylas sur le théâtre de ses exploits et n'ayant pas eu le temps d'en éviter par la fuite la responsabilité personnelle.



Si les murs de la salle a manger étaient illustrés de bonshommes a l'aide d'un pinceau à cirage

La vieille Marguerite, chargée du gouvernement intérieur de la maison de M. de la Galissonnière, s'effórçait avec une bonté coupable de détruire les traces de ces fautes.

M. de la Galissonnière, imbu de fausses idées à l'égard de son fils, s'imaginait qu'il était d'une constitution très-faible et qu'on ne devrait s'occuper de la culture de son esprit que lorsque ses forces auraient pris un développement complet. Il le laissa donc ainsi jusqu'à huit ans sans l'initier à aucune connaissance.

Un jour il se décida à entreprendre son éducation, et adopta un système déplorable, quand surtout l'élève n'a aucun penchant vers l'étude : au lieu de l'envoyer dans quelque pension où l'émulation stimule toujours les plus paresseux, M. de la Galissonnière donna un professeur particulier à son fils, et ne s'inquiéta plus s'il profitait des leçons qu'on lui donnait avec une patience de Bénédictin.

Babylas trouvait toujours quelque excuse pour s'affranchir d'un devoir.

S'il était question de lire, il prétendait que sa vue se fatiguait en regardant les caractères d'un livre. Alors, il fallait que le pauvre professeur épelât les lettres de chaque syllabe dont M. Babylas voulait bien consentir à répéter le son.

Comme tous les paresseux, il était rempli de caprices.

Il se mit à préférer l'écriture à la lecture, et il se dégoûta aussi promptement de cet exercice que du premier.

L'arithmétique ordinairement si attrayante pour les jeunes écoliers, fut pour lui une science qui se résumait dans cet unique calcul :

6 et 6 font 12.

Quel que fût le nombre qu'on lui demandât, cela faisait toujours 12 ; Babylas se barricadait derrière son entêtement, et une fois retranché sous cette stupide cuirasse, il était inexpugnable.

Les années s'écoulaient inutilement pour le mauvais élève, et son professeur se promettait chaque jour de prier M. de la Galissonnière de choisir un autre maître pour son fils.

Toujours distrait, n'écoutant jamais les patientes explications qu'on lui donnait, il répondait, quand il était interrogé, les plus impudentes sottises ; parfois, cédant aux reproches tout paternels de son maître, il se décidait à vouloir prouver son érudition, et alors, Dieu sait quelles monstruosités son esprit ignorant n'inventait pas ! il plaçait l'Europe dans la Russie parce qu'il avait vu sur une carte *Russie d'Europe;* il soutenait que les Iles

Britanniques étaient dans le département de la Manche, sans doute à cause du voisinage de cette partie de l'Océan qui porte son nom.

On eût institué un prix pour le plus sot et le plus ignorant des enfants de onze ans, que M. Babylas de la Galissonnière n'eût trouvé aucun compétiteur et eût obtenu le suffrage universel.

Cependant la nature n'avait pas été avare envers Babylas, elle lui avait prodigué des dons qu'il s'efforçait d'étouffer sous une affreuse paresse.

Son front dénotait une précoce intelligence, sa figure d'un ovale parfait, ses beaux yeux bleus avaient une expression de bonté et de calme qui se trouvait un peu corrigée par un nez légèrement retroussé : à voir cet enfant dans un de ses rares moments de tranquillité, on n'eût jamais deviné le turbulent, l'insipide, le fatigant gamin qu'il était en réalité.

Autant il avait d'ardeur pour le bruit, pour le mal, autant il avait d'apathie pour le travail et l'étude. Toujours couvert de taches, hérissé d'accrocs, il coûtait à la pauvre Marguerite des soins continuels qu'il reconnaissait par la plus grossière et la plus noire ingratitude.

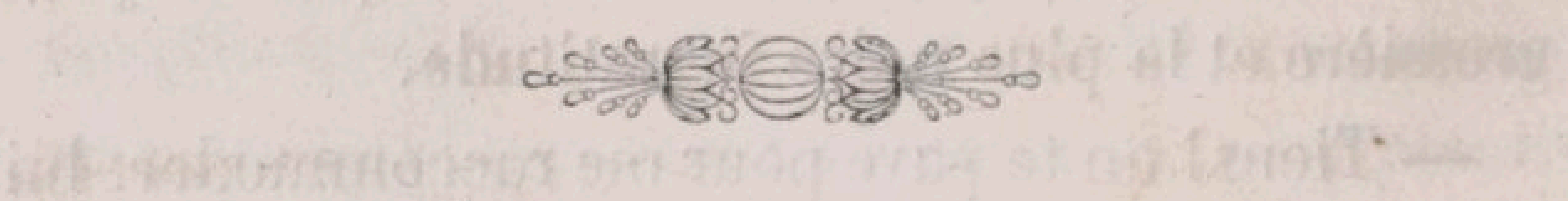
— Tiens! on te paye pour me raccommoder, lui disait-il sans respect pour son âge et pour cette tendresse qu'il ne méritait pas.

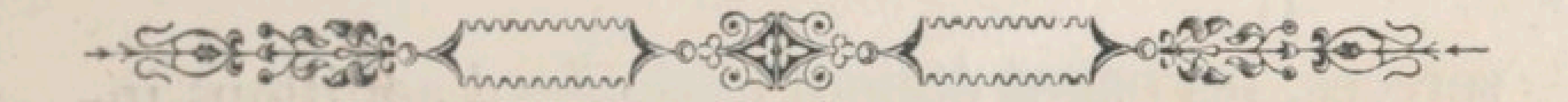
La bonne vieille essuyait en silence les larmes que lui faisait verser ce méchant enfant et se hâtait de réparer tout ce qui aurait pu affliger M. de la Galissonnière, si bien que celui-ci, presque toujours à son bureau, ne savait rien de ce qui se passait en son absence.

Voilà comment, avec une bonté mal entendue, avec une faiblesse continuelle, on encourage de mauvais penchants qui deviennent des vices, et l'on prépare le plus affreux avenir à celui que l'on croit obliger.

M. de la Galissonnière réchauffait, sans s'en douter, un serpent dans son sein. Endormi dans une quiétude parfaite, il était loin de se douter de tous les défauts de son fils; mais aussi, combien dut être douloureux son réveil, car plus la confiance a été grande, plus la désillusion est cruelle.

Ce fut une circonstance toute fortuite qui vint dessiller les yeux aveuglés de M. de la Galissonnière, mais elle suffit pour lui montrer enfin l'entière vérité sur le compte de son cher Babylas.





CHAPITRE II.

Nouvelles équipées de M. Babylas. — M. de la Galissonnière est la première victime de la mauvaise éducation de son fils.

La fin de l'année approchait, M. de la Galissonnière, en sa qualité d'employé comptable, avait à dresser d'immenses *états* qui devaient être terminés pour le 1er janvier.

Les journées ne suffisant pas à ce pénible travail, le fonctionnaire s'était condamné, depuis une semaine, à passer une grande partie des nuits penché sur ses bordereaux qu'il dressait avec satisfaction au milieu de ce silence que Paris ne peut offrir que lorsque toute la population est endormie.

Enfin ! M. de la Galissonnière avait terminé sa balance, les chiffres étaient alignés par colonnes

serrées, les pages étaient hérissées d'additions interminables, il avait tiré d'une main joyeuse le trait final, cinq heures sonnaient à la pendule.

Le consciencieux fonctionnaire, voyant sa tâche accomplie, se dirigea avec satisfaction vers son lit où il espérait trouver un repos qu'il avait assez mérité.

Le pauvre père avait compté sans son détestable enfant.

Vers sept heures du matin Babylas, qui avait été mis au lit de bonne heure, afin qu'il ne troublât pas M. de la Galissonnière dans ses calculs, ouvrit les yeux et appela la vieille Marguerite qui déjà était à sa cuisine préparant un bouillon pour son maître.

— Marguerite ! Marguerite ! *je veux* me lever, moi !

— Taisez-vous donc, petit drôle, lui dit la gouvernante en accourant avec indignation vers son lit.

— Je *ne veux* plus dormir, ça m'ennuie d'être au lit.

— Vous n'avez donc pitié de personne ?

— Je veux que tu m'habilles.

— Vous savez bien que votre papa a passé la nuit à se brûler les yeux sur ses chiffres... laissez-le au moins reposer... il fait à peine jour.

— Ah! je te dis que *je veux* me lever.

— Vous allez rester tranquille, ou je me fâcherai.

— Ça m'est bien égal !... d'abord, si tu ne m'habilles pas, je vais prendre mon tambour, et papa te forcera bien à faire ce que *je veux*.

— Miséricorde! s'écria Marguerite, le petit monstre n'y manquerait pas... allons, je vais vous satisfaire.

— A la bonne heure!

— Mais vous viendrez à la cuisine avec moi, et vous n'en bougerez pas...

— Oui, mais à une condition.

— Laquelle ?

— Tu me feras cuire des marrons.

— Oui, oui, Babylas, s'empressa de répondre la bonne femme, tu auras tout ce que tu *voudras* pourvu que tu ne réveilles pas ton papa.

Marguerite se hâta de vêtir Babylas qu'elle emmena avec elle.

Arrivé dans la cuisine, Babylas commença à demander impérieusement ses marrons. Marguerite n'en ayant pas sous la main cherchait à lui faire prendre patience ; mais quand ce petit monsieur vit qu'il n'obtenait pas ce qui lui avait été promis, il se mit à pousser des cris épouvantables. Ne sachant où donner de la tête, la gouvernante se dé-

cida à descendre pour se procurer ces maudits marrons, et supplia Babylas d'être sage en son absence.

A peine Marguerite fut-elle dans l'escalier que Babylas se faufila dans la chambre de son père et se mit à fureter sur la table. Au bruit que faisait l'enfant, M. de la Galissonnière se réveilla en sursaut et aperçut son cher Babylas occupé à couper avec un canif les bordereaux de fin d'année qu'il transformait en bandes de papier longues et étroites dont il faisait des cigarettes.

Plusieurs étaient déjà brûlées et gisaient encore fumantes sur le tapis de la chambre qui exhalait une forte odeur de roussi.

Se précipiter de son lit, arracher des mains de Babylas les feuilles lacérées, éteindre celles encore allumées fut pour M. de la Galissonnière l'affaire d'un instant.

Mais le mal était fait!

Il était irréparable ; des centaines d'additions avaient été réduites en fumée, et le malheureux père resta anéanti, condamné à reprendre un travail aride qui, présenté avec le zèle et l'exactitude dont il avait usé, lui aurait valu une gratification dont la méchanceté de Babylas venait de le priver.

Cette fois, M. de la Galissonnière sortit de son

caractère calme et faible; il déclara à son fils que puisqu'il répondait si mal à la bonté et à la tendresse qu'il avait pour lui, il allait prendre à son égard une détermination qui le mettrait désormais à l'abri de ses sottises.

Dès que Marguerite fut revenue, sans lui donner le temps de se lamenter sur le malheur dont son maître était victime, il l'envoya incontinent chez le professeur de Babylas avec prière de se rendre aussitôt auprès de lui.

— Monsieur, dit M. de la Galissonnière dès qu'il vit entrer l'instituteur, je ne puis vous adresser aucun reproche, je les mérite seul. Vous avez sans doute fait tous vos efforts pour corriger le mauvais naturel de mon fils, pour lui inspirer des goûts plus tranquilles et l'amour de l'étude. Babylas a été rebelle à vos soins, à vos conseils. Je reconnais enfin, mais trop tard, que l'éducation particulière convient moins à ce caractère qu'à tout autre. Il faut dans son intérêt que je lui fasse goûter de la vie de collége : je vous ai prié de venir pour vous remercier de vos soins qui ont été si mal reconnus, et régler d'une manière définitive avec vous. Si la détermination que je prends aujourd'hui n'amène aucun résultat, j'embarquerai Babylas comme mousse sur un vaisseau de l'État, et nous verrons si le régime

de la marine ne finira pas par le corriger.

Le professeur, retenu par la crainte d'affliger encore M. de la Galissonnière, ne fit aucune réflexion, et Babylas qui entendit ce discours, comprit que son père serait inflexible dans sa résolution.

Un moment il eut envie de pleurer, mais la légèreté de son caractère lui faisant envisager ce qui allait se passer comme un changement en mieux, il refoula ses larmes, et ne s'inquiéta pas trop des soins qu'il allait perdre.

Néanmoins, lorsque quelques jours après cette scène, le jeune Babylas vit Marguerite occupée à renfermer dans une malle un trousseau complet de collégien, qu'il entendit un fiacre s'arrêter devant la porte, et que son père entrant dans l'appartement lui dit avec une sévérité à laquelle il n'était pas accoutumé :

— Partons, monsieur.

Il descendit tristement l'escalier en se retournant à chaque marche vers Marguerite comme s'il eût espéré que celle-ci eût dû le retenir et modifier la résolution de M. de la Galissonnière.

Babylas entra enfin dans la voiture avec son père et il l'entendit crier au cocher :

— Au collége Henri IV.

Alors son cœur gonflé de larmes déborda et il



Il descendit tristement l'escalier

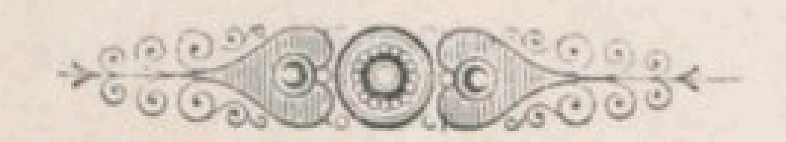
se mit à sangloter en se jetant au cou de M. de la Galissonnière.

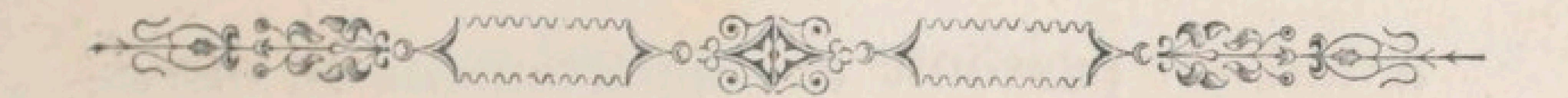
— Votre repentir me fait plaisir, Babylas; puisse-t-il être sincère !

— Oh! oui, papa, je serai bien sage... retournons à la maison.

— Non, mon fils, j'ai résolu que vous iriez au collége, et cela sera; à la fin de l'année, nous verrons si vous méritez de venir passer vos vacances à la maison paternelle. Jusque-là, rien ne sera changé à ce que j'ai décidé.

Comprenant enfin que toute supplication serait vaine, Babylas se laissa retomber sur un coussin de la voiture, et pleurant à chaudes larmes il arriva ainsi au terme de son petit voyage.





CHAPITRE III.

Babylas subit un examen dans lequel il prouve que les oreilles du roi Midas lui conviendraient à merveille.

Cette journée ne pouvait qu'être féconde en incidents pénibles pour notre héros, aussi devait-il se préparer à subir les mille conséquences de sa conduite passée.

A peine entrés dans le vaste parloir du collége Henri IV, M. de la Galissonnière et Babylas furent accostés par un maître de quartier qui s'informa du but de leur visite..

— Je désire présenter mon fils que voici à M. le proviseur. Hier j'ai eu l'honneur de le voir, et il m'attend aujourd'hui

— En ce cas, monsieur, veuillez me suivre, répondit le maître en ouvrant une porte donnant dans un vaste corridor.

Avant de parvenir à l'appartement du directeur de la maison, Babylas eut le temps de surprendre quelques tableaux qui émurent son indolence et sa paresse.

Il aperçut dans une salle un grand nombre d'élèves prenant leur leçon d'escrime; malgré la rigueur de la saison, ils étaient tous habit bas, et leur front ruisselait de sueur.

Un peu plus loin, il vit dans un réfectoire quelques collégiens dînant par punition après leurs camarades; le menu de leur repas fit faire une grimace assez significative au nouvel écolier habitué à ne manger chez son père que des mets choisis d'après son caprice d'enfant gâté.

Au bout du couloir il rencontra une section conduite en retenue, tandis que leurs amis jouaient dans les cours.

— Eh! eh! se dit Babylas en montant l'escalier, ce n'est pas ce que je me promettais... du pain sec!... point de récréations!... dix maîtres pour vous surveiller!... ce ne sera plus comme chez mon père où Marguerite cachait toutes mes sottises... je faisais tout ce je voulais là-bas... tout le monde obéissait à mes volontés... ici, ce sera à moi d'obéir à celles des autres... Je ne pourrai jamais m'habituer à ce régime-là.

Tandis que sa petite tête se montait ainsi contre

la discipline si bien entendue du collége, Babylas se trouva dans le cabinet du proviseur, qui lui demanda, après avoir échangé quelques paroles à voix basse avec M. de la Galissonnière :

— Mon petit ami, dans quelle classe pensez-vous pouvoir entrer?

Babylas leva les yeux sur son interlocuteur, puis les baissant vers le parquet, il devint rouge comme un coquelicot et balbutia entre ses dents :

— Je ne sais pas...

M. de la Galissonnière, qui ne connaissait le savoir de son fils que par les rapports de son professeur, ne pouvait guère mieux fixer le proviseur à cet égard; aussi celui-ci reprit-il sa question sous une autre forme :

— Quels sont les auteurs que vous expliquiez? quelles sont les sciences que votre professeur vous faisait étudier?

— La géographie, répondit bien bas Babylas.

Un léger sourire vint errer sur les lèvres du proviseur qui continua son interrogatoire.

— Vous êtes-vous occupé de langues mortes ou de langues vivantes?

A cette question imprévue Babylas se mit à regarder son père d'un air hébêté.

— Eh bien... mais réponds donc à monsieur... que t'enseignait ce professeur que je t'avais donné?

— Je ne sais pas, répéta Babylas.

Cette fois le proviseur allait éclater de rire; mais en voyant l'attitude décontenancée et malheureuse de M. de la Galissonnière, il se retint par pitié pour le père désolé.

— Alors, mon ami, je vois que vous n'avez appris ni italien, ni anglais, ni latin, et encore moins de grec... à la bonne heure, il faut nous entendre; vous dites connaître la géographie? qu'est-ce qu'une île?

— C'est... c'est... répondit Babylas en regardant son père, *c'est-il* l'île Louviers, ou l'île Saint-Denis qu'il faut dire, papa?

— Mais non, stupide enfant, s'écria M. de la Galissonnière, monsieur te demande la description d'une île, dis-nous sa forme, et pourquoi on l'appelle ainsi... en un mot comment c'est fait.

— C'est fait, reprit Babylas, c'est fait... comme une île, tu sais bien.

— Je ne sais rien du tout, dit le père en éclatant de colère, réponds à monsieur qui t'interroge et non à moi qui rougis de ton ignorance..

— C'est bien, continua le proviseur, nous voilà fixés sur ses connaissances géographiques, à moins que votre fils ne veuille nous dire en combien de parties se divise le monde que nous habitons.

En même temps le proviseur fit mouvoir sur ses pôles un globe terrestre qui se trouvait à côté de lui.

Babylas se mit à considérer cette machine qu'il examinait attentivement pour la première fois, car M. de la Galissonnière avait négligé de faire cette dépense, que d'ailleurs le professeur de son fils ne lui avait jamais demandée.

— C'est ça, fit Babylas, j'en ai vu sur le quai Voltaire; mais M. Denis, mon maître, m'a dit qu'on m'en achèterait plus tard, parce qu'on ne confiait cela qu'aux enfants soigneux.

— Il y a du moins une certaine franchise dans cette réponse, voyons, mon ami... passons à l'orthographe : écrivez sur ce papier ce que vous voudrez...

Babylas prenant machinalement la plume, fit encore son éternelle réponse.

— Je ne sais pas.

— Allons, n'ayez pas peur, écrivez la première chose venue.

Alors Babylas qu'une sorte de honte concentrée et de colère contre lui-même rendaient encore plus sot qu'à l'ordinaire, écrivit cette véritable énigme, cet hiéroglyphe indéchiffrable.

pas pas me mais aux collet ge dans rit quatres

Ce qui voulait dire en orthographe humaine,

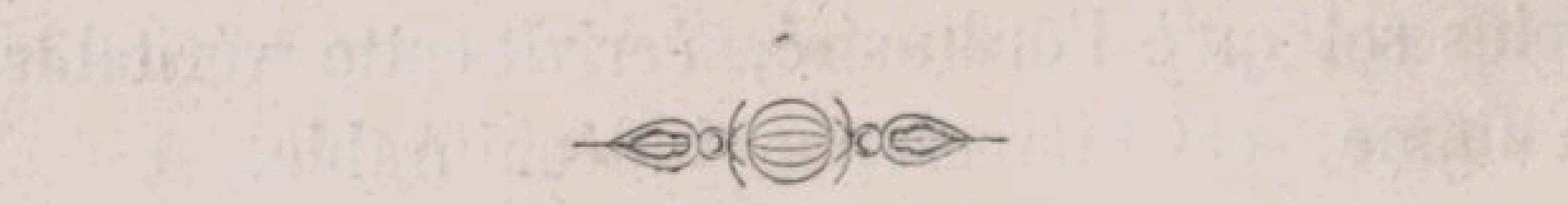
Papa me met au collége Henri IV.

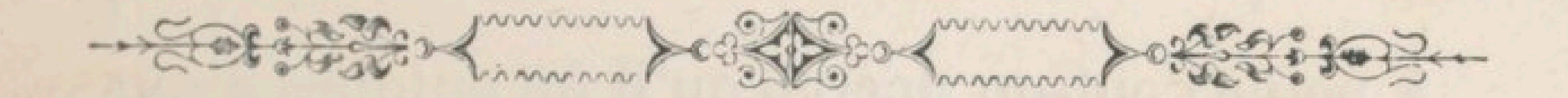
Le proviseur n'en voulut pas voir davantage, et montrant ce chef-d'œuvre à M. de la Galissonnière, stupéfait d'une pareille ignorance, il reprit :

— Vous le voyez, monsieur, votre fils ne peut entrer tout de suite dans les classes, mais on va l'y préparer ; on lui enseignera les éléments nécessaires, et nous verrons après les vacances à lui faire commencer ses études classiques.

— Mettez-le où vous voudrez, monsieur, s'écria le pauvre père au désespoir, faites-en ce qu'il vous plaira. Je vous le laisse, je vous l'abandonne... je ne veux plus en entendre parler... avant qu'il ne sache au moins son alphabet ; car je vois bien qu'il ne sait rien du tout, que c'est un véritable âne bâté.

Cela dit, M. de la Galissonnière termina ses arrangements avec le proviseur, et se retira avec les larmes aux yeux, toutefois après avoir donné un dernier adieu plein d'une sévérité toute paternelle à son détestable fils, M. Babylas.





CHAPITRE IV.

Comment Babylas de la Galissonnière fut accueilli par ses nouveaux camarades. — Comment il accepta la vie à laquelle son père l'avait irrévocablement condamné.

La scène que nous venons de rapporter ne dura pas assez de temps pour que la récréation fût terminée, et Babylas, avant de recevoir sa première leçon, fut introduit dans une cour où jouaient de nombreux camarades dont il eut le loisir de faire la connaissance.

Jeté au milieu de cette troupe qui s'agitait en bourdonnant comme un essaim d'abeilles dont on a dérangé la ruche, Babylas s'arrêta tristement en poussant un profond soupir.

Il ne savait pas que le plus beau temps de la vie est, hélas! celui où la seule peine est l'étude, où le jeu est le seul bonheur.

A peine l'eut-on aperçu qu'il fut entouré d'une myriade d'élèves criant sur tous les tons :

— Un nouveau! un nouveau!

On l'examinait de la tête aux pieds.

— Quelle mine il a! dit l'un.

— A-t-il l'air maussade! reprit un autre.

— Il est méchant, le monsieur! cria un troisième.

— Il a pleuré! il va pleurer!

— Il pleurera! cria une partie de la bande.

— Il ne pleurera pas! riposta l'autre moitié.

— Il pleurera!

— Il ne pleurera pas!

— Il faudra prendre garde de salir vos bas blancs, fit un petit marmot à l'air espiègle, demain on vous mettra les pieds au bleu.

— Mais voyez donc cette tête de homard!

— Il va nous dévorer!

— Je retiens sa calotte pour faire des balles en élastique!

Babylas était tout décontenancé par ces mille cris qui n'étaient interrompus que par de bruyants éclats de rire. Il se disposait à s'éloigner lorsqu'un jeune mioche qu'on avait surnommé *Goliath* à cause de l'exiguïté de sa taille, lui barra le passage et se posant devant lui la jambe tendue, une main dans son gilet et l'autre derrière



Que fait le papa de Mossieu?...

son dos, il lui demanda d'un ton important :

— Que fait le papa de *mossieu?*

Babylas avait plus d'envie de pleurer que de répondre; une voix s'écria pour lui :

— C'est un marchand de chandelles!

— C'est un huissier, reprit une autre.

— Ce n'est pas vrai... je le connais, moi... C'est un fabricant de cirage, et le fils vend des hannetons au printemps.

Babylas, impatienté de cette dernière apostrophe, riposta par un violent coup de poing, et son adversaire alla heurter le cercle des auditeurs qui le renvoyèrent comme un volant sur le trop irascible *nouveau*.

Alors Babylas, s'abandonnant à sa colère, se prit au collet avec son agresseur et après quelques horions équitablement partagés, il parvint à terrasser son partner.

— C'est bien fait! cria-t-on de toutes parts, reconnaissant le courage et la vigueur de Babylas; c'est bien fait!

— C'est trop longtemps l'ennuyer, dit l'Hercule de la troupe en s'avançant vers le vainqueur; tu es un brave, tu as mon estime, je te prends sous ma protection, et malheur à qui oserait t'attaquer!

Babylas, enchanté d'avoir trouvé un protecteur contre cette foule de condisciples dont les ré-

flexions et les malices étaient nouvelles pour lui, prit aussitôt le bras du grand Bernard et déclara que son père était employé *supérieur* du ministère des finances.

Il n'était pas fâché de donner par ce mot *supérieur* une meilleure opinion de sa situation dans le monde. En agissant ainsi, le jeune Babylas cédait à ce déplorable amour-propre qui vous pousse à vouloir paraître au-dessus de l'état dans lequel le sort vous a placé ; mensonge coupable qui doit avoir sa punition aussitôt que la vérité sera connue, car, mieux vaut se faire plus petit que l'on n'est réellement, que de s'exposer à déchoir dans l'esprit des autres, en se grandissant au moyen d'un titre usurpé, qui tôt ou tard doit vous être enlevé.

Babylas fut cru sur parole.

Il entendit bien quelques réflexions à son adresse dans le genre de celles-ci :

— Il nous en conte, le nouveau.

— Il n'a pas l'air d'être le fils d'un ministre !

Mais ces voix furent couvertes par le roulement du tambour qui annonçait la fin de la récréation.

Après les épreuves de la cour Babylas eut à subir celles de la classe.

Comme l'illustre paresseux n'avait rien retenu de ce qu'on lui avait expliqué pendant les années qu'il avait passées chez son père, on le remit aux

premiers éléments de l'éducation. Obligé de recommencer sans cesse, jusqu'à ce qu'il arrivât à mieux faire, il passa les deux heures les plus cruelles qu'il eût encore connues.

Quand ce travail inusité pour lui fut terminé, il eut le droit d'aller s'asseoir devant une table dont le luxe culinaire l'enchanta médiocrement. Mais, à moins de rester avec l'estomac vide, il fallut bien se résigner à faire honneur à l'*abondance* et aux légumes universitaires.

Quand il monta au dortoir, Marguerite, la bonne vieille qu'il maltraitait si fort, n'était pas là avec sa bassinoire, pour le déshabiller et chauffer son lit. Il se décida donc à être son propre valet de chambre ; il commença à se dépouiller de ses vêtements, et fut tout surpris de réussir comme les autres ; et cependant chez son père il eût passé la nuit sur une chaise plutôt que de défaire un bouton de son gilet.

Il jeta un coup d'œil sur tous ces lits proprets, entourés de petits rideaux blancs et placés sur deux rangs dans cet immense dortoir; il se demanda où était la petite chambre chauffée où il s'était encore endormi la veille.

Ses camarades reposaient déjà depuis longtemps, habitués à cette vie d'ordre et de discipline, que Babylas repassait encore dans son souvenir tous

les événements de cette journée qui avait été pour lui une suite d'émotions incessantes, et il se lamentait avec une complaisance particulière, au lieu d'économiser sagement les heures de sommeil qui lui étaient accordées par le règlement du collége.

L'immensité de cette salle, faiblement éclairée par la tremblante lueur d'une lampe prête à s'éteindre, avait jeté dans son imagination mille idées de sotte terreur. Il était là, cloué sur son lit, osant à peine respirer, partagé entre la frayeur qui le dominait et une tentation de s'évader qui s'était emparée de lui. Depuis une demi-heure il hésitait à se lever pour aller faire l'inspection des croisées du dortoir; il s'avisa de tourner la tête, d'écarter les rideaux de son lit et de jeter un coup d'œil vers une fenêtre. Il ne put rien distinguer d'abord, mais bientôt un nuage ayant glissé sur la lune, Babylas put voir tout à son aise qu'aucune précaution n'avait été négligée, et qu'un grillage épais et solide décorait toutes les croisées.

Alors, comprenant qu'il était condamné à vivre dans cette maison que sa paresse lui faisait envisager comme une prison, il versa quelques larmes, enfonça la tête sous ses couvertures et ne tarda pas à y trouver le sommeil.

l'Ange.



Le bel Ange aux ailes d'or et d'azur.



CHAPITRE V.

Babylas est visité par une double apparition. — Il hésite entre ses deux conseillers. — Ariel et Asmodée.

A peine notre héros fut-il endormi, qu'un songe s'empara de son esprit.

Babylas crut voir d'un côté de son lit un bel ange vêtu d'une longue tunique blanche comme la neige, ses cheveux d'un blond doré se répandaient en boucles soyeuses sur ses épaules, son regard avait comme un reflet du ciel, et son sourire respirait la bienveillance.

Il mit la main sur le cœur de l'écolier et agitant doucement ses ailes d'azur, il les étendit sur lui comme une égide protectrice.

C'était en effet Ariel, le bon ange de Babylas, qui venait le consoler et lui donner le cou-

rage de supporter ses chagrins... Il voulait le tenter du moins, car depuis la naissance de Babylas il ne l'avait jamais quitté, mais tout ce qu'il avait pu obtenir jusque-là, c'était de l'empêcher de s'abandonner tout entier à la funeste influence qu'il paraissait subir.

Aussitôt Babylas crut entendre un éclat de rire strident de l'autre côté de son lit, il lui sembla aussi qu'on s'emparait de son bras.

Tremblant de tous ses membres, Babylas hésita longtemps avant de regarder ce que cela signifiait; il vit une autre apparition qui augmenta son épouvante.

Ce nouveau venu dont le sourire manquait de franchise, dont le regard était pénétrant et incisif, était complétement enveloppé d'un manteau de couleur sombre. La toque de velours jaune qui recouvrait sa tête cachait mal deux petites cornes s'échappant d'une chevelure courte et frisée. Une de ses jambes paraissait plus courte que l'autre et la béquille qu'il tenait à la main semblait nécessaire à la sûreté de sa marche.

Celui-là était Asmodée, le mauvais génie de Babylas.

C'était lui qui exerçait sur cet enfant son funeste pouvoir afin de l'entraîner à la paresse et à la méchanceté.

C'était lui qui avait présidé à toutes ses actions coupables.

C'était lui qui avait pris soin d'étouffer la voix du bon ange chaque fois qu'elle s'élevait pour faire sentir à Babylas les tristes conséquences de sa conduite.

Le pauvre collégien épouvanté par ce spectacle fantastique cherchait vainement à échapper à ces deux êtres mystérieux, mais le bon génie prit aussitôt la parole :

— Babylas, lui dit-il, sois sans crainte, ici comme chez ton père que tu as si fort affligé, je te protége et ne t'abandonnerai pas. Écoute ma voix amie... C'est moi qui jusqu'à ce jour t'ai empêché de tomber dans des fautes plus graves que celles que tu as commises. Le peu que tu sais, c'est à mon influence que tu le dois. J'aurais voulu te rendre parfait, hélas! je n'ai pu que lutter contre une puissance funeste qui te trouve toujours si disposé à te laisser entraîner vers le mal. Je n'ai pu vraincre ta paresse, car ton mauvais Génie, par ses conseils perfides, s'est plu à te la présenter pleine de charmes et d'attraits. Regarde, il est là près de toi, cherchant à te fasciner sous son regard faux et hypocrite... prends garde, Babylas... n'écoute plus ses conseils trompeurs. Il veut t'entraîner à ta perte!

Un ricanement prolongé se fit entendre de l'autre côté du lit de l'écolier.

— Tout beau! s'écria le petit diable boiteux. C'est assez parler pour votre compte, mon beau sire! Babylas, mon ami, ne crois pas un mot de ce que te dit ce bavard... il n'a jamais rien fait pour toi; et s'il s'est occupé de tes affaires, ce n'a été que pour te causer de l'ennui. Par moi, au contraire, tu as goûté les douceurs de l'oisiveté la plus complète; rappelle-toi les bons tours que nous avons imaginés ensemble, et songe à tous ceux que nous pouvons encore accomplir en compagnie l'un de l'autre. Abandonne-toi à moi en toute confiance; et je te promets de te délivrer de cette horrible prison, où, sans moi, tu seras condamné à gémir pendant dix longues années, tandis que si tu consens à me suivre, je t'emmène à l'instant.

—Je te le défends! reprit le bon ange indigné, et puisque tu veux m'enlever tout espoir de faire rentrer mon protégé dans la bonne voie dont tu l'as éloigné, je vais demander au ciel qu'il m'accorde le pouvoir de te retenir captif jusqu'à ce que Babylas n'ait plus rien à craindre de ta lâche perfidie.

Aussitôt le bon ange ouvrant ses ailes, disparut en laissant derrière lui un sillon lumineux.

Le diable boiteux échangeait à peine un signe d'intelligence avec Babylas, que se sentant tout à coup dominé par une puissance supérieure à la sienne, il poussa un long cri d'effroi, et fut comme précipité à travers le plancher qui sembla s'entr'ouvrir pour lui donner passage au milieu de flammes d'une lueur sinistre.

Un grand silence régna un instant, puis une voix que Babylas reconnut pour celle d'Ariel se mit à chanter :

Que la mer a de voiles
Par cette belle nuit!
Que le ciel a d'étoiles
Dans son azur qui luit!

Chaque étoile est un ange,
Un doux ange gardien!
Dans la sainte phalange
Ne vois-tu pas le tien?

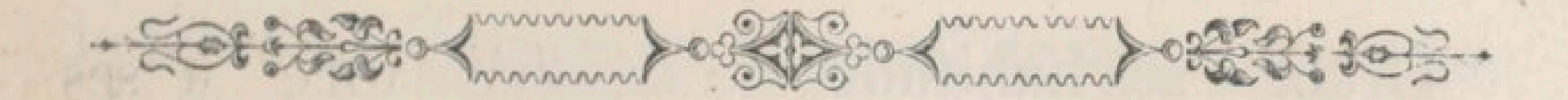
Quand la peine est cruelle,
Et quand on souffre, hélas!
Cet ange qu'on appelle,
Ami, ne tarde pas!

Sous le vent qui sommeille
La vague est sans danger,
La lune est là qui veille
Pour la mieux protéger!

L'étoile, ton bon ange,
Perle du firmament,
Dans la sainte phalange
Montre son front charmant!

Quand la peine est cruelle
Et quand on souffre, hélas!
Cet ange qu'on appelle,
Ami, ne tarde pas!





CHAPITRE VI.

Ruse grossière de mons Babylas de la Galissonnière. — La diète et la tisane universitaire. — Il n'y a que le premier pas qui coûte.

Tout bouleversé de cette double vision et faisant un violent effort pour appeler au secours, l'écolier s'éveilla brusquement et se trouva assis sur le bord de son étroite couchette sur laquelle il s'était violemment agité pendant cette merveilleuse apparition. Ruisselant d'une sueur provoquée par la terreur panique qu'il ressentait, il s'enfonça dans son lit et cacha sa tête sous les couvertures à la façon des poltrons qui ferment les yeux, au lieu de chercher à deviner ce qui a pu causer leur effroi. La seule idée qui restait à Babylas après cette longue secousse, était une tentation de fuir cette prison où il était enfermé.

Grâce à ses habitudes de désobéissance, à ses mauvais penchants et à ses goûts de paresse, cette folle espérance s'empara bientôt de son esprit et l'occupa tellement en le tenant éveillé que lorsque le tambour fit entendre *la Diane* dans les corridors du collége, Babylas n'avait pas encore songé à se rendormir.

Maître Babylas avait résolu de ne pas rentrer en classe, il se dit malade.

Comme en effet les émotions de la nuit avaient laissé sur son visage une grande pâleur et un abattement excessif, on l'envoya aussitôt à l'infirmerie en attendant la visite du médecin.

Les excellentes sœurs qui se dévouent avec tant d'intelligence et de douceur à ces soins si pénibles, s'empressèrent de coucher Babylas dans un lit chaudement bassiné, et lui firent boire provisoirement une grande tasse de tisane.

L'écolier avala la boisson avec une fort laide grimace, car il avait compris que sa rébellion contre les soins des sœurs pourrait donner l'éveil sur sa fausse indisposition.

Il aurait dû penser aussi que le médecin ne serait pas dupe de cette comédie et qu'on le renverrait bientôt à l'étude, toutefois après lui avoir fait subir une journée de diète et de tisane forcées. Mais étourdi comme il l'était, il oublia bien vite

la position étrange qu'il venait de se préparer par un coupable mensonge, et retourna tout entier vers son rêve de la nuit.

Babylas, à qui la bonne Marguerite avait dit si souvent, et tant bien que mal tous les contes de fées, tous ces contes inventés pour donner de sages conseils sous une forme attrayante, n'y avait jamais vu que le côté merveilleux sans y remarquer la leçon. Les châteaux de cristal, les baguettes magiques, les talismans enchantés, les apparitions soudaines, voilà les seules choses qu'il en avait retenues. Aussi comprendra-t-on facilement que les deux esprits qui l'avaient visité pendant son sommeil, dussent avoir toute son attention.

Les bonnes paroles de son ange gardien avaient moins laissé d'impression dans cette imagination turbulente que le conseil de fuir que lui avait donné le diable boiteux, et son offre de l'aider dans cette fâcheuse entreprise.

Babylas ne tarda pas à remarquer que la sœur qui présidait à l'infirmerie où il se trouvait seul malade, venait de s'éloigner pour vaquer à quelque autre soin. Il crut le moment favorable pour tenter la fuite ; il s'habilla à la hâte et se glissa dans un corridor sur lequel donnait la porte principale de la salle.

Babylas avançait au hasard; des pas se font entendre au bout de la galerie; il se jette dans la première classe qui se présente, et se trouve dans le cabinet de physique et de chimie.

De tous côtés sont des appareils qu'il n'a jamais vus. Des machines dont il ne soupçonne même pas l'usage.

Là, d'immenses cornues disposées sur des fourneaux se penchent sur des récipients de cuivre ou de verre; là, des creusets de mille formes garnissent tout un panneau de la salle, des machines électriques et pneumatiques, des piles de Volta, des plateaux de toutes sortes encombrent le milieu de l'enceinte construite autour d'une cheminée qui ressemble au laboratoire d'un alchimiste.

Une secrète terreur s'empare de Babylas, qui n'ose faire un mouvement.

Cependant le sentiment de sa position s'éveille en lui, il comprend que sa disparition de l'infirmerie va être remarquée, on va découvrir sa ruse grossière et il sera sévèrement puni.

Il n'y a plus à reculer; il faut fuir!

Fuir, oui; mais par où?

Une fenêtre est ouverte, il s'élance pour l'atteindre et s'orienter, mais il a compté sans l'exiguïté de sa taille. Ses efforts sont inutiles. Alors Babylas, que les difficultés excitaient davantage,

s'avise de grimper sur des rayons où l'on avait déposé une certaine quantité de bocaux.

Au même instant une voix étouffée se fait entendre.

— Babylas! Babylas!

L'écolier s'arrête tout à coup, cramponné aux rayons, un pied sur une table, l'autre sur une cornue en fonte, le nez contre les bocaux d'où semblait sortir la voix qui l'appelait, et n'osant plus ni monter ni descendre.

La voix recommença d'un ton plaintif :

— Babylas, mon bon ami Babylas !

Il n'y avait plus à conserver aucun doute, la voix sortait bien d'un bocal rempli d'une liqueur noirâtre.

Babylas se sentait défaillir. Mais la voix reprit une troisième fois :

— Mon cher petit Babylas, écoute-moi...

Le jeune de la Galissonnière prit son courage à deux mains.

— Qui m'appelle?

— C'est moi, ton meilleur ami.

— Je ne te connais pas, dit en tremblant l'écolier.

— Ça viendra tout à l'heure.

— Dépêchez-vous de vous faire voir, parce que j'ai trop peur.

— Descends d'abord.

— Voilà !

— Ferme la porte.

— Après ?

— Mets les verrous.

— C'est fait.

— Approche maintenant.

— De quel côté ?

— Vers la croisée.

— J'y suis.

— Lève les yeux, regarde le troisième bocal à ta droite. Y es-tu?

— Oui, oui, balbutia Babylas avec une recrudescence de frayeur.

— Écoute-moi.

— Parlez vite, car on va venir me surprendre, et je serai puni.

— Babylas, je suis le meilleur et le plus dévoué de tes amis, c'est moi qui suis venu te rappeler cette nuit les plaisirs que nous avons goûtés ensemble; c'est moi qui cette nuit suis venu te visiter en même temps que ton ennemi et le mien qui ose s'appeler ton bon génie pour te tromper; ton bon génie, reprit la voix en ricanant, ton bon génie qui t'a amené au collége, qui tout à l'heure sera cause que l'on te mettra au cachot, si tu ne te décides à suivre mes conseils!

— Je vous entends bien, mais je voudrais un peu vous voir ; si vous êtes une fée invisible comme dans le conte du *Prince Lutin*, dites-le-moi. Oh ! ne me faites pas peur plus longtemps, indiquez-moi, je vous en supplie, le moyen de sortir d'ici.

— Sortir d'ici n'est rien.

— Alors, conseillez-moi vite.

— Nous sortirons tous les deux facilement, mais auparavant il faut me délivrer de la prison où m'a renfermé notre ennemi commun. Car c'est moi qui suis ton bon génie, fort mal à l'aise pour le quart d'heure dans ce bocal.

— Ce n'est pas possible ! dit Babylas en reculant de nouveau. Si vous êtes un génie, comment avez-vous pu vous laisser emprisonner ainsi ?

— Je te dirai tout cela plus tard, car je grelotte dans ce bain d'esprit de vin. Dépêche-toi de venir à mon aide.

— Et comment le pourrai-je ? demanda l'écolier un peu rassuré par l'idée que le petit démon avait un maître plus puissant que lui, et que par conséquent son pouvoir était limité.

— Cela n'est pas bien difficile. Il s'agit simplement de casser le bocal où je suis... mais vite, vite, car la vapeur de l'esprit de vin me monte au cerveau.

— Je n'ose pas...

— Ose, ose, Babylas, mon ami, reprit Asmodée d'une voix suppliante, hâte-toi, car le professeur de physique va venir pour préparer les appareils nécessaires à sa leçon, on forcera la porte, on t'arrêtera et l'on te mettra au cachot pour quelques jours.

— Que faut-il faire? demanda Babylas décidé par ces dernières considérations, car il aimait mieux, le drôle, se donner au diable comme il allait le faire, que d'avouer sa faute et d'en adoucir les conséquences par la sincérité de ses aveux.

— Cherche un marteau; tu vas en trouver un sur la table de minéralogie.

Babylas qui entendait la voix des personnes qui s'étaient mises à sa recherche se rapprocher de seconde en seconde, n'hésita plus, et fit tout ce qu'Asmodée lui demanda.

A peine eut-il brisé le verre du bocal, qu'une vapeur noire se répandit dans la salle, et cette fumée, une fois dissipée, Babylas vit distinctement devant lui un petit diablotin qui lui sembla plus difforme que celui de la nuit. Ce qui le surprit davantage, ce fut de le voir sortir de sa prison sans avoir terni l'éclat de sa toilette de satin et de velours jaune. Quoique laid, son air malin et spirituel faisait oublier les désagréments de sa figure, et n'étaient ses deux petites cornes qui le forçaient



Babylas vit distinctement devant lui un petit diablotin.

à se coiffer de travers, il aurait pu passer pour un diable d'assez bonne compagnie.

— Tu vois, mon cher Babylas, que je ne t'ai pas trompé, tu m'as rendu un grand service, car sans toi je pouvais rester éternellement prisonnier, toi seul pouvais me rendre la liberté, tu l'as fait, je veux t'en prouver toute ma reconnaissance. Mais j'entends les professeurs qui te cherchent partout, ils n'ont plus que cette salle à visiter.

— Je suis donc perdu? s'écria Babylas se voyant traqué d'un côté, et de l'autre à la merci d'Asmodée dont la vue ne le rassurait pas du tout.

— Pourquoi cette porte est-elle fermée en dedans? demanda le censeur qui présidait aux recherches dont Babylas était l'objet. Qu'on l'enfonce à l'instant.

A cet ordre imprévu, le pauvre Babylas se rapprocha brusquement du Diable Boiteux et lui dit en le suppliant à son tour :

— Sauvez-moi, sauvez-moi.

— Bien, dit Asmodée, c'est toi qui le demandes.

— Oh! je vous en conjure.

— Tu te donnes à moi, et volontairement?

— Oui, monsieur le Diable.

— Je n'attendais que cela. Je vais partager avec toi la puissance que tu m'as rendue en me

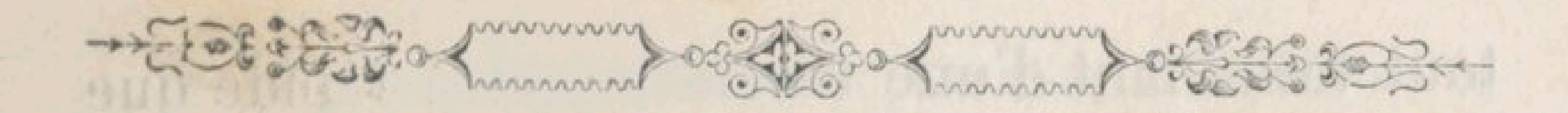
délivrant. Tous deux, nous allons devenir invisibles et disparaître aux regards des humains. Donne-moi la main et suis-moi en toute confiance.

Babylas se cramponna à son bras.

— En route, dit Asmodée.

L'écolier poussa un cri en se sentant comme enveloppé d'un nuage, et, à sa grande surprise, il vit les plafonds du collége s'entrouvrir pour leur faire passage, ils traversèrent comme une flèche les divers étages et les greniers du collége, et en une seconde ils se trouvèrent en plein air.





CHAPITRE VII.

Asmodée initie Babylas de la Galissonnière à la puissance de sa béquille. — Première étape aérienne.

— Eh bien, demanda Asmodée en déposant Babylas sur la vieille tour de l'Église Saint-Germain, que dites-vous de cette manière rapide de voyager?

— C'est merveilleux!

— Ah! reprit le Diable Boiteux en jetant un regard plein de malice sur son jeune compagnon de voyage, si tous les enfants mal élevés, qui jurent sans cesse, et invoquent le diable pour les emporter, étaient exaucés comme vous venez de l'être à l'instant même, ils regarderaient à deux fois avant de former un souhait aussi téméraire.

— J'ai donc eu tort? demanda l'écolier encore

tout tremblant d'une ascension aussi rapide que fabuleuse.

— Je ne dis pas précisément cela, car de même qu'il y a fagots et fagots, il y a diables et diables, moi je suis un des bons, quoi qu'en dise notre ennemi. J'aime les espiègles qu'il ne peut pas souffrir, lui, et je ne fais jamais de mal physique à ceux que j'emporte.

— Je ne comprends pas bien... Vous faites donc un autre genre de mal.

— Je ne m'occupe que de la tête, reprit Asmodée, j'aime les mauvaises têtes, moi; mauvaises selon les uns, excellentes à mon avis. C'est donc le moral des enfants que j'aime à *gâter*, suivant l'expression usitée, mais c'est *former* qu'il faut comprendre. Voilà pour le moral! quant au mal physique dont je vous parlais tout à l'heure, on appelle ainsi les douleurs qui atteignent le corps. Et je ne cherche jamais à en occasionner, et c'est bien malgré moi si mes élèves par suite de mes conseils se rendent malades, ou se cassent quelque membre. Mais laissons cela, nous avons bien autre chose à faire maintenant que nous sommes en sûreté. C'est l'heure de déjeuner, et comme vous ne me paraissez pas disposé à vivre de l'air du temps, je vais vous régaler de ce qui pourra vous être agréable.

— Je ne demande pas mieux, monsieur le Diable, répondit Babylas, d'autant que l'immense bol de tisane peu sucrée que m'a donnée la sœur infirmière, m'a joliment creusé l'estomac, et si nous n'avons plus rien à craindre...

— Plus rien à craindre? je le crois bien, riposta en ricanant le nain difforme, voyez où nous sommes perchés, sans compter que nous avons le précieux avantage d'être invisibles à tous, et de voir parfaitement tout ce que nous voudrons regarder.

En effet Babylas laissa retomber ses regards sur le collége Henri IV, et un spectacle tout nouveau lui fut offert; c'était le moment où les élèves jouaient dans les cours et celui où les professeurs internes déjeunaient dans leur chambre.

— Vous voyez ce qui se passe à nos pieds, continua Asmodée, je veux vous procurer le plaisir d'entendre aussi tout ce qui se dit dans les divers endroits que nous visiterons ensemble. Pour cela, je vais rendre votre ouïe aussi délicate que votre vue, qui vous permet déjà de tout examiner à votre aise, même à travers les murs les plus épais... Vous voyez, mon cher Babylas, que vous avez gagné avec moi l'amélioration des deux organes les plus précieux.

Asmodée étendit sa béquille vers les bâtiments

du collége, et Babylas tout émerveillé découvrit d'un seul regard tout ce qui se passait dans cet immense établissement : les cours, les salles de travail, les appartements du proviseur, jusqu'à celui du dernier maître d'études.

Les uns déjeunaient paisiblement, les autres préparaient avec soin les leçons qu'ils avaient à donner dans la journée, un des professeurs attira plus particulièrement l'attention du jeune de la Galissonnière.

— Je reconnais celui-ci, dit-il au nain.

— Je le crois facilement, car vous avez été en rapport ensemble. C'est lui qui vous a si fort ennuyé hier.

— Que fait-il donc ?

— Vous le voyez aussi bien que moi. Mais j'ai encore sur vous un avantage dont je veux profiter, celui de lire au fond du cœur, de sonder la pensée dans ses replis les plus cachés.

— Alors parlez-moi de ce M. Boniface.

— Je le veux bien. Ce pauvre diable est le fils d'un honnête paysan de la Bourgogne ; étant jeune, sa santé délicate et son air intelligent excitèrent vivement l'intérêt d'un excellent prêtre qui était curé du village qu'habitait la famille Boniface ; il attira l'enfant chez lui et s'occupa de son éducation. Boniface profita des leçons qu'il

recevait, et un jour il put à son tour s'occuper de l'instruction des autres. Il lui fallut s'établir dans une petite commune aux environs de Paris. Parmi les élèves qui fréquentaient son école il en était un, paresseux par-dessus tous les autres, maussade à l'excès, impertinent au suprême degré : c'était le fils du maire. Boniface, élevé dans des principes de droiture et d'équité, ne connaissait pas la flatterie, et croyait qu'on ne devait jamais commettre un mensonge même quand il peut être utile. Aussi ne cacha-t-il pas au père de son méchant élève tous les défauts qu'il avait eu le temps de remarquer en lui. M. le maire, au lieu de tenir compte au consciencieux instituteur de ces avertissements, en conçut du dépit et commença à le voir très-froidement. Tout entier à son école, Boniface ne remarqua pas ce changement. Quand arriva la fin de l'année, Boniface ne crut pas devoir, par une coupable faiblesse, accorder un prix à cet écolier qui avait fait son désespoir durant toute l'année. L'enfant s'en retourna chez lui sans couronne, tandis que presque tous ses petits camarades emportaient le prix de leur assiduité, ou de leur travail. Je n'essayerai pas de vous dépeindre, mon cher Babylas, la colère de M. le maire ; cet affront lui fut si sensible qu'il jura de s'en venger.

— Oh ! le vilain homme !

— Il n'est pas le seul de son espèce. Je vous ai dit qu'il voulait se venger sur Boniface de ce qu'il n'avait pas craint de proclamer que son fils était un âne, voici comment il s'y prit. Il commença un système de tracasseries quotidiennes ; il détourna les parents d'envoyer leurs enfants à l'école de Boniface, et fit venir à ses propres frais un autre maître d'école dont il fonda l'établissement en face de celui de Boniface. Grâce aux calomnies habilement répandues, ce pauvre garçon vit son école se vider au profit de son voisin où le fils de M. le maire obtenait les premiers prix, et le malheureux Boniface se vit forcé à quitter la commune. Arrivé à Paris, il fut assez heureux pour être appuyé auprès du proviseur du collége Henri IV, qui l'a chargé de rompre à la lecture et à l'écriture les nouveaux venus qui ainsi que toi ne peuvent encore être admis dans les classes.

— Comme il a l'air vexé ! interrompit Babylas.

— C'est vrai.

— Il marche à grands pas dans sa chambre.

— Bien plus ! il ne touche pas au déjeûner qu'on vient de lui apporter.

— Il a bien tort, fit Babylas avec un soupir de convoitise.

— C'est toi qui en es cause.

— Comment cela ?

— Ta disparition a fait grand bruit, on ne sait comment l'expliquer.

— C'est qu'il serait difficile, interrompit Babylas en riant, d'imaginer comment nous sommes sortis de là.

— Les verrous du cabinet de physique ont été brisés et en pénétrant dans cette salle on a retrouvé les traces de notre fuite. Ce malheureux bocal dont les morceaux sont restés sur le parquet a donné lieu à mille suppositions. On a cru que tu as mis le pied sur le rayon pour atteindre le vasistas, seule issue ouverte dans cette pièce. On ne sait que penser. Regarde : on mesure de l'œil la grandeur de ce vasistas à peine entrebâillé, et l'on décide que c'est par là que tu t'es enfui.

— Mais, observa Babylas, un chat y passerait tout juste.

— Tu as raison, et cela n'empêche pas que l'on ne déclare qu'un enfant de douze ans fort comme tu l'es a passé par là... C'est absurde, mais les hommes sont ainsi faits : il faut qu'ils expliquent n'importe comment, ce qu'ils ne peuvent comprendre.

— Et M. Boniface ? demanda Babylas.

— Je reviens à lui... Il a fallu s'en prendre à quelqu'un de ton escapade. Au lieu d'attribuer

la faute à cette bonne sœur qui, confiante en ton indisposition, avait cru pouvoir s'éloigner quelques instants, c'est sur ce pauvre Boniface que tout retombe, parce que, dit-on, il t'a un peu trop tiré les oreilles.

— C'est bien fait! pensa Babylas, croyant n'être pas deviné par son compagnon Asmodée.

— Tu dis, C'est bien fait! mon jeune ami, et tu as grand tort, parce que ce maître, un peu brusque il est vrai, t'en a plus appris en une journée que tous tes professeurs en trois ans chez ton père.

— C'est vrai, murmura Babylas un peu confus de la remarque du nain, et surtout de la perspicacité avec laquelle il devinait les pensées des autres. Je n'en veux pas à la sœur pour m'avoir donné une si grande tasse de tisane aussi peu sucrée. Mais je garde rancune à M. Boniface, et je serais bien heureux de pouvoir lui faire quelque bonne niche.

— Regarde-le bien, dit Asmodée, et remarque ce qu'il va faire.

— Il prend sur sa table une lettre inachevée et la déchire avec dépit.

— Cette lettre était destinée à le justifier de l'accusation que l'on a portée contre lui, car si le proviseur s'en rapporte aux renseignements qu'il a

recueillis, il ne pourra se dispenser d'expulser du collége l'infortuné Boniface qui n'est pas aimé et que l'on a dénoncé comme t'ayant assommé.

— Ah ! c'est trop fort ! cria l'écolier, il m'a contraint à écrire, il m'a tiré les oreilles, m'a appelé paresseux, imbécile, âne bâté, je l'avoue, mais il ne mérite pas de perdre sa place pour si peu de chose.

— Allons, tu as du bon, répliqua le Diable Boiteux en souriant, si ton bon génie t'entendait, il serait satisfait... Nous tâcherons d'arranger cette affaire.

— Ah ! mon Dieu, voyez, il vient de prendre un couteau et traverse sa chambre à grands pas.

— Et puis...

— Il ouvre une armoire... tiens... il prend un pâté et une bouteille de vin.

— Son chagrin se calme un peu : il va déjeuner.

— Je voudrais bien l'imiter, et je lui escamoterais volontiers ses petites provisions.

— C'est fait ! dit Asmodée en étendant sa béquille, vous êtes servi.

En effet, le pâté et la bouteille de vin étaient arrivés sur la tour de Clovis à côté de Babylas.

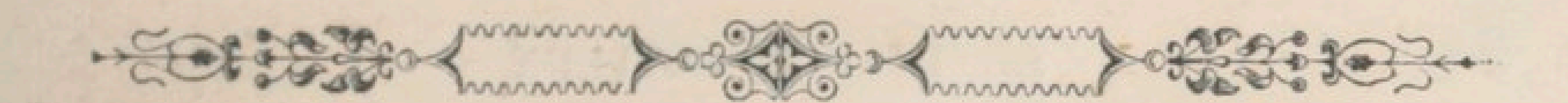
Boniface n'eut pas le temps de s'apercevoir du larcin dont il était victime, car au même in-

stant un domestique venait le prier de passer chez le proviseur qui l'attendait.

Babylas de la Galissonnière ne se fit pas beaucoup prier pour profiter du déjeuner que le Diable Boiteux venait de lui servir avec tant de facilité, et il se mit bravement à réparer le vide que la diète et la tisane de l'infirmerie avaient opéré dans son estomac.

Il mangeait encore quand une scène attendrissante vint l'interrompre, et faillit mettre fin aux aventures qui nous restent à raconter.





CHAPITRE VIII.

Un bon mouvement de Babylas de la Galissonnière. — Il flaire une volée de bois vert. — Quand le vin est tiré il faut le boire.

— Que vois-je dans le cabinet de M. le proviseur? s'écria Babylas en laissant tomber une tranche de pâté.

— C'est ton père.

— Mon Dieu, comme il a l'air affligé!

— En effet, répondit le Diable Boiteux, M. de la Galissonnière vient de recevoir la nouvelle de ta fuite, et il ne sait à qui s'en prendre, car tout le monde déclare n'y être pour rien.

— Pauvre père!

— Eh! je te l'avais bien dit, reprit Asmodée, voici plusieurs professeurs qui accusent leur collègue Boniface d'avoir provoqué ta fuite par ses

traitements sévères, écoute-les : le désespoir s'est emparé de toi et tu n'as fui que pour éviter la brutalité de Boniface.

— Ils ont menti ! je n'étais pas bien décidé à fuir lorsque j'ai quitté l'infirmerie, je cherchais seulement à observer les localités, mais mon parti n'était pas encore pris, et j'aurais peut-être renoncé à ce projet si je n'étais entré dans cette salle de physique où vous étiez, et si par vos conseils.....

— Oh ! voilà bien les hommes, s'écria le nain, tu rejettes déjà ta faute sur moi, et ainsi à t'entendre, sans moi tu serais le meilleur sujet du monde.

— Vous pourriez bien dire vrai ! répondit Babylas avec un certain air de malice. Puisque mon bon ange vous appelle mon mauvais génie, il doit avoir ses raisons, et qui sait si vos conseils ne sont pas bons à fuir quelquefois?

— C'est cela même, te voilà déjà ingrat, comme un parvenu tu oublies que sans moi au lieu de jouir de la liberté et du spectacle que je prends la peine de te montrer, tu serais condamné au cachot pour deux ou trois jours ; je te nourris de pâté et de vin de Bordeaux quand tu serais au pain et à l'eau !

— Oh ! je vous demande bien pardon, mon-

sieur le Diable, excusez-moi, mais la vue de mon père m'a fait tant de peine, son air accablé, un désespoir si fort, que si j'osais me présenter à lui, si je ne craignais pas qu'il fût trop sévère...

— Écoute d'abord ce que dit ton père, répondit le Diable Boiteux tout surpris de ce repentir imprévu, et ensuite, si c'est encore ton désir, je m'engage à te remettre aussitôt dans les bras de M. de la Galissonnière, écoute bien d'abord et réfléchis...

— Si je suis désespéré, s'écriait M. de la Galissonnière, ce n'est pas seulement du départ de ce mauvais garnement!

— Hein! tu entends?

— Trop bien.

— Ce n'est pas la fuite de ce méchant drôle qui reviendra bientôt, ou que M. le préfet de police saura bien me faire retrouver...

— Ah! mon Dieu, s'écria Babylas tout tremblant.

— N'aie pas peur, je l'en défie, il n'y a pas de patrouille grise qui vienne par ici.

— Ce qui me chagrine le plus, c'est ma conduite à son égard. Je suis furieux de l'avoir gâté ainsi et de m'être si peu défié de sa paresse. C'est ma faute, je le sais.

— Pas tout à fait, dit Babylas.

— Ah ! si je le rattrape... ce ne sera pas ici que je le conduirai, je l'envoie à Brest à bord d'un vaisseau jusqu'à dix-huit ans, et s'il ne change pas, je le condamne à être matelot toute sa vie... ah ! si je le tenais !

Babylas se gratta l'épaule.

— Tu flaires une volée de bois vert? lui demanda Asmodée.

— Quant à présent, reprit M. de la Galissonnière, je vais le laisser pendant quelques jours se débrouiller tout seul, il n'y a pas de mal qu'il mange un peu de vache enragée, ce sera une leçon dont il se souviendra ; qu'il s'arrange, et que le diable l'emporte.

— C'est déjà fait ! répondit Asmodée en riant.

— Ça va mal, ça va mal, murmura Babylas.

— Ton père m'a l'air passablement irrité.

— Il est hors de lui, et jamais je ne l'avais vu dans cet état.

— Eh bien, qu'en dis-tu, Babylas ? tiens-tu toujours à te présenter à lui pour obtenir ton pardon?

— Non pas, s'il vous plaît, en ce moment il n'y ferait pas bon.

— De quoi as-tu donc peur ?

— Mais de bien des choses... et puis je n'ai pas de vocation pour la marine, et mon père m'y incorporerait comme il l'a dit.

— Ah! plus il a été faible, et plus maintenant il sera ferme dans ses résolutions; c'est l'histoire de tous les caractères de cette nature; je le vois, tu aurais beaucoup à faire pour calmer son irritation.

— Je le crains fort.

— Mais ton père est bon...

— C'est ce qui me rassure...

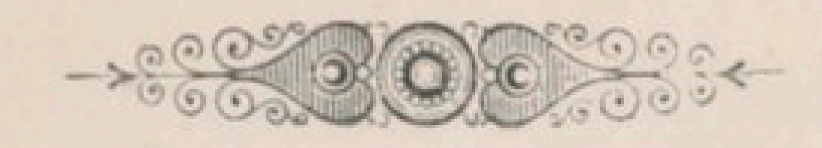
— Il t'aime encore.

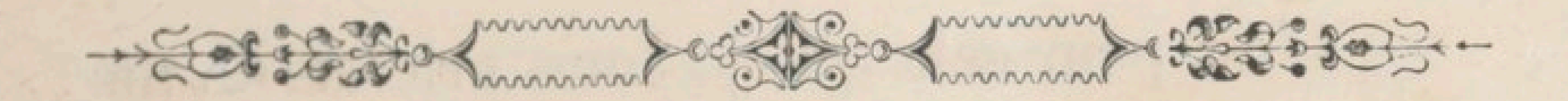
— Vous croyez?

— Un père aime toujours ses enfants.

— Oh ! tant mieux!

— Avec du temps nous calmerons cette irritation... cesse de te désespérer, car comme je l'ai lu quelque part : on perd à se désespérer d'un mal plus de temps qu'il n'en faudrait pour y remédier.





CHAPITRE IX.

Asmodée s'amuse à faire de la morale avec Babylas. — Il lui enseigne une recette antirévolutionnaire. — Les effets et les causes. — Les voyageurs se remettent en route.

— Allons, monsieur le Diable, puisqu'il le faut, laissons mon père.

— Voilà qu'il sort de chez le proviseur.

— Je suis avec vous, que ma destinée s'accomplisse!

— J'aime à te voir décidé et tout à fait sans hésitations.

— Il m'en coûte bien un peu, mais n'en parlons plus. Vous m'avez promis de me faire voir une foule de choses intéressantes...

— Eh bien! n'ai-je pas tenu ma parole jusqu'à présent?

— C'est pour cela que je vous prierais de me délivrer de la vue de ce collége. Voilà près de vingt-quatre heures que j'y suis... maintenant en y réfléchissant je sens que j'aurais pu y demeurer comme les autres, mais puisque je n'y puis rentrer qu'en subissant un châtiment que je n'ai nulle envie d'aller chercher, arrangez-vous, mon bon petit diable, pour que je n'aie plus ce spectacle sous les yeux.

— Tu as tort, mon cher Babylas, reprit Asmodée, je t'aurais fait suivre heure par heure les occupations de ces élèves au milieu desquels tu as passé quelques instants de récréation, dans cette cour où ils sont encore.

— Tiens, je vois Bernard, *ce grand* qui m'avait pris sous sa protection, puis ce petit Goliath qui ne voulait pas croire que mon père est employé des finances.

— Tu avais dit *supérieur*, interrompit le nain, et ce petit mensonge bien inutile, que je conçois cependant, moi le génie de l'orgueil et de la malice, t'aurait occasionné longtemps des tracasseries. Écoute tes camarades, ils parlent précisément de toi.

— Que peuvent-ils dire?

— Tu n'as qu'à prêter l'oreille.

— On s'amuse à mes dépens!

— En effet, on se donne ce plaisir. On dit que tu étais sans doute le fils du ministre lui-même, et que tu es retourné au ministère, que veux-tu ! Aujourd'hui c'est toi qui sers à leur risée, demain ce sera quelque nouveau venu.

— Les vilains caractères! s'écria Babylas en tapant du pied; mais pourquoi sont-ils si moqueurs, si méchants?

— Eh! monsieur Babylas, dans le monde où vous irez un jour, on vous réserve les mêmes surprises ; c'est ainsi dans les cercles des hommes, car ils sont tous faits de même. Ceux qui commencent à entrer dans la société sont exposés à mille quolibets, mille épigrammes dont on les salue. Babylas, tu le verras plus tard, à moins d'avoir une grande fortune qui vous mette de suite au-dessus de la médiocrité, à moins d'arriver avec une position tout à fait indépendante, chacun se trouve à la merci du premier venu, comme toi à ton arrivée au collége, heureux si l'on rencontre un protecteur, comme Bernard qui s'offrit de t'empêcher d'être battu par tes nouveaux camarades.

— Est-ce que les hommes se donnent des coups de poing dans le monde? demanda Babylas avec une naïveté qui fit sourire son malin compagnon.

— Non, non, mon ami, mais cela n'en vaut guère mieux; quand on est homme, ce ne sont plus ni les coups de poing, ni les coups de pied que l'on a à redouter, c'est bien pis... ce sont des coups de langue. Ayez quelque faiblesse, c'est un heureux sujet de médisance, et la haine qui ne pourrait rien contre vous se hâte de l'employer à votre égard; souvent on va plus loin, et l'on ne craint pas d'emprunter les traits empoisonnés de la calomnie, et la calomnie s'étend comme une tache d'huile, si l'on parvient à l'effacer, il en reste toujours quelque trace. Ce n'est pas tout: trahi lâchement par ceux que l'on croyait ses meilleurs amis, on se prend à détester et à fuir les hommes. Si vous occupez une place un peu avantageuse, on vous tend mille piéges pour vous faire tomber. Si vous résistez à ces moyens perfides, on vous suscite des ennuis incessants, des tracasseries chaque jour répétées qui vous pousseront à bout et vous feront quitter de vous-même cet emploi, cette charge que l'on vous envie et que vous avez obtenue avec tant de peine. Souvent blessé dans vos affections les plus chères, vous ouvrez les yeux, et vous ne voyez autour de vous que déloyauté, perfidie et trahison !... Ah ! vois-tu, Babylas, les blessures que l'on reçoit dans le monde sont bien dangereuses,

car presque toujours elles sont incurables.

— Oh ! mon Dieu, s'écria l'écolier, vous me faites peur et je voudrais bien rester le plus longtemps possible petit garçon pour n'être exposé que plus tard à toutes ces vilaines choses dont vous me parlez. Et si, comme je l'espère, vous n'oubliez pas le service que je vous ai rendu ce matin, en vous délivrant de la prison où vous étiez si solidement renfermé, vous me donnerez, vous qui êtes puissant, les moyens d'éviter quand je serai près d'entrer dans le monde, tous ces affreux ennemis qui vous y attendent.

— A la bonne heure, je ne demande pas mieux.

— Allons, vous êtes un bon diable.

— Tu me rends justice et j'en suis charmé. Je n'ai entrepris avec toi ce voyage aérien, que nous allons continuer, que pour te mettre à même de juger de haut, je veux dire du haut des cheminées, des qualités et des défauts que tu dois un jour rencontrer dans la société. Mon cher Babylas, retiens bien ce que je vais te dire en confidence : on est toujours un peu ce qu'on a été enfant, c'est-à-dire que les hommes conservent toujours une partie de leurs habitudes d'enfance. Mais laissons tout cela, ajouta le Diable Boiteux en voyant Babylas prendre un air rêveur, soit qu'il

ne comprît pas bien toutes ces fatales vérités, soit au contraire qu'elles amenassent chez lui de salutaires réflexions.

— Oui, dit Babylas, cela est bien triste quand on y songe.

— Quittons cette vieille tour.

— Un instant, s'il vous plaît, mon gentil démon, je voudrais bien savoir, avant de partir, ce que fait ce grand Bernard au milieu de ce cercle de collégiens qui semblent l'écouter avec attention.

— Ah ! ah ! ah ! fit Asmodée en partant d'un éclat de rire strident, il y a encore du nouveau. Boniface s'est justifié auprès de ses chefs et il est rentré en grâce ; Bernard, sous prétexte de le venger, complote quelque niche contre lui, dans l'intérêt d'une vieille rancune personnelle. Il cherche donc à exciter ses camarades contre le malheureux professeur, sous prétexte que tu as été sa victime. C'est encore cela dans le monde, il est bien rare que le motif qui fait agir les hommes à grands dévouements soit réellement celui qu'ils avouent.

— Il faut empêcher cela, monsieur le Diable, car au fond M. Boniface avec la persistance qu'il a su opposer à mon entêtement, m'a rendu le plus grand service en me rompant à la lecture et

à l'écriture, et dussiez-vous appeler cela de l'amour-propre, j'ai vu qu'avec de la persévérance j'aurais pu rejoindre mes camarades, et j'ai fait avec lui des progrès inexplicables.

— C'est le résultat de l'application ; la peur d'être châtié t'a mis dans l'obligation de chercher à le contenter, et pour la première fois de ta vie tu as travaillé sérieusement.

— Vous m'avez dit que Bernard en voulait à M. Boniface et avait contre lui une rancune personnelle, pourquoi donc ?

— M. Boniface remplit souvent les fonctions de maître d'études, et comme on le sait d'une sévérité inflexible, toutes les fois que cela arrive, le silence le plus complet règne dans la salle, c'est au point qu'on entendrait une souris trotter; cela fait le bonheur des élèves studieux qui peuvent ainsi travailler avec fruit, mais ce n'est pas le compte des paresseux et des turbulents. Bernard, qui n'a d'autre mérite qu'une certaine force physique assez précoce, d'autre talent que celui de distribuer des taloches et de tourmenter ses voisins, a eu souvent maille à partir avec M. Boniface, et il serait très-heureux de profiter de cette occasion pour lui jouer quelque tour.

— Allons, monsieur le Diable, vous qui savez tout, vous qui voyez tout, qui entendez tout, qui

pouvez tout, sauvez ce pauvre M. Boniface de ce mauvais pas.

— Je le veux bien.

— Et ce sera justice. Nous lui avons mangé son déjeuner, nous lui devons bien cette compensation.

— Babylas, je suis content de toi, s'écria Asmodée d'un ton attendri qui surprit l'écolier, tu as un bon cœur, je m'en suis déjà aperçu ; et tout diable que je suis, je n'aime pas les gens méchants... je vais donc te satisfaire.

Asmodée s'avança sur le bord de la tour et tourna sa petite béquille du côté de Bernard. Aussitôt Babylas vit son ex-défenseur qui excitait les autres élèves à la révolte, pris tout à coup d'un éternument des plus violents, et dont la fréquence insupportable l'empêchait non-seulement d'articuler une seule syllabe, mais encore de reprendre le fil de ses idées.

Les enfants attendirent d'abord que la crise fût dissipée, mais Bernard continuait à éternuer de plus belle avec des gestes de colère. Alors les éclats de rire commencèrent à se faire entendre, et les élèves qui étaient les plus rapprochés de lui se mirent à le repousser pour ne pas être éclaboussés. Mais l'éternument diabolique continuait toujours, les rires redoublaient ainsi que la

colère de Bernard qui, poussé et repoussé de tous côtés, se mit, toujours en éternuant, à distribuer à droite et à gauche des coups de pied et des coups de poing et finit par se trouver tout seul. Aussitôt qu'il voulait rejoindre ses condisciples, le pouvoir sternutatoire se faisait sentir et la scène recommençait encore plus comique que d'abord.

Asmodée et Babylas ne pouvaient s'empêcher de rire en voyant la fureur et la mine piteuse du pauvre Bernard qui se révoltait en vain contre ce fléau d'une nouvelle espèce.

Babylas, après avoir bien ri, frappa sur l'épaule d'Asmodée qui regardait toujours Bernard.

— Assez, monsieur le nain, assez, vous allez le rendre malade.

— Tu vois, Babylas, répondit le Diable Boiteux, en tournant de nouveau sa béquille du côté du conspirateur dont l'éternument cessa tout à coup, tu vois qu'il faut bien peu de chose pour contrarier une conspiration. Une averse a quelquefois empêché une révolution ; si les prédicateurs de carrefour qui dans les temps de trouble haranguent le peuple, du haut d'une borne, pour le pousser à la révolte, étaient saisis d'un éternument semblable, on verrait la foule rire au nez de ces orateurs insensés et leur tourner le dos comme à Bernard. De grands malheurs auxquels on se

laisse entraîner par des cerveaux dérangés n'arriveraient pas. Car s'il est vrai de dire que les petites choses occasionnent souvent les plus grands inconvénients, on peut ajouter que les plus grandes catastrophes pourraient quelquefois être empêchées par de bien petits moyens.

— Le fait est que je croyais la chose plus difficile. La conspiration est tombée dans l'eau ; car voici le tambour qui bat la rentrée des classes, le coup est manqué.

— Maintenant nous n'avons plus rien à faire ici.

—Non, monsieur le Diable, aussi je suis disposé à vous suivre partout où vous voudrez m'emmener ; mais avant de nous mettre en route pour un grand voyage, je vous avoue que je serais bien heureux de voir encore une fois une bonne petite cousine qui avant d'être en pension, venait tous les dimanches chez mon père.

— Y tiens-tu beaucoup ?

— Mais oui, elle me donnait de si bons conseils, que je n'ai jamais suivis, il est vrai.

— Ah ! si tu le regrettes? demanda Asmodée en le regardant attentivement.

— Oui, tenez, je ne sais ce que cela veut dire, mais depuis une heure je me sens meilleur, il me semble que je pense et que je réfléchis... tout ce

que vous me dites me pénètre d'un sentiment nouveau de reconnaissance pour cette bonne petite cousine qui me donnait si utilement d'excellents conseils.

— Ta cousine, demanda le Diable Boiteux, n'est-ce pas la petite Florette ?

— Précisément.

— Je la connais... et nous ne sommes pas trop bien ensemble. Son bon génie s'est emparé d'elle, et je n'ai jamais rien pu en faire, elle a résisté à tous mes conseils, elle est aussi laborieuse que tu es... pardon, je veux dire que tu étais paresseux.

— Vous connaissez donc tout le monde, monsieur le Diable ? reprit Babylas.

— Mais à peu près.

— Alors vous savez où elle est en ce moment ?

— A sa pension près du bois de Boulogne.

— C'est prodigieux, dit Babylas en regardant Asmodée avec admiration.

— Nous allons nous mettre en route.

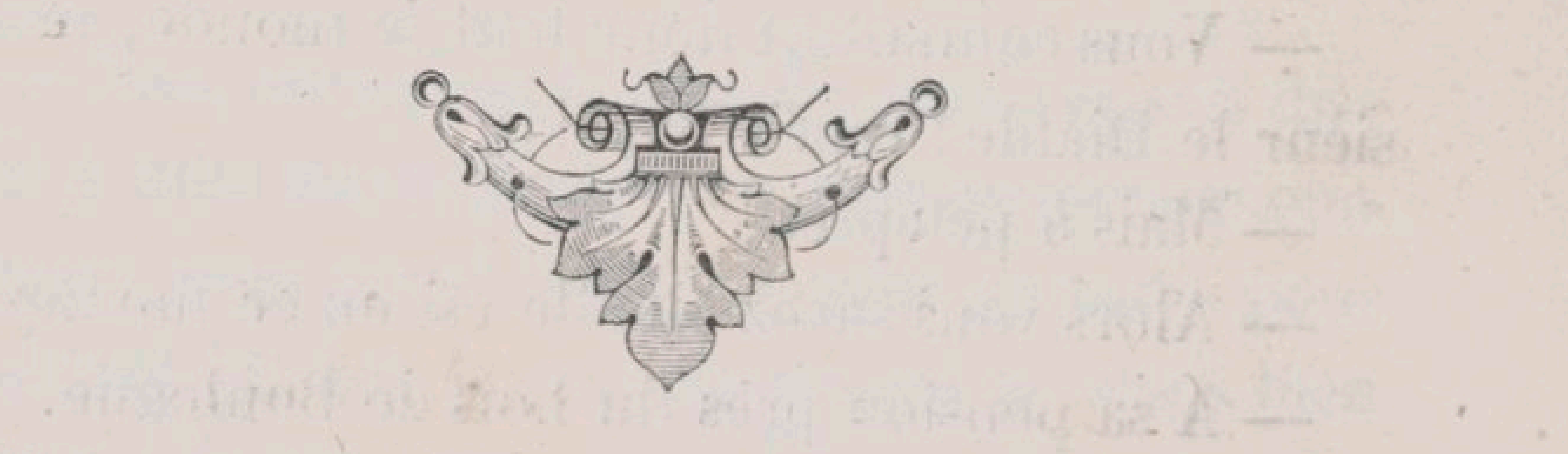
— Oh ! bien volontiers...

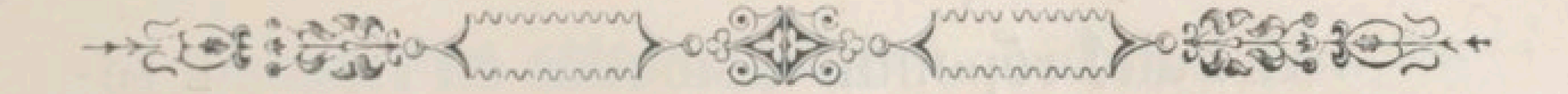
— Mais cette fois-ci, cramponne-toi bien à mon petit manteau de satin jaune, car notre course sera plus longue, nous avons à traverser tout Paris, et si tu me lâchais en route tu pourrais bien aller rendre une visite à MM. les goujons de la Seine.

— Oh! je ne vous lâche pas!

— Alors en route!

Babylas ainsi transporté vit passer en quelques secondes presque tout Paris sous ses pieds, et il se sentit doucement descendre sur la haute cheminée du château de Chassaye dans lequel se trouvait l'institution de Sainte-Marie-Amélie.





CHAPITRE X.

Deuxième étape aérienne. — Asmodée fait à Babylas sa profession de foi. — Les jeunes mères de famille.

— Ah ! mon cher monsieur le Diable, s'écria Babylas, quelle agréable manière de voyager !

— Elle n'est pas commune du moins, répondit le Diable Boiteux en s'asseyant à côté de l'écolier.

— J'avais d'abord un peu peur en passant sur la Seine, parce que je me souvenais de ce que vous m'aviez dit avant de partir, mais ensuite le spectacle si merveilleux que m'offraient les promeneurs du jardin des Tuileries et des Champs-Élysées, qui m'apparaissaient comme les Lilliputiens de Gulliver, m'avait tellement intéressé que j'aurais voulu rester au moins deux heures suspendu sur Paris, et puis vous me teniez si vigoureusement...

— Ah! ah! répondit Asmodée en ricanant selon son habitude, le Diable tient bien ce qu'il tient et il ne le lâche que malgré lui, et moi moins qu'un autre. Car, je puis te faire cette confidence à présent, si tu n'avais pas voulu t'abandonner à moi, si tu avais préféré demander pardon à ton père je ne pouvais t'en empêcher, c'était une affaire terminée, j'aurais dû aller chercher fortune ailleurs.

— Tiens, vous ne m'aviez pas dit cela...

— Et si tu viens à me quitter pour te mettre sous la sauvegarde de ton bon Ange, de ce jour il ne me sera plus permis de m'occuper de toi...

— Savez-vous, monsieur le Diable, que c'est assez adroit de votre part de me faire une pareille confession.

— Oh! je ne veux pas m'attribuer le mérite d'une franchise forcée, si je t'initie à ces mystères, si je t'indique les bornes de ma puissance, c'est que des génies plus grands que moi m'ont ordonné d'agir ainsi; j'étais obligé de t'apprendre que mon pouvoir ne saurait s'étendre sur toi qu'autant que tu consens volontairement et librement à l'accepter.

— Volontairement ou non, répondit Babylas, je ne me trouve pas mal avec vous, et j'y reste.

— Tu as une arrière-pensée en disant cela, tu espères te réserver une porte de sortie.

— Après tout, interrompit l'écolier un peu décontenancé de l'observation, le mal que je commets avec vous n'est pas grand, et il me semble au contraire que tout ce que vous m'avez déjà appris se grave dans ma mémoire d'une façon utile.

— C'est déjà de l'expérience, mon cher associé ; vois et juge, prends le bon ou le mauvais, cela te regarde ; je te montre les choses telles qu'elles sont, le reste est ton affaire.

— Vous êtes bien habile, monsieur le nain, vous ne vous êtes pas trompé dans votre itinéraire, et je reconnais le pensionnat de ma jolie cousine, car je suis venu la reconduire plusieurs fois jusqu'à la porte, au 1er janvier et à Pâques, les deux seules sorties de l'année.

— Deux sorties par an?

— C'est peu, n'est-ce pas?

— C'est peu, mais c'est assez.

— Et pourquoi donc, s'il vous plaît?

— Rien n'est plus nuisible que ces sorties répétées ; c'est moi qui excite les écoliers à les solliciter avec instance. On rentre au pensionnat distrait, préoccupé des plaisirs que l'on a goûtés, et avant qu'on se soit sérieusement remis au travail, un nouveau congé arrive qui prolonge

cet état de dégoût pour l'étude. C'est ainsi qu'on oublie ce que l'on a appris et qu'insensiblement on arrive à être les plus mauvais écoliers du monde.

— Je vois que vous êtes à l'affût de tout le mal que vous pouvez provoquer pour en profiter aussitôt ; c'est peu généreux, monsieur le Diable.

— Chacun son métier.

— Le vôtre n'est pas très-beau.

— Tant pis pour les imbéciles qui écoutent les mauvais conseils de la paresse ! mais nous sommes ici devant une maison où je n'ai jamais grand' chose à espérer.

— Comment donc ? demanda Babylas assez surpris.

— Les petites demoiselles y sont presque toutes laborieuses et celles qui arrivent ici avec quelques défauts ne tardent pas à s'en corriger ; cet établissement est une des meilleures maisons d'éducation que je connaisse ; ce n'est point une congrégation religieuse qui le dirige et c'est un avantage ; les dames qui y professent ne sont attachées à aucune corporation monastique, liées par aucun vœu. Ce sont d'excellentes personnes qui connaissent le monde, qui y vivent et qui peuvent en indiquer tous les dangers, tandis que les religieuses ayant pris le voile dès leurs jeunes années ;

peuvent bien avoir amassé des trésors de science, mais sont demeurées presque toujours étrangères à la société, dont elles ignorent les exigences et les périls.

— Je ne suis pas encore assez raisonnable pour tout cela, mais ma petite cousine Florette répétait sans cesse qu'elle était on ne peut mieux dans ce pensionnat... Voyons, monsieur le Diable, ne me faites pas trop languir; je ne vois personne dans les jardins, si ce n'est une jeune demoiselle qui pleure toute seule.

— Je te raconterai son histoire plus tard, si tu le désires, reprit Asmodée, je veux d'abord satisfaire à ton impatience.

Le Diable Boiteux releva sa béquille et l'étendit sur les toits du couvent de Sainte-Marie-Amélie, et ils disparurent aussitôt.

— Regarde tout ce qui se passe à l'intérieur, la maison est assez bien tenue pour ne pas redouter notre examen.

— Certes, dit Babylas, voilà une visite imprévue!

— Si partout on agissait comme ici, on ne craindrait pas d'être surpris.

En effet Babylas put admirer tout à son aise, malgré son inexpérience, l'ordre parfait qui régnait dans cette maison : là, c'étaient des dortoirs magnifiques et soigneusement aérés; ici, une in-

firmerie où plusieurs gardes veillaient sans cesse, plus loin un réfectoire admirablement tenu, des tables servies avec une scrupuleuse propreté, et des mets dont le fumet appétissant réjouissait l'odorat des jeunes filles occupées en ce moment à leur repas de midi. Enfin, les classes que des domestiques balayaient pendant le dîner des élèves.

Les maîtresses allaient d'une table à l'autre pour s'assurer que rien ne manquait aux pensionnaires; elles encourageaient les unes à goûter d'un mets qu'elles croyaient ne pas aimer, afin de leur faire perdre cette ridicule habitude de dire à chaque plat :

— Je n'aime pas cela.

Elles empêchaient celles-ci de mettre leurs coudes sur la table, elles leur enseignaient qu'on en doit pas couper son pain mais le briser, qu'on doit écraser sur son assiette les coquilles de l'œuf qu'on vient de manger, et mille autres riens qui sont les secrets du savoir-vivre. Enfin c'était un mouvement continuel, une surveillance éclairée autour des tables pendant ce repas qui durait une demi-heure à peine.

Une des élèves dînait après les autres, et faisait pendant le repas une lecture intéressante, et pour empêcher les élèves de causer ou de jouer en mangeant, on en interrogeait quelques-unes qui

devaient répéter en substance une partie de ce qui venait d'être lu ; de cette façon, toutes s'attendant à être interrogées donnaient leur attention à cette lecture.

Babylas regardait tout cela avec admiration, et le Diable Boiteux lui-même ne pouvait s'empêcher de contempler avec intérêt cette maison où le mauvais génie des enfants n'avait jamais pu pénétrer, où au contraire l'influence du Bon Ange se faisait sentir dans tous les instants de la vie si pure et si régulière de ces charmantes petites filles.

— Par ma béquille ! s'écria Asmodée, je n'ai rien vu de si parfaitement dirigé, et si je n'étais un mauvais sujet de diable, je voudrais être petite demoiselle pour passer ma jeunesse dans une maison si bien ordonnée.

— Je vois ma cousine, ma chère Florette, s'écria Babylas en frappant joyeusement dans ses mains : qu'elle est gentille ainsi, avec son costume de pensionnaire, ce simple uniforme de la classe ! ces dames ont bien tort de ne pas le lui laisser porter quand elle sort.

— Ces dames ont raison au contraire.

— Je ne crois pas.

— Moi, je l'affirme.

— Et pourquoi ?

— Puisqu'il vous faut toujours le *parce que* de vos *pourquoi*, je vous dirai que dans le monde on se moque de tout, et les jolis rubans qui se croisent sur leur poitrine, ces petits tabliers, ces bonnets et ces fichus qui vous plaisent tant, les feraient montrer au doigt dans les rues de Paris remplies de badauds et de désœuvrés qui critiquent tout. Ensuite, la singularité de ce costume attirerait sur elles trop d'attention, et jeunes filles elles doivent apprendre à ne pas affronter étant femmes les regards des hommes.

— Alors pourquoi leur donner ce costume?

— Ah ! ici c'est autre chose, et c'est parfaitement entendu, tu comprendras facilement que toutes les jeunes filles qui sont dans ce pensionnat, n'ont pas des familles également riches!

— Parfaitement, puisque le papa de ma cousine Florette a trois domestiques et que le mien n'a que la vieille Marguerite.

— Eh bien, sans cet uniforme, quelques-unes pourraient être vêtues avec une recherche et un luxe que les autres ne sauraient atteindre, de là des jalousies et de la convoitise, tandis qu'ici la robe de mérinos comble toutes les distances, égalise tous les rangs. Il y a égalité dans le costume, comme il y a égalité dans les soins et l'instruction que l'on reçoit.

— Rien n'est plus vrai que ce que vous dites là, monsieur le Diable, et je n'y avais pas songé d'abord.

— Cela ne devrait pas te surprendre, car jusqu'à présent tu as pensé à bien peu de chose.

— Oui, mais je répare le temps perdu, avec vous.

— Puisses-tu dire vrai!

— Savez-vous que vous êtes bien heureux, monsieur le Diable, de deviner tout.

— Il ne s'agit pour cela que de réfléchir un peu, et tu en sauras bientôt presque autant, mon cher Babylas, si tu te donnes la peine de penser, et surtout d'écouter les personnes instruites. Mais tiens, regarde ta cousine.

— Avec quelle grâce elle sert ses petites amies.

— Oui, c'est elle qui est chargée de distribuer les parts à cinq de ses camarades. On les divise ainsi par petites sections et en leur donnant à chacune à tour de rôle cette charge, on les dresse déjà au rôle de mère de famille. Remarque, Babylas, Florette met toute son attention à ce qu'elle fait.

— Comme on la remercie avec politesse!

— Voici sa voisine qui lui fait remarquer qu'en servant les autres elle n'a presque rien gardé pour elle.

— La gentille demoiselle, elle veut partager avec ma cousine.

— Oui, mais Florette refuse, elle est trop heureuse de voir ses amies satisfaites.

— Ah! cela me rappelle combien j'ai été gourmand dernièrement chez mon père, lorsque Florette est venue dîner avec nous. Je mangeais presque tout ce qu'il y avait de meilleur, et je lui en laissais à peine, et je l'appelais *mademoiselle Sucrée* parce qu'elle me remerciait quand je lui offrais quelque chose pour la forme.

— Oh! j'ai bien vu ce jour-là combien tu étais mal élevé, tu dévorais, et lorsque tu lui offrais un plat, *pour la forme*, comme tu dis, c'était en mangeant bien vite, comme un glouton, et ta bonne cousine riait de t'entendre lui demander si elle en voulait, car déjà il n'en restait plus.

— Pauvre Florette! c'est vrai, dit Babylas en rougissant, elle me refusait pour ne pas m'en priver, mais elle devait me trouver bien malhonnête et bien gourmand.

— Ah! voilà le dîner fini, nous allons la voir jouer dans les jardins.

— Pourquoi jouent-elles dans des jardins et non dans des cours, comme cela a lieu dans les colléges?

— C'est, repartit Asmodée, que les petites fil-

les ne sont pas si... (j'allais dire : diables, et j'aurais l'air de me faire une injure) ne sont pas si turbulentes que les garçons qui dévastent tout dans les jardins, fleurs et fruits, quoiqu'on le leur défende.

— Oh! pour cela, se hâta de reprendre Babylas, les demoiselles ne sont guère plus sages, et j'en ai vu...

— C'est possible, mais c'est une exception, elles sont d'ordinaire plus douces et plus obéissantes que les jeunes gens, regarde-les, comme elles courent dans les allées sans marcher sur les bordures, sans entrer dans les plates-bandes.

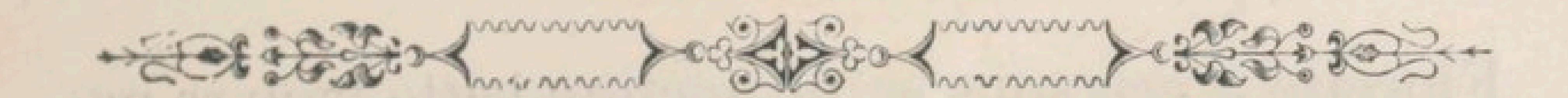
— Oui, mais je vois plusieurs maîtresses... et si elles n'étaient pas là...

— Ça serait peut-être la même chose. Dans tous les cas, ton observation viendrait confirmer une réflexion que j'ai faite souvent.

— Laquelle?

— Surveiller les enfants c'est les empêcher de penser au mal.





CHAPITRE XI.

Le Diable Boiteux raconte à Babylas l'histoire de Juhanna. — Ses malheurs. — Ses souffrances. — Injustice d'une marâtre.

— J'aperçois ma cousine, s'écria Babylas, elle court vers cette petite fille qui pleure encore là-bas, sur un banc au fond du jardin.

— Celle dont je t'ai promis l'histoire.

— C'est cela...

— Je suis à toi quand tu voudras.

— Florette prend sa compagne par la main et l'emmène avec elle en priant les autres demoiselles attirées sans doute par la curiosité, de les laisser seules.

— En effet, et je vois avec plaisir que tu profites des dons que je t'ai accordés. Ta cousine

Florette a pris sous sa protection cette pauvre petite qui à bien besoin de consolations.

— Comment s'appelle-t-elle?

— Juhanna.

— C'est un joli nom.

— Juhanna a coûté la vie à sa mère qui est morte en la mettant au monde.

— Comme moi, dit Babylas en essuyant une larme.

— Son père partit pour de longs voyages et laissa cet enfant en nourrice au milieu de la campagne. Jeune encore, riche, et doué de tous les avantages qui peuvent séduire, il ne tarda pas à trouver l'occasion de contracter une nouvelle union. Dans la pensée de paraître plus jeune, il eut la coupable faiblesse de ne pas dire qu'il avait un enfant. Subjugué par le désir d'épouser une jeune fille qu'il avait rencontrée dans le monde, il arriva peut-être à ne plus penser à la pauvre Juhanna. Il se maria donc avec cette jeune fille qui était créole, c'est-à-dire une Européenne née dans les colonies. Tu sais ce que c'est qu'une colonie, ajouta le Diable Boiteux d'un air railleur, toi qui connais si bien les cartes de Géographie, ainsi que tu l'as montré au proviseur du collége Henri IV?

— Vous êtes méchant, monsieur le Diable, mais vous tombez mal cette fois, car je sais ce

que c'est que les créoles et les colonies, j'aime les voyages, et au lieu d'apprendre mes leçons, je lisais quelquefois, tant bien que mal, de gros livres avec des images que je prenais dans la bibliothèque de mon papa, il m'en est bien resté quelque chose dans la tête, mais devant le proviseur j'étais si déconcerté...

—Mauvaises raisons! répliqua le Diable Boiteux en riant plus fort; quand on sait bien, il n'y a pas de timidité qui tienne, et l'amour-propre de ne pas paraître un sot, aurait dû te donner de la langue... mais n'en parlons plus.

— J'aime autant ça!

— C'est pure malice de ma part, et pour te former le caractère que je me suis permis cette réflexion; que veux-tu? je taquine volontiers, c'est mon faible, il faudra t'y habituer.

— Vous disiez donc que c'était une créole.

— Oui, et une de celles dont l'imagination exaltée rend la vie si difficile. Deux années se passèrent, et M. Des Aubrils n'avait point encore osé parler à sa femme de sa charmante Juhanna, qui était déjà près d'atteindre sa dixième année. Madame Des Aubrils devint mère d'un petit garçon qu'elle chérit on ne peut davantage. Cette circonstance la décida à demeurer dans la magnifique propriété qu'ils possèdent en Bretagne, et

M. Des Aubrils se trouva ainsi obligé de faire de fréquents voyages, pour aller voir sa petite Juhanna, qu'il avait placée dans un pensionnat à Saint-Germain en Laye. Ces absences furent l'occasion de querelles nombreuses. D'un caractère bizarre et ombrageux, cette jeune femme soupçonna la conduite de son mari, elle crut que c'était pour se livrer au jeu, aux plaisirs qu'il quittait ainsi son château, elle le fit suivre, espionner, et elle arriva à découvrir la vérité. Comme cette femme qui aime le luxe et l'ostentation, avait monté la maison sur un pied de dépense qui ne pouvait durer longtemps, la crainte de voir leur fortune déjà ébréchée ne plus suffire à ses goûts de splendeur et de dissipation, la rendit bientôt de l'avarice la plus sordide, elle devint furieuse contre son mari à cause des dépenses qu'il faisait pour cet enfant dont il paraissait s'occuper plus que jamais, car revenu de ses illusions envers sa nouvelle épouse, il avait senti renaître en lui une affection plus vive pour sa fille et regrettait de l'avoir laissée jusque-là en des mains étrangères. Madame Des Aubrils s'imposa une dissimulation qui trompa complétement son mari. Prenant un ton de douceur feinte, elle lui dit qu'elle connaissait le secret de ses absences, et qu'il avait eu tort de s'entourer de mystère pour une conduite aussi

louable; que depuis qu'elle savait tout, elle s'était sentie émue de pitié pour cette pauvre orpheline, privée des soins et des affections de la famille; qu'il fallait la rappeler du pensionnat, qu'elle la regarderait et l'aimerait comme sa fille, et lui prodiguerait la tendresse affectueuse d'une bonne mère. M. Des Aubrils touché de ce retour inespéré à de si nobles sentiments, remercia vivement sa femme, et se hâta d'aller chercher sa jolie Juhanna.

Voilà deux ans que cette scène s'est passée.

Le pauvre père ne tarda pas longtemps à voir qu'il avait été indignement trompé, et que cette cruelle marâtre, qui, en sa présence, jouait la plus infâme comédie envers Juhanna, l'accablait, dès qu'il était absent, d'injures grossières, de châtiments de la dernière cruauté. Juhanna, menacée de punitions encore plus graves si elle osait se plaindre à M. Des Aubrils, résistait chaque jour à ses questions et persistait à lui cacher le supplice de chaque minute auquel elle était condamnée. Enfin, un jour, par bonheur pour Juhanna, M. Des Aubrils, parti depuis quelque temps, revint chez lui à l'improviste et bien avant qu'il ne fût attendu. A peine entré dans la cour du château, des cris de douleur viennent frapper ses oreilles; au milieu de ces gémissements on l'appelle comme

un protecteur : cette voix est celle de sa fille ! d'où part-elle ? il n'en peut douter, elle s'élève par un soupirail des caves. M. Des Aubrils s'élança dans l'escalier, et arrivé à la cave, il surprit sa femme faisant subir à la malheureuse Juhanna le châtiment le plus honteux et le plus cruel. S'élancer sur madame Des Aubrils, lui arracher son enfant fut pour le pauvre père l'affaire d'une seconde : à la colère, aux cris de cette femme qui ressemblait à une furie, il n'opposa que l'indignation calme d'un honnête homme, emporta sa fille, remonta en voiture et se remit en route pour Paris. Aussitôt son arrivée il a ouvert une instance en séparation, et ne pouvant, dans l'isolement auquel il va se trouver condamné, se charger de l'éducation de sa chère Juhanna, il s'est décidé il y a une heure à la présenter au pensionnat de Sainte-Marie-Amélie dont la réputation est si bien établie.

— Oh ! la pauvre petite fille ! s'écria Babylas, en voilà une qui aurait eu raison de s'échapper, par exemple.

Asmodée comprit l'allusion, se borna à sourire et reprit sans répondre à l'exclamation de l'écolier :

— La douleur de Juhanna a été si vive en se voyant encore séparée de son père, que l'on a jugé à propos de la laisser seule quelques instants

avant de la mettre ainsi toute désolée au milieu de ses jeunes compagnes dont la plupart n'auraient pas compris son désespoir. Mais voilà votre cousine Florette à qui elle a raconté ses chagrins qui la console, et lui assure qu'elle sera heureuse dans cette maison et qu'elle sera pour elle une sœur dévouée.

— Oui, répondit Babylas attendri, je la vois qui l'embrasse et qui cherche à essuyer ses larmes. Qu'elle a l'air bon et doux, ma jolie petite cousine! c'est drôle, je l'aimais bien et jamais je ne l'avais jugée si favorablement qu'aujourd'hui.

— C'est, monsieur Babylas de la Galissonnière, que vous y voyez un peu plus clair qu'autrefois.

— Je commence à le croire.

— Tu n'étais qu'un mauvais drôle et tu n'aimais ta bonne cousine que parce qu'elle était assez douce pour supporter tes taquineries et tes méchancetés.

— Ah! monsieur le Diable, on ne peut rien vous cacher!

— Aujourd'hui tu remarques les qualités de Florette et tu ne les connais pas toutes... j'ai voulu quelquefois inspirer à cette gracieuse enfant des idées de paresse et d'apathie, cela m'a été tout à fait impossible. Elle se recueillait un instant et trouvait dans son esprit des raisonnements

si ingénieux que toutes mes attaques diaboliques étaient perdues.

— Et c'était bien fait, répondit Babylas à demi-voix.

— Si par hasard une de ses compagnes, par étourderie, vient à commettre une faute, elle a presque toujours le talent de l'atténuer, aussi est-elle chérie de toutes, elle va de l'une à l'autre pour les consoler de leurs petits chagrins, les diriger dans leur travail d'aiguille, les aider à apprendre leurs leçons. Te rappelles-tu le coulant de serviette qu'elle a brodé pour la fête de ton père? N'est-ce pas un travail de fée?

— Oh! oui, papa a trouvé cela si joli, si joli, qu'il n'ose pas s'en servir.

— Eh bien, si par un revers de fortune que nul ne peut prévoir et dont personne n'est à l'abri, Florette était réduite à chercher dans son travail des ressources contre le besoin, crois-tu que ce petit talent ne lui serait pas de la plus grande utilité?

— Elle m'avait aussi donné un joli col de chemise qui lui avait coûté plus de deux mois de soin et d'application et je l'ai déchiré pour ne pas le mettre en disant que c'était bon pour les petits enfants.

— Voyez donc le grand monsieur, répondit le Diable en riant aux éclats. Je suis sûr que tu serais

moins malhonnête aujourd'hui si elle te faisait un semblable cadeau.

— Oh! certainement, répondit Babylas, et je regrette d'avoir été si mal élevé, si sot... Cette pauvre Florette, elle en a pleuré et elle a encore daigné prendre mon parti pour calmer la colère de mon père... Ah! lorsque je la verrai je lui en demanderai bien pardon, car je le sais bien, c'est une excellente cousine qui vaut mieux dans son petit doigt que moi dans toute ma personne.





Edme épouvanté reconnut un Garde Champêtre



CHAPITRE XII.

Les conséquences d'une indiscrétion. — Rien ne vaut l'œil d'une mère. — Ce que l'on apprend avec les domestiques.

En ce moment une voiture s'était arrêtée devant l'institution Sainte-Marie-Amélie, un monsieur d'un certain âge et portant à sa boutonnière un ruban de plusieurs ordres, une dame encore jeune et une petite fille d'une douzaine d'années en descendirent.

— Ah ! voilà une nouvelle pensionnaire que l'on amène, s'écria Babylas.

— Je crois que tu as deviné juste, reprit le nain en examinant la nouvelle venue.

— Elle a l'air d'avoir pris son parti plus courageusement que moi.

— Ah ! ah ! s'écria le Diable Boiteux, nous sommes en pays de connaissance.

— Bah ! vous savez qui elle est ?

— Sans doute ; c'est une petite créature qui a donné bien du mal à son Bon Ange, il a perdu auprès d'elle son temps et ses conseils ; mais en revanche son mauvais génie n'a pas eu beaucoup de peine à s'emparer d'elle, il l'a si adroitement poussée au mal, et elle s'y est laissée aller avec tant de complaisance qu'aujourd'hui on désespère de la corriger de ses détestables penchants.

— Et c'est vous qui avez accompli cette belle œuvre, monsieur Asmodée ?

— Oui, moi, le génie du mal, c'est entendu, répondit le Diable.

— Il y a de quoi vous en vanter !

— M'en voudrais-tu par hasard ?

— C'est que j'ai remarqué que vous appelez : *mauvais, détestables, pernicieux,* les penchants que vous inspirez vous-même.

— Eh bien, monsieur l'écolier ?

— Eh bien, monsieur le Diable, si vous savez que cela est mal, pourquoi lutter avec notre Bon Ange et ne pas le laisser triompher ? D'abord cela serait plus charitable, ensuite, cela nous épargnerait le repentir de bien des fautes que nous ne commettrions pas sans vous.

— Ce que tu dis là est très-juste, Babylas.

— N'est-ce pas!

— Sans doute, mais notre destinée s'y oppose. Nous savons parfaitement que les *mauvais penchants* que nous cultivons dans le cœur des enfants deviendront plus tard d'horribles vices, mais il ne nous est pas permis de les avertir pour leur faire éviter les périls, ni de les arrêter au bord du précipice. Chacun son lot! c'est à leur conscience, c'est à leur Bon Ange à les tenir en garde contre nous, tout *mauvais* que nous sommes, nous valons encore mieux que bien des hommes.

— Ah! par exemple je voudrais que vous me disiez comment.

— Les hommes sont essentiellement ingrats, ils oublient vite les services qu'on leur a rendus.

— Et vous autres?

— Nous autres, ou plutôt, moi, je cherche à reconnaître ce que tu as fait pour ma délivrance par une franchise inusitée de ma part. Maintenant, Babylas, c'est à toi de savoir profiter de la lumière qui va t'éclairer. Si tu le veux, tu pourras mieux qu'un autre discerner le bien du mal, car c'est le génie du mal lui-même qui convient devant toi de la fausseté des conseils, de la perfidie des avis qu'il donne aux enfants assez sots et assez maladroits pour l'écouter et lui obéir.

— Mais, monsieur le Diable, je m'en souviendrai.

— Tu as entière liberté à cet égard.

— Mais apprenez-moi, je vous prie, ce qu'a pu faire de si vilain cette petite demoiselle qui a plutôt l'air espiègle et spirituelle que méchante et perfide.

— C'est ce que je me proposais, lorsque tu m'as interrompu.

— Bien des pardons, monsieur le Diable.

— La jeune fille s'appelle Laure, le vieux monsieur décoré est le colonel de Boisgonthier, c'est son père, et cette dame qui cause en ce moment avec la sous-maîtresse qui va les introduire auprès de la directrice est madame de Boisgonthier. M. de Boisgonthier désespérait de jamais goûter les douceurs de la paternité, quand après quelques années de mariage sa femme mit au monde la petite Laure; tu peux juger de la joie qu'en ressentit ce brave officier. Craignant de ne pas assez jouir de son enfant, il fit comme ton père et voulut présider à son éducation. Par malheur, ses devoirs absorbaient une trop grande partie de son temps, et madame de Boisgonthier était trop jeune, trop répandue pour entreprendre avec succès une tâche aussi difficile. Cette conduite légère de la part d'une mère, est parvenue à faire

de Laure le plus détestable sujet. Bientôt M. de Boisgonthier fut obligé d'aller en Afrique avec son régiment, et l'éducation de sa fille demeura confiée à madame de Boisgonthier.

Les nombreuses sociétés dans lesquelles le colonel était reçu, s'empressèrent à son départ de multiplier les invitations à sa femme afin de lui rendre moins triste cette séparation. Madame de Boisgonthier, étourdie comme elle l'était, ne comprit pas son devoir et se laissa aller avec ivresse à cette série de fêtes et de bals où elle ne pouvait conduire sa fille qui restait ainsi à la maison, confiée aux soins d'une femme de chambre. Laure était déjà volontaire, paresseuse, enfin un enfant gâté dans toute l'acception du terme, et c'est tout dire.

— Il paraît que mademoiselle Laure est une petite perfection, observa Babylas avec malice.

— Il paraît que M. Babylas a de meilleurs yeux pour les autres que pour lui-même.

L'écolier baissa la tête en rougissant, et le Diable Boiteux reprit son récit.

— Mademoiselle Laure déjà si richement dotée devint, avec cette servante, gourmande, sale, et qui pis est, menteuse au delà de toute expression, son mauvais génie n'avait qu'à lui souffler..... C'est-à-dire, je n'avais qu'à lui conseiller un

mensonge, elle arrangeait si parfaitement les choses, elle s'entendait si bien avec Justine qui avait besoin d'une aide pour cacher ses fautes personnelles, que madame de Boisgonthier était tout étonnée d'apprendre en rentrant, par le récit de la bonne, que Laure avait été charmante, qu'elle avait travaillé à son piano, et qu'elle avait longtemps étudié, ce qui était faux, car Laure était sortie avec Justine qui l'emmenait partout avec elle, à des spectacles inconvenants, chez des domestiques du voisinage, avec lesquelles Dieu sait les propos qu'elle était exposée à entendre. De son côté Laure disait hardiment à sa mère que Justine, après avoir soigneusement nettoyé partout, s'était occupée de travaux d'aiguille, pendant qu'elle lui faisait la lecture, et même que Justine s'était fait aider à raccommoder le linge de la maison.

Si Laure n'eût pas su mentir, elle aurait été forcée d'avouer à sa mère, qu'en son absence, elle était allée avec Justine parcourir les boulevards, manger des friandises au moyen de quelque monnaie détournée des dépenses de l'ordinaire, ce qui est un vol infâme! ou bien qu'elles revenaient d'un repas chez quelque cuisinière, où les valets se réunissaient pour boire et manger aux dépens de leurs maîtres.

Ces gens là s'amusaient de la gaieté de Laure dont

l'espièglerie les enchantait, et la mère ajoutait d'autant plus de foi à ces mensonges habilement concertés, que cette prétendue bonne conduite de sa fille lui donnait toute liberté pour s'absenter encore sans inquiétude ni règles.

— Ah! par exemple, vous avez beau me décocher des épigrammes à toute minute, vous direz ce que vous voudrez, monsieur le Diable, mais voilà une horrible petite fille ; je suis bien menteur, oui, je l'avoue, mais jamais je ne me suis entendu avec la bonne pour tromper mon pauvre papa, ni surtout pour le voler! oh! fi!

— Voler, reprit le Diable Boiteux, ton Bon Ange t'a empêché de succomber à certaines tentations, car je le sais, vous autres écoliers, vous avez inventé un axiome subtil dont vous ne soupçonnez pas la fausseté : *Chiper n'est pas voler*. Sache-le, Babylas, pour les moindres choses comme pour les plus importantes c'est un crime, et c'est celui qui mène à tous les autres. Je ne veux pas t'accabler, mais tu avoueras que si tu n'avais été en guerre ouverte avec la vieille Marguerite qui est une excellente fille et qui ne voulait que ton bien, si au lieu de cela tu avais trouvé en elle une confidente pleine de complaisance, tu ne te serais pas plus gêné que Laure pour t'entendre avec ta bonne dans de certaines limites pour tromper ton père.

— Oh! par exemple!

— Ne l'as-tu pas essayé quelquefois?

— Allons, répondit Babylas tout honteux, je vois qu'il est impossible de vous rien cacher, il est vrai que j'ai eu souvent cette mauvaise pensée, j'ai voulu faire participer Marguerite à quelques mensonges, je n'ai pu y parvenir ; du moins ce n'était que pour des niaiseries, pour éviter quelques réprimandes que m'avait méritées ma paresse, mais jamais ça n'a été pour cacher à papa de mauvaises actions aussi blâmables.

— C'est vrai, c'est vrai, j'aime ta franchise; mais n'importe, mon enfant, un petit mensonge pour une petite chose entraîne à des faussetés plus graves pour des faits plus importants, quand on a fait le premier pas dans cette voie fatale, il est difficile, pour ne pas dire impossible de s'arrêter... tu vas le voir par l'histoire de Laure.

— Je vous écoute, car il me tarde de connaître tout à fait mademoiselle Laure, il y a assez longtemps que vous me faites attendre.

— J'accepte le reproche et je continue : M. de Boisgonthier, après un séjour de quelques années en Algérie, avait été rappelé en France, et se trouvait en garnison à Lyon, lorsqu'il y a quelques jours il revint à Paris à l'improviste sans en avoir sollicité la permission de son général. Le motif

qui le faisait agir était assez sérieux pour qu'il dût s'entourer de tant de précaution. Il arriva pendant la nuit, sa femme ayant seule été prévenue était restée levée pour le recevoir; au bruit que fit le colonel en entrant dans l'appartement de sa femme, Laure se réveilla, car elle couchait avec Justine dans une chambre qui n'était séparée de celle de madame de Boisgonthier que par une simple cloison, et au lieu de respecter le secret de cette entrevue, elle se leva doucement et alla coller son œil au trou de la serrure. Ainsi en embuscade, elle vit et entendit tout ce qui se passa. Le colonel violemment agité se promenait à grands pas, puis il parla de complot, de conspiration et de liste de conjurés, elle le vit cacher avec précaution au fond d'une armoire, un rouleau de gravures, de nombreux papiers et une certaine quantité de médailles.

— Surtout, répétait M. de Boisgonthier, que personne ne soupçonne mon voyage à Paris, il y va de mon honneur, il y va de l'avenir de notre chère enfant, et maintenant je pars : Dieu veuille que je n'aie pas à me repentir de ce que j'ai fait !

Madame de Boisgonthier se jeta dans les bras de son mari en pleurant, et lui recommanda à son tour de ne point se compromettre davantage.

Voici ce dont il s'agissait : Le bruit d'une conspiration politique s'étant répandu, le colonel de Boisgonthier avait reçu l'ordre d'opérer l'arrestation de plusieurs officiers de son régiment, lesquels avaient été dénoncés comme étant du complot. Celui qui paraissait avoir pris la part la plus active dans cette malheureuse affaire, était précisément le beau-frère de M. de Boisgonthier et son meilleur ami ; tout en obéissant aux ordres de ses chefs, le colonel avait cru pouvoir faire disparaître toutes les preuves de culpabilité. En agissant ainsi, il n'avait pas voulu seulement sauver d'imprudents camarades, mais épargner à son régiment la honte d'une haute-trahison ; après avoir fait arrêter les coupables, il se jeta dans une chaise de poste, et brûlant le pavé il était venu incognito confier à sa femme toutes ces pièces parmi lesquelles se trouvaient des papiers de la plus haute importance et que l'on ne pouvait détruire.

Fatale pensée ! il ne croyait pas qu'il avait chez lui, dans sa propre fille, un petit traître plus à redouter que l'ennemi le plus acharné et le plus puissant.

Le lendemain, madame de Boisgonthier étant sortie, Laure n'eut rien de plus pressé que de tout raconter à Justine, qui, animée par un sentiment

encore plus coupable que celui de la curiosité, parvint à ouvrir l'armoire et à s'emparer de quelques médailles frappées à l'effigie d'un prince proscrit, en faveur de qui le mouvement projeté devait avoir lieu.

La plupart de ces médailles étaient en or et en argent : c'était une occasion de vol que Justine ne laissa pas échapper. Elle courut chez un bijoutier pour les vendre ; mais à sa grande surprise celui-ci lui adressa une foule de questions qui l'embarrassèrent. Alors le bijoutier la retenant dans son magasin sous prétexte de peser les pièces et d'en faire l'estimation, envoya chercher la garde et la fit arrêter ; arrivée devant le commissaire de police, Justine prétexta qu'elle avait trouvé ces objets dans la rue, mais le magistrat en regardant l'effigie vit à côté du vol la révélation d'un complot dont il était instruit. Dans la pensée d'adoucir sa position, Justine finit par avouer la vérité et une perquisition fut faite chez madame de Boisgonthier. Le colonel fut immédiatement arrêté à son tour, sa justification ne fut pas difficile, mais on traita de coupable faiblesse sa généreuse pitié pour un ami, et il fut destitué, à l'aide de cette découverte faite dans la chambre de madame de Boisgonthier; tous les officiers compromis, et que la conduite du colonel avait fait acquitter faute de preuves, vont

comparaître devant un conseil de guerre, et Dieu sait le sort qui les attend.

— Laure a dû bien regretter sa curiosité et son indiscrétion, n'est-ce pas, monsieur le Diable ?

— Laure ! tu la connais peu... Cette jeune fille, portée à tous les vices, a soutenu avec impudence qu'elle n'était pour rien dans tout cela, que c'était Justine qui avait tout fait, qu'elle ignorait même que son père fût venu à Paris, et qu'elle ne comprenait pas qu'une servante eût l'audace de l'accuser de lui avoir montré la cachette où étaient renfermés les papiers, les médailles et les portraits ; enfin que c'était Justine au contraire qui avait sans doute tout écouté, tout découvert et tout pris.

Alors la scène la plus triste eut lieu devant cette famille désolée. La jeune fille et la servante se chargèrent mutuellement de toutes les fautes qu'elles avaient commises ensemble par suite de la négligence de madame de Boisgonthier. Au milieu de ce conflit d'injures pénibles à entendre, de ces récriminations honteuses qu'elles échangeaient sans rougir, la triste vérité se fit jour, et Justine fut maintenue en état d'arrestation. — La cour d'assises punira, dans quelques jours, ce vol domestique dont elle ne prévoyait pas les horribles conséquences. Quant à Laure, froide, im-

passible devant les douleurs et les larmes de son père et de sa mère, elle semblait mettre un certain amour-propre à leur prouver qu'elle est sans cœur. M. de Boisgonthier a décidé qu'elle resterait en pension jusqu'à sa majorité.

— Ah ! monsieur le Diable, interrompit Babylas, Laure aurait mérité pis que cela... Pourvu qu'elle ne vienne pas gâter ma bonne petite cousine Florette.

— Rassure-toi, Florette est trop vertueuse pour se laisser corrompre par un aussi vilain sujet.

— Vous me tranquillisez un peu.

— Mais regarde-la devant la directrice à qui l'on vient de tout raconter, vois si elle a l'air d'en être émue le moins du monde.

— Bien au contraire, elle semble en être toute fière et sourit dédaigneusement.

— C'est que son cœur s'est fermé à tous les bons sentiments, c'est que la fréquentation de tous ces domestiques avec lesquels elle s'est trouvée si souvent l'a insensiblement accoutumée à cette dépravation précoce que les discours de ces filles sans éducation n'ont fait que développer en elle.

— Pensez-vous qu'elle se corrige, monsieur Asmodée?

— J'en doute, mais si l'on y parvient, ce sera

un beau triomphe pour les dames Sainte-Marie-Amélie.....

— Et vous, monsieur le Diable, que comptez-vous faire pour elle?

— L'œuvre du mauvais génie est achevée, il n'a plus besoin de s'occuper d'elle..... Si par hasard, vaincue par les bons conseils qu'elle recevra ici, elle allait devenir meilleure, il serait impossible de l'en empêcher.

— Vraiment?

— Tu sais bien que je te dis toujours la vérité.

— Oh! tant mieux!

— On dirait que tu deviens mon ennemi.

Babylas resta silencieux, puis pour donner un nouveau tour à la conversation, embarrassé qu'il était par la réflexion d'Asmodée, il s'écria :

— Oh! ne pensons plus à cette méchante Laure.

— Voici un véritable contraste.

— Où donc?

— Regarde au bout de cette allée.

— C'est ma cousine Florette, oh! on la gronde.

— Oui, mais bien doucement.

— Et pourquoi donc!

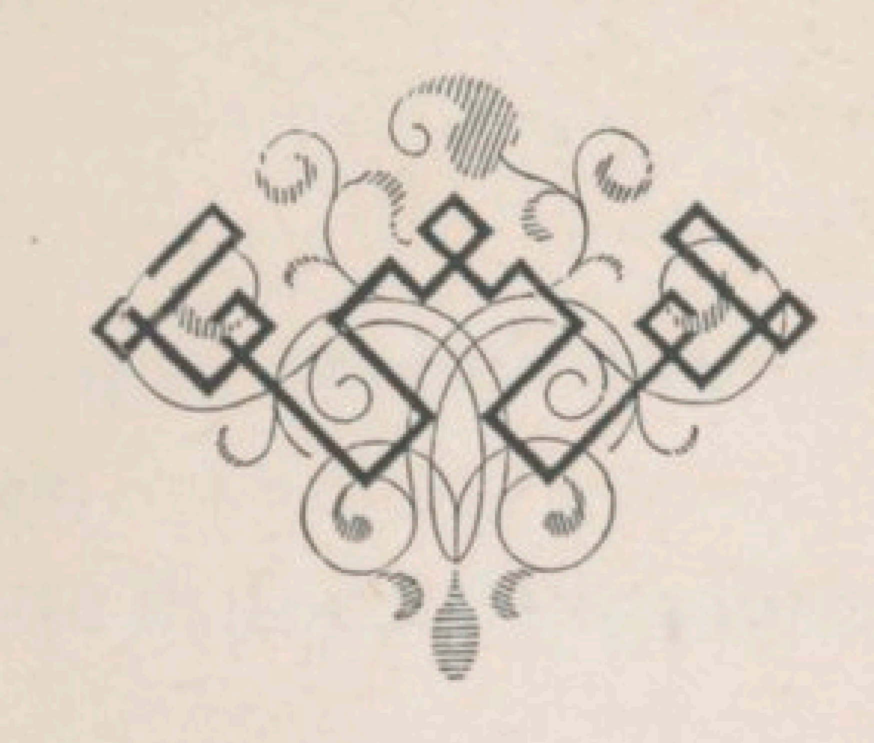
— Il s'agit d'une bonne action que l'on vient de découvrir et on la blâme du secret qu'elle a gardé.

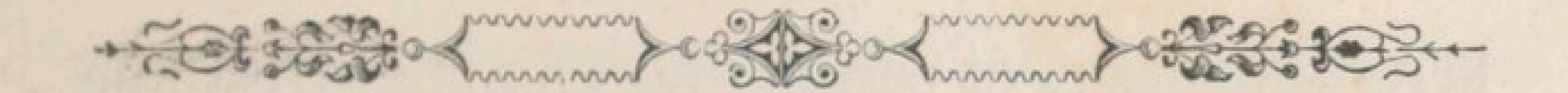
— Ah! voilà qu'on l'embrasse à présent, et sa maîtresse a les larmes aux yeux.

— Voyons ce dont il s'agit.

— Oh oui, mon bon petit Diable, je vous en serai bien reconnaissant.

— Tu redeviens flatteur parce que tu as besoin de moi..... Tu as tous les défauts d'un homme fait. Allons, je vais te satisfaire.





CHAPITRE XII.

Bon cœur de Florette. — Un bienfait n'est jamais perdu. — Celui qui a rendu des services doit les oublier, celui qui les a reçus doit s'en souvenir.

— Ah ça ! que va-t-il donc se passer ? demanda Babylas.

— Je vois qu'il s'agit de quelque chose d'importance.

— Regardez ; la directrice de Sainte-Marie-Amélie a fait appeler auprès d'elle toutes les sous-maîtresses... on va tenir conseil.

— Et c'est au sujet de ta cousine Florette.

— Est-ce qu'elles vont la punir ? Oh ! monsieur le Diable, je vous en prie, il faut empêcher cela.

— Loin de penser à la punir, on s'occupe de

la récompenser, et ce que l'on cherche, c'est une récompense digne d'elle.

— A la bonne heure, mais, monsieur le Diable, vous ne m'avez pas encore appris ce qu'elle a fait.

— C'est que, monsieur Babylas, avec le système de questions, d'interruptions et de réflexions que vous paraissez avoir adopté, le rôle de narrateur est fort difficile. Il faut toute la bonne volonté que je dépense pour pouvoir vous tenir tête.

— Allons, je suis muet.

— Je n'en demande pas tant, car je suis l'ennemi des extrêmes.

Voyant que Babylas ne répondait pas contre son habitude, le Diable Boiteux continua :

— Sache d'abord que, parmi les excellentes coutumes adoptées dans cette maison, il en est une des meilleures qui a donné lieu à ce que je vais te raconter. Chaque élève doit à tour de rôle venir passer quelques heures à la lingerie où, comme une simple ouvrière, elle s'occupe de raccommodages. Cette coutume a l'extrême avantage d'initier les jeunes filles à maints petits secrets de couture dont elles auront besoin plus tard en rentrant à la maison paternelle. Or, il y a un peu moins d'un mois, c'était le tour de Florette... Elle était depuis quelques instants dans la vaste salle de la lingerie quand elle vit entrer

la blanchisseuse du couvent, l'air profondément triste et les yeux encore mouillés de larmes. Florette a un excellent cœur.

— Oh ! oui ! ne put s'empêcher de s'écrier l'écolier.

— Elle voulut donc savoir ce qui causait le chagrin de cette pauvre femme. Après bien des instances celle-ci lui avoua qu'un double malheur venait de la frapper en même temps ; son mari qui est charpentier avait fait une chute fort grave qui le tiendra longtemps encore éloigné de son travail, et deux ou trois jours après, tandis qu'elle avait été forcée de s'absenter, une certaine quantité de linge appartenant à des personnes de Paris, avait été volée dans l'enclos où on l'avait mis à sécher. Les voleurs avaient bien été aperçus par des enfants du voisinage, mais ces malfaiteurs sont étrangers au pays; on n'avait rien pu découvrir. Les propriétaires de ce linge exigeaient que la valeur leur en fût rendue en argent, et comme il y en a pour plus de cinq cents francs, ce malheur joint à celui arrivé à son pauvre mari et à de nombreuses pertes qu'ils avaient eu à supporter, ce malheur, dis-je, allait achever de la réduire à la misère. Florette voulut essayer de la consoler, mais elle ne put y parvenir. Alors, n'écoutant plus que son cœur, ne consultant que le désir d'obli-

ger qui l'animait, elle promit à cette brave femme de venir à son secours. Florette possédait bien quelques petites sommes que ses parents et même ton père, en sa qualité de parrain, lui avaient données, à leurs différentes visites, pour ses menues dépenses, mais c'était loin d'être suffisant pour former cette somme de cinq cents francs, alors elle songea au moyen d'augmenter son petit trésor, en imposant un sacrifice à sa coquetterie, et ce fut là une faute, car un enfant ne doit pas, même pour une bonne action, agir sans consulter ses parents ou, à défaut, ceux qui les remplacent. Florette remit donc à la blanchisseuse tout ce qu'elle avait d'argent et de bijoux, entre autres une paire de boucles d'oreilles d'un certain prix, lesquelles venaient de sa mère : l'honnête femme n'accepta qu'à titre de prêt, et dans sa reconnaissance, dans sa joie, elle raconta la générosité de Florette à toutes les élèves qui lui succédèrent à la lingerie.

— Et comment se fait-il, monsieur le Diable, que l'on n'ait découvert qu'aujourd'hui cette belle et noble action ? demanda Babylas d'un ton important.

— Cela s'est fait par plusieurs raisons : la première la voici : ces jeunes filles ne savent pas ce que c'est que se trahir et devenir les délatrices

de leurs camarades; la seconde c'est que Florette est assez aimée de ses compagnes, pour que la simple prière de garder le silence ait suffi à empêcher de dévoiler ce secret ; grâce à cet uniforme adopté dans la maison, les maîtresses ne remarquèrent pas l'absence des bijoux ; ce matin, une circonstance imprévue est venue tout révéler. Au moment où toutes les élèves étaient réunies dans la grande salle d'études, la porte s'ouvrit et plusieurs dames patronesses, introduites par la directrice, vinrent faire une quête au profit des victimes d'un incendie qui a détruit tout un village; lorsqu'on arriva à Florette, elle baissa les yeux et rougit en balbutiant :

— Je n'ai rien à donner.

Avec la réputation d'ordre et d'économie dont jouit ta cousine auprès de ses maîtresses, tu peux juger de la surprise que l'on dut éprouver. Aussi, après le départ de ces dames, on questionna Florette qui, ne sachant pas mentir, avoua la vérité en pleurant; elle comprenait que tout en ayant fait une bonne action, elle avait eu un grand tort envers sa famille et ses maîtresses, celui de manquer de confiance. Et c'est à ce sujet que cette sous-maîtresse que nous avons vue tout à l'heure, la grondait avec les larmes aux yeux.

— Oh ! la bonne petite cousine ! s'écria Babylas

attendri, qu'elle est gentille et digne d'être aimée! ah! comme j'aurais du mal à devenir aussi parfait que cela!

— Tu le deviendras, si tu le veux, mon cher Babylas, ta sensibilité me le prouve.

— Mais que font donc ces dames? demanda Babylas sans remarquer l'air joyeux qui brillait dans le regard du Diable Boiteux.

— Elles se consultent toujours.

— Cette réunion m'inquiète, et j'ai besoin que vous me rassuriez, car je crains que l'on ne complote quelque chose contre Florette dont j'entends d'ici prononcer le nom à chaque instant.

— Tends l'oreille, et tu verras qu'il s'agit de la récompenser en présence de toutes ses amies.

— Cette position est assez gênante, monsieur le Diable, si vous vouliez vous pourriez me l'épargner, allons, faites-moi encore profiter des vertus de votre béquille.

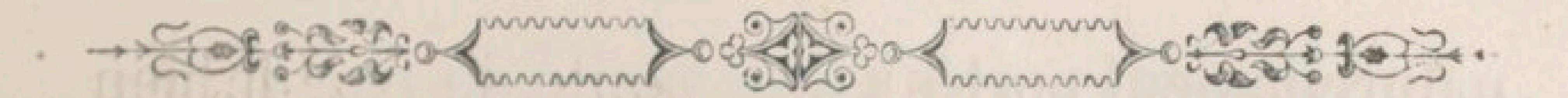
— Ma foi, je ne demande pas mieux, et s'il ne faut que cela pour ton bonheur, ce n'est pas la peine de te le refuser.

— Vous êtes la perle des diables, monsieur Asmodée.

— Monsieur Babylas, vous êtes la fleur des intrigants.



Florette prend sa camarade par la main et l'emmène avec elle.



CHAPITRE XIV.

Babylas assiste au triomphe de sa cousine Florette. — Le suffrage universel. — Le prix de vertu. — La restitution.

Asmodée étendit sa béquille du côté de la salle où tenaient conseil les dames de Sainte-Marie-Amélie, et leurs voix arrivèrent et distinctement à l'oreille de Babylas qui ne perdait pas une syllabe.

— Ce que j'admire surtout chez cette charmante Florette, disait la directrice, c'est le soin qu'elle a mis à cacher cette noble action. J'ai su que la blanchisseuse en a parlé à plusieurs demoiselles qui sont venues avec empressement complimenter Florette, mais celle-ci les priait de ne point la trahir, les suppliant de garder le silence.

— Cette modestie est d'autant plus admirable, répondit l'une de ces dames, que les enfants sont

naturellement portés à tirer vanité du peu de bien qu'ils peuvent faire.

— Aussi, reprit la directrice, malgré le mécontentement que m'a fait ressentir son manque de confiance envers moi et envers nous toutes qui aurions eu tant de plaisir à la seconder dans sa bienfaisance, je désire la récompenser.

— Oh ! nous vous en prions toutes, dit une de ces dames, car Florette est la meilleure élève de la maison ; il faut que sa conduite serve d'exemple à ses compagnes, il faut que la récompense soit immédiate, et que l'on s'en souvienne dans la maison.

Une autre ajouta :

— Il est encore une chose à remarquer et qui, selon moi, rend la conduite de Florette digne des plus grands éloges. Cette charmante enfant se faisait une joie de se parer de ses petits bijoux à sa première sortie. L'occasion ne lui avait pas encore été offerte de les mettre depuis qu'ils lui avaient été donnés. Son sacrifice doit se trouver encore ennobli par toutes ces considérations.

— Oui, oui, reprit la directrice, il ne faut pas attendre la distribution des prix pour lui décerner la récompense qu'elle a méritée.

— Si l'on créait pour elle un prix de vertu, cela ne nuirait en rien au prix de sagesse que l'on accorde à la fin de l'année?

— Vous avez raison, un prix de vertu qui sera voté par toutes les élèves que je vais rassembler. Après leur avoir raconté le trait de Florette, je leur demanderai si elles ne pensent pas qu'elle soit digne de la récompense que nous avons arrêtée... je suis sûre de leur suffrage.

— Ah ! quel bonheur, s'écria Babylas en entendant ces bonnes paroles, que ma chère cousine sera contente ! oh ! tenez, monsieur le Diable, je voudrais bien pouvoir lui annoncer cette excellente nouvelle.

— Ce serait une grande maladresse, répondit Asmodée, tu la priverais du plaisir de la surprise, car elle ne s'attend guère à tout cela... regarde comme elle se promène tristement ; elle ne songe qu'aux réprimandes qui lui ont été adressées. Elle n'est pas fâchée de sa bonne action, elle ne regrette ni son argent ni ses bijoux, mais elle est désolée d'avoir encouru des reproches pour la première fois depuis qu'elle est au pensionnat.

— Ah ! voyons attentivement ce qui va se passer.

— On sonne les cloches, et voilà les petites filles qui accourent dans la grande salle qui ne sert que dans les jours de cérémonies et d'apparat.

— Elles ont toutes l'air bien étonnées, bien intriguées.

— Florette n'est pas trop rassurée.

— Voilà la directrice qui va parler.

— Fais silence si tu veux tout entendre.

La directrice raconta avec une simplicité touchante tout ce qui s'était passé à la lingerie, sans toutefois désigner Florette, puis voyant dans les yeux de toutes les élèves briller des larmes de pitié et d'admiration, elle ajouta :

— Voilà, mes chères amies, ce qu'a fait l'une de vos compagnes ! elle a eu sans doute grand tort de ne pas nous avertir, nous l'aurions aidée, vous aussi, n'est-ce pas, mes enfants ?

— Oui, oui, toutes !

— Mais aussi, elle a seule supporté le sacrifice que lui conseillait son cœur, elle s'est privée de mille petits riens que vous aimez tant à vous donner, elle n'a pas hésité à se séparer de ces bijoux qu'elle était si fière de vous montrer, enfin loin de tirer vanité de ce qu'elle avait fait, cette noble enfant l'a caché avec soin. Dieu l'avait vue, sa conscience le lui disait, cette pensée était sa plus douce satisfaction ! Aujourd'hui nous avons appris son secret, et nous voulons l'en récompenser en créant pour elle un prix de vertu, un prix unique, qui, chaque année, à pareille époque, sera donné à la plus vertueuse, à celle qui comme votre amie se sera fait remarquer par la bonté de

son cœur et l'élévation de ses sentiments. Dites-moi, mes enfants, si celle que nous allons vous nommer est digne de cette distinction flatteuse?

— Oui, oui, c'est Florette! ce doit être Florette! s'écrièrent toutes les pensionnaires en applaudissant.

— Il faut la couronner!

— Il faut lui donner le prix de vertu!

— Que c'est gentil! s'écria Babylas, elles l'ont devinée, et sans attendre, elles vont chercher Florette qui se cache derrière ses compagnes. Mais que désire cette petite demoiselle qui s'avance jusqu'au fauteuil de la directrice?

— Justement on le lui demande.

— Madame, c'est une idée qui m'est venue, dit la charmante enfant, et que je voudrais vous confier.

— Parle, je t'écoute.

— Il me semble, madame, que le papa de Florette va la gronder quand il saura qu'elle n'a plus de bijoux, et si l'on pouvait les racheter, je suis bien sûre que chacune de nous donnerait avec joie ce qu'elle pourrait pour cela...

— Oui, oui, nous souscrirons toutes! s'écrièrent les élèves.

— C'est une souscription nationale, dit Asmodée.

La directrice embrassait la jolie pensionnaire qui avait fait cette proposition, et la priait d'aller elle-même prendre Florette par la main pour la lui amener, lorsque la porte s'ouvrit violemment et une femme courut jusqu'à l'estrade où se trouvaient la directrice et les sous-maîtresses.

C'était la blanchisseuse qui venait d'arriver au couvent de Sainte-Marie-Amélie, et qui ayant appris ce qui se passait, n'écoutait ni timidité ni étiquette et voulait rejoindre Florette.

— Tenez, lui dit la directrice en lui remettant la couronne qu'elle allait poser sur la tête de Florette, tenez, offrez vous-même à cette aimable enfant la récompense de ses vertus; il me semble que, présentée par vos mains, cette couronne est plus belle encore..

— Merci, madame, merci, mais avant de vous obéir, permettez-moi de dire deux mots à vos élèves... Lorsque je me suis déterminée à recevoir cet argent et ces bijoux de mademoiselle Florette, ce n'était qu'à titre de prêt, et persuadée que je pourrais me libérer bientôt; sans cela, je n'aurais pas accepté un tel sacrifice de la part d'une jeune fille... on aurait pu suspecter ma bonne foi, et voyez-vous, nous autres ouvriers, nous sommes pauvres, mais nous tenons à notre réputation de probité! c'est pourquoi, mon frère le matelot qui

est arrivé hier de sa station au Brésil avec dix-huit mois de solde, au lieu de dépenser son argent en folies, est venu me l'offrir, et aujourd'hui, tout en couronnant mademoiselle Florette je puis lui rendre ses bijoux, que je venais lui rapporter sans savoir ce qui se passait ici.

A ces mots, toutes les jeunes filles émues jusqu'aux larmes, redoublent leurs applaudissements en criant à plusieurs reprises :

— Vive Florette !

— Oh ! oh ! ma jolie petite cousine, dit Babylas, en pleurant de joie, je n'oublierai jamais ce que ton bon cœur vient de me procurer d'émotion et de plaisir.





CHAPITRE XV.

L'amour d'une mère. — Cora la négresse. — Babylas résiste à une tentation de gourmandise.

— A-t-on jamais vu, s'écria Babylas en s'essuyant les yeux, cette petite fille, cette petite Florette qui m'a fait pleurer !

— Ne t'en défends pas, Babylas, car c'est le privilége des âmes nobles et généreuses, répondit le nain, et si je n'étais pas un mauvais diable, je dirais que ces larmes plaident en faveur de ta sensibilité, puisque le spectacle d'une belle action et de sa récompense a pu t'émouvoir, toi si étranger aux douces sensations, au point de t'arracher des larmes ! je te dirai que tu t'améliores, car loin de pleurer par pitié, tu ne le faisais guère que par méchanceté et par colère, lorsque tu voulais ob-

tenir quelque chose et qu'on te le refusait... Vois combien il est doux d'être bon et sensible... Ah ça ! mais j'ai tort de te dire tout cela, Babylas, en ma qualité de mauvais génie je t'aimais mieux tel que tu étais il y a deux jours, et pour peu que cela continue, je ne prends guère les moyens de me conserver un disciple.

— J'en ai peur pour vous, monsieur Asmodée, et je ne sais ce que j'éprouve, mais je vois bien que jusqu'ici, grâce à vos soins, je n'ai été toute ma vie qu'un vilain enfant gâté et maussade.

— Toute ta vie n'a pas été bien longue ! répondit le Diable-Boiteux en riant, et si par hasard tu as envie de devenir un écolier aimable et laborieux comme les aime mon rival le bon génie, tu as encore du temps devant toi et je n'ai pas le droit d'y mettre obstacle.

— Si l'idée m'en vient, murmura Babylas, je ne vous en demanderai pas la permission, monsieur le nain.

— Mais laissons cela, voilà les petites filles qui retournent dans les jardins, car pour donner plus de solennité à la fête dont Florette est l'héroïne, on accorde à toutes ces charmantes pensionnaires, une après-midi de récréation qui sera terminée par une collation où Florette aura la place d'honneur.

— Dites-moi donc, monsieur le Diable, quelle

est cette négresse à qui la directrice vient de donner des ordres!

— C'est la portière de la maison. Est-ce donc la première fois que tu la vois?

— Non pas, mais autrefois je m'inquiétais si peu de ce que je voyais que je n'y avais même pas pris garde.

— Son histoire est curieuse, si tu veux je te la dirai.

— Ah! monsieur Asmodée, vous ne sauriez me faire une proposition plus agréable.

— Assieds-toi et écoute.

— Vous pouvez commencer.

— Parmi les esclaves qui travaillaient dans la cafeirie de M. de Pontevaut à la Martinique, il en était une dont la beauté attirait tous les regards; ses yeux étaient doux comme son nom, et sa taille avait la souplesse du palmier qui ombrageait la case d'où elle avait été arrachée, jetant un dernier adieu au cadavre de son époux, et prenant sur son cœur l'enfant qu'elle nourrissait. Cora semblait avoir oublié les chansons qu'elle disait autrefois sur le bord du ruisseau; elle n'avait que des larmes et de l'amour pour son petit Narcisse; obéissante à la voix de son maître, elle travaillait avec le courage de la résignation, et comme voulant mieux mériter le bonheur qui l'attendait auprès de son enfant.

Narcisse grandissait chaque jour ; dès qu'il eut atteint l'âge de travailler, il fut envoyé avec sa mère à la caférie. Alors il s'établit entre eux deux une lutte touchante que la barbarie du commandeur payait à coups de fouet ; si Cora, pour alléger la charge de Narcisse, se condamnait à un fardeau plus lourd, celui-ci en réclamait sa part et en voulant se faire rendre ce que Cora avait enlevé de *sa touffe,* il s'emparait à son tour d'une portion de la charge de sa mère : comme cette lutte entraînait toujours la perte d'un peu de temps, le surveillant l'abrégeait en frappant impitoyablement la mère et le fils.

M. de Pontevaut reçut un jour la visite d'un parent, colon à la Trinité, qui avait besoin de réparer promptement les vides que les fièvres des marais avaient faits parmi ses esclaves ; les marchés étaient en ce moment assez dépourvus de nègres ; de grands intérêts dont M. de Pontevaut avait une partie, étaient engagés ; il fallait à tout prix un renfort de travailleurs.

— C'est bien, cousin, répondit M. de Pontevaut qui avait écouté son associé sans l'interrompre, combien de têtes de nègres vous faut-il donc à l'instant ?

— Une trentaine au moins...

— Je puis vous en donner quarante sans com-

promettre mes récoltes, on forcera un peu plus les journées ici.

— Ainsi à demain ?

— Demain vous pourrez les emmener.

— Je compte que vous me céderez des meilleurs, sinon avant un mois nous nous trouverons dans le même embarras.

— C'est convenu! ah! à une condition cependant, ajouta-t-il en se frappant le front comme un homme qui se ressouvient d'une chose qu'il allait oublier.

— Laquelle? demanda l'interlocuteur.

— C'est que vous vous chargerez, par-dessus le marché, d'un jeune négrillon qui sera utile là-bas, et qui ici fait perdre beaucoup de temps à sa mère.

— J'y consens.

Le lendemain matin, Cora ayant été instruite de la séparation à laquelle elle allait être condamnée, se rendit aussitôt à l'habitation de M. de Pontevaut, et malgré les obstacles qu'elle rencontra elle parvint jusqu'à lui.

— Qu'est-ce donc? demanda le planteur, en la regardant avec surprise.

— Maître, grâce! pitié! s'écria la négresse en tombant à genoux, ne me séparez pas de mon enfant, laissez-le près de moi; ou si vous avez ré-

solu qu'il partirait, ne l'envoyez pas seul à la Trinité, permettez que je le suive. Cet enfant, maître, est mon seul bonheur, ma seule joie!

— Pourquoi a-t-on laissé entrer cette femme? s'écria M. de Pontevaut.

— Oh! maître, pitié!... Voyez mes larmes, voyez mon désespoir : comment voulez-vous que je vive sans mon Narcisse... Oh! si vous consentez à me le laisser, je redoublerai d'ardeur, je travaillerai avec encore plus de courage... oh! dites, dites-moi que vous me laisserez mon enfant!

— Qu'on fasse retirer cette femme, dit le planteur, d'un ton courroucé.

— Eh bien! fit Cora d'une voix sourde en dardant un regard rouge de sang sur le colon, et croisant ses bras sur sa poitrine. Eh bien! puisque tu es sans pitié...Il ne me reste plus qu'à mourir.

En disant ces mots Cora s'élança hors de l'habitation et courut vers sa case.

Au milieu de sa course, elle quitta subitement le sentier et s'engagea dans un bois épais, elle chercha quelque temps parmi les plantes qui couvraient le sol, puis ayant aperçu une petite fleur jaune dont elle connaissait la propriété, elle en cueillit un bouquet et reprit le chemin de sa demeure.

Arrivée devant sa cabane elle ramassa deux

pierres à l'aide desquelles elle broya les fleurs jaunes, puis elle en recueillit le suc dans une noix de coco, et entra. Narcisse reposait sur une natte de jonc, elle déposa auprès de lui le poison qu'elle avait préparé puis, se penchant sur son enfant, elle l'éveilla avec de doux baisers.

— Narcisse, s'écria-t-elle, tu vas partir pour la Trinité !

— Sans toi ?

— Sans moi.

— C'est impossible ! répondit l'enfant.

— Le maître le veut...

— Le maître ! répéta Narcisse...

— Il faudra obéir.

— Jamais ! te quitter, bonne mère ! oh ! non, jamais. Plutôt mourir !

— Mourir, dis-tu ? Eh ! bien, Narcisse... bois ce breuvage... et nous ne nous quitterons pas...

— Donne, mère ! dit le jeune nègre en se jetant dans les bras de Cora qu'il couvrit de baisers.

Puis il prit la noix que lui présentait la négresse et but d'un seul trait la liqueur mystérieuse.

A peine le breuvage fut-il dans son estomac, que Narcisse retomba sur la natte froid et inanimé.

— Maintenant, s'écria la pauvre mère en délire, maître, tu peux venir, je ne te crains plus.

Cependant l'heure fixée pour le départ des nègres était arrivée ; déjà rassemblés sur le rivage, ils n'attendaient plus que l'ordre du maître pour s'éloigner ; M. de Pontevaut allait s'y rendre, lorsque parvenu au bas de la terrasse de son habitation, il fut arrêté par un étrange spectacle : Cora l'attendait debout dans une attitude menaçante avec le cadavre de Narcisse à ses pieds.

— Regarde ! dit-elle au planteur.

— Grand Dieu ! s'écria M. de Pontevaut, mort?...

— Oui... mort !

— Malheureuse !

— Maître ! j'ai préféré le garder mort que de te l'abandonner vivant.

— Tu vas expier ton crime, dit le colon furieux de la perte de son jeune esclave.

— Ordonne ce que tu voudras... tu es mon maître, et je t'appartiens puisque tu m'as achetée.

Aux cris de M. de Pontevaut on accourut.

— Qu'on enterre ce cadavre !

A cet ordre qu'elle n'avait pas prévu, la négresse tressaillit et voulut se jeter sur le corps de Narcisse, mais on l'en empêcha.

Un esclave chargea sur son épaule le négrillon, tandis que Cora, entraînée par plusieurs

hommes, allait recevoir trente-neuf coups de fouet, en punition du crime qu'elle avait commis en empoisonnant Narcisse.

M. de Pontevaut s'éloigna en murmurant de la perte de son négrillon.

Cora supporta avec courage le barbare supplice auquel le maître l'avait condamnée ; pas une seule plainte ne s'échappait de sa bouche, le sang ruisselait des plaies qui déchiraient ses épaules, et elle attendait la fin de ce drame dans un silence qui faisait honte à ses bourreaux.

Aux derniers coups la force lui manqua, elle s'évanouit ; quand la malheureuse revint à elle, elle se retrouva dans sa case, étendue sur sa natte : on avait appliqué sur ses blessures une médication qui devait les cicatriser, car il fallait que le lendemain Cora reprît ses travaux à la caférie. Elle ouvrit des yeux hébétés, et essaya en vain de remuer ses membres engourdis ; tout à coup elle poussa un cri, et la mémoire lui revenant, elle répéta plusieurs fois :

— Mon enfant ! mon enfant !

Aussitôt, retrouvant sa force et son courage, elle se leva et courut à un coin de la case ; elle gratta quelques instants la terre avec ses ongles, puis ayant trouvé un os soigneusement bouché à son ouverture, elle le cacha dans son sein et se

dirigea en silence vers l'endroit où le corps de Narcisse avait dû être déposé.

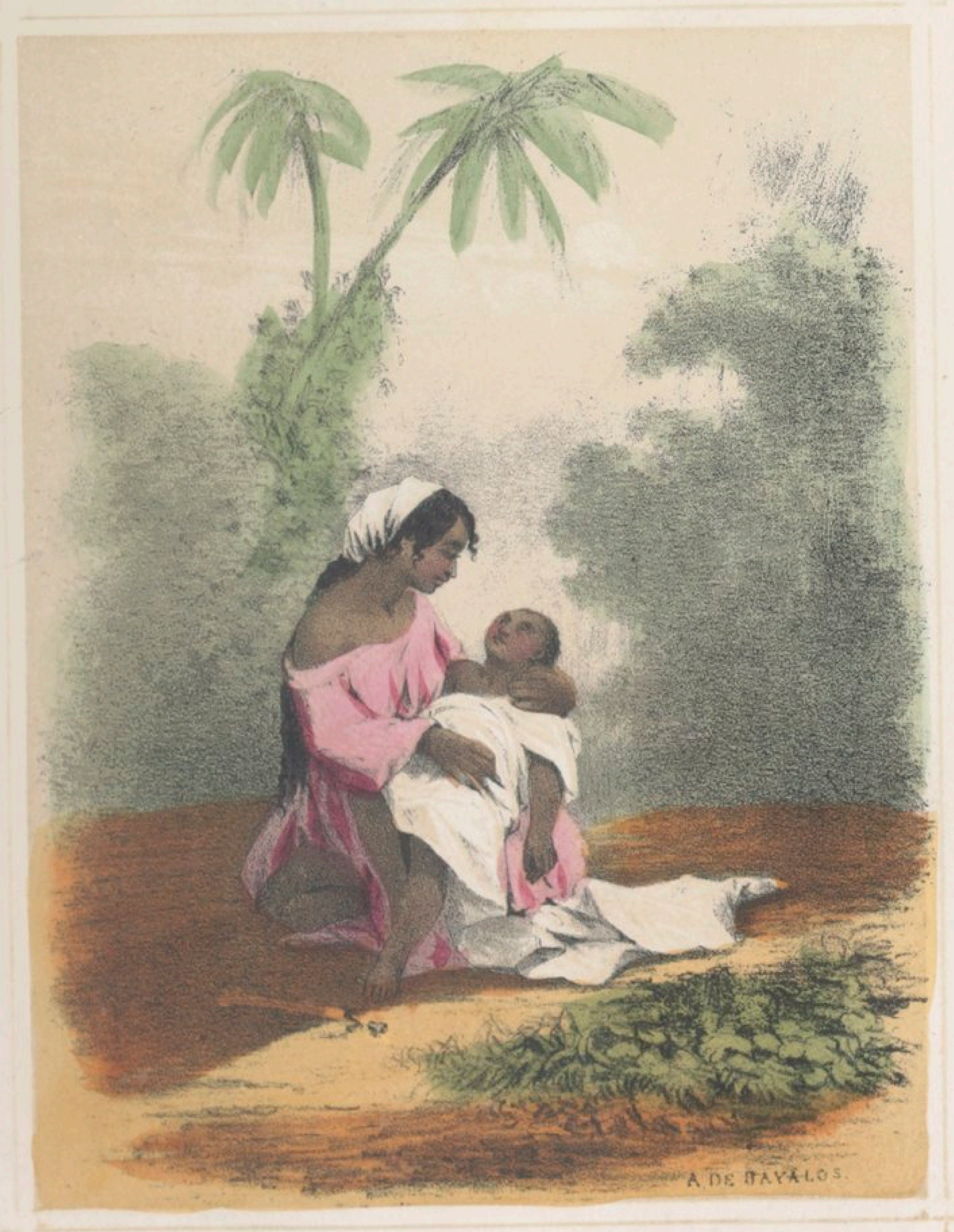
— Mon Dieu, disait-elle, arriverai-je encore à temps? puis malgré ses souffrances elle redoublait le pas, en proie à la plus affreuse inquiétude. Enfin, la malheureuse mère arriva près de la fosse de son fils; pour s'éviter une besogne trop longue, celui qui avait été chargé de ce soin avait à peine creusé la terre, de sorte que Narcisse était plutôt recouvert de feuilles et de branches que réellement enterré.

Aussitôt que la négresse l'eut aperçu, elle le dégagea promptement et essaya de le réchauffer sur son cœur; tirant de son sein l'os mystérieux qu'elle y avait caché, elle le déboucha, et versa quelques gouttes de la liqueur qu'il renfermait sur les lèvres de Narcisse.

Après quelques minutes, pendant lesquelles son cœur battait de crainte et d'espérance, Cora crut voir un léger frémissement agiter les membres de son enfant. Elle essaya de lui faire avaler le reste de son élixir... Narcisse ouvrit les yeux et fut rappelé à la vie.

— Sauvé!... Il est sauvé!... s'écria la pauvre mère qui venait de triompher du narcotique violent qu'elle avait fait prendre à Narcisse, et auquel il aurait pu succomber; viens, mon enfant

La Négresse.



Narcisse ouvrit les yeux et fut rappelé a la vie.

chéri !... et surtout, pas de bruit, fuyons en toute hâte la barbarie d'un maître qui oublie tous ses devoirs envers ses esclaves, et qui, au lieu de les traiter paternellement, leur fait subir de cruels supplices qu'ils n'ont pas mérités. Viens, Narcisse, tu ne seras plus séparé de ta mère.

— Mère, dit le jeune nègre, je vous suivrai au bout du monde, s'il le faut, car vous me tenez lieu de tout.

— Viens donc, mon cher enfant, reprit Cora, en jetant sur l'habitation un regard brillant comme un éclair. Un moment, ajouta-t-elle, j'avais eu le dessein de mettre le feu dans toute la plantation ; mais le ciel m'en a détournée, en me faisant souvenir des paroles de notre bon curé qui nous disait souvent : « Mes amis, ne rendez jamais le mal pour le mal, et Dieu vous récompensera. » Contentons-nous de fuir notre méchant maître et livrons-le à ses remords.

Cora et Narcisse, favorisés du ciel, arrivèrent après quelques heures de marche, au port le plus voisin, où ils furent reçus à bord d'un navire prêt à mettre à la voile. Peu après leur arrivée, l'ancre fut levé, le bâtiment cingla vers la France et débarqua nos deux fugitifs au Havre.

Après avoir misérablement vécu d'aumônes, ils arrivèrent ici, et un matin on les trouva tous deux

mourant de faim et de froid sur la porte du couvent de Sainte-Marie-Amélie. On vint à leur secours, on leur donna l'hospitalité pour quelques jours; mais leur reconnaissance fut si ingénieuse à se produire, que depuis dix ans que ceci se passait, ils n'ont pas quitté la maison, Narcisse cultive le jardin, et Cora garde la porte.

— Comment! c'est l'histoire de la portière de Sainte-Marie-Amélie que vous venez de me raconter? je n'en reviens pas.

— Maintenant, je n'ai plus rien à te faire voir ici; je ne suis pas un diable égoïste, je m'aperçois que tu ne peux pas comme moi vivre du grand air et que, perchés comme nous le sommes, ton appétit a dû s'aiguiser... Ces vapeurs qui suffisent à ma nourriture sont trop légères et trop peu substantielles pour ton estomac, il faut donc que je songe à ton dîner.

— Vous m'y faites penser, monsieur le Diable, et je m'aperçois que j'éprouve une faim féroce.

— Donne-moi la main, je vais te conduire dans une maison où tu pourras manger et dormir, un véritable palais de fée où tu auras de quoi satisfaire à ton aise toutes tes tentations de gourmandise et de mollesse.

— Non, non, monsieur le Diable, je vous remercie infiniment; je ne suis point curieux de

voir tout ce que vous m'offrez. Je pense à la colère de mon père, et comme je connais l'attachement profond qu'il a pour moi, je suis sûr qu'il s'inquiète et se désole de ma disparition. Je voudrais donc seulement le voir un instant sans qu'il me vît, et de plus, je voudrais pouvoir dîner et coucher à la maison, sans que lui ni ma bonne Marguerite s'en doutassent. Après cela, monsieur Asmodée, si vous êtes toujours disposé à être aussi complaisant, je vous prierai de me montrer ce qui se passe dans certaines familles, où j'ai de petits camarades qui sont aussi mal élevés que je l'ai été, où je connais de petites demoiselles qui sont bien gâtées aussi. Vous m'avez fait voir les enfants tels qu'ils sont au collége Henri IV, ainsi que les petites filles du couvent de Sainte-Marie-Amélie... Eh bien, je meurs d'envie de découvrir l'intérieur des maisons où les enfants sont livrés à eux-mêmes.

— Voilà, monsieur Babylas, des idées bien sages et bien raisonnables! dit le Diable-Boiteux en riant. Ton bon ange te les inspire sans doute, et je vois bien que près de toi mon étoile pâlit et s'éteint. N'importe! je veux te satisfaire en tout. Au surplus, je n'ai pas le droit de te détourner de tes bonnes pensées; viens donc, nous allons nous trouver tout à l'heure dans la maison de ton père.

— Oh! merci.

— Mais comme ton père n'est pas encore rentré, à cause des démarches qu'il fait pour te retrouver, comme la vieille Marguerite l'attend avec son dîner préparé, tu pourras manger ta part sans être vu, écrire à ton père pour le rassurer, et dormir dans ton lit sans que personne le remarque.

— A la bonne heure!

— Demain nous recommencerons nos voyages aériens et je te conduirai où tu voudras.

Il dit, et saisissant la main de Babylas il l'enleva de nouveau au-dessus de Paris en se dirigeant vers la demeure de M. de la Galissonnière.

La nuit commençait à s'étendre sur la ville, déjà le gaz faisait jaillir ses milliers de météores brillants et donnait une nouvelle physionomie à chaque quartier. C'était l'heure où les voitures publiques et les équipages circulent le plus bruyamment dans la grande cité, tandis que l'ouvrier regagne doucement sa demeure où l'attend une famille dont il est le seul soutien.

Ce spectacle animé, auquel Babylas n'avait jamais pris garde, semblait captiver toute son attention et lui faire oublier la façon étrange dont il voyageait.

— Ah! monsieur le Diable! dit Babylas, après

quelques instants de course aérienne, seriez-vous assez bon pour nous arrêter ici ?

— Bien volontiers ! répondit Asmodée ; justement nous voilà au-dessus de la Pointe-Saint-Eustache, et nous pouvons nous reposer quelques minutes sur la tour du Télégraphe.

— C'est drôle ! fit Babylas, en s'asseyant sur la balustrade de la tour ; voilà la seconde fois que vous me faites reposer sur une église.

— Eh bien !

— C'est que j'avais toujours entendu dire que les diables ne peuvent approcher des choses saintes sans tomber dans d'horribles convulsions.

— Oui, reprit Asmodée, mais aussi il y a diables et diables. Tu dois t'apercevoir que je ne suis point un diable comme les autres. Qu'en dis-tu ?

— Oh oui ! répondit Babylas, je puis certifier que vous êtes un bon diable.

En ce moment six heures sonnaient à l'horloge de Saint-Eustache.

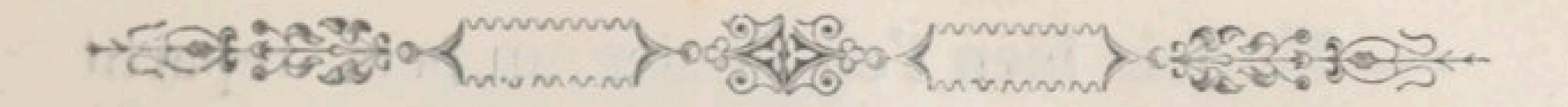
— C'est l'heure du dîner, dit Babylas en bâillant de toutes ses forces.

— Tu as faim ? répondit Asmodée ; alors, en route.

Le Diable Boiteux offrit son bras à son compagnon de voyage, et ayant appliqué un coup de talon sur les dalles de la tour du télégraphe, ils s'é-

lancèrent de nouveau dans les airs pour aller s'abattre sur la maison habitée par M. de la Galissonnière. Grâce à la puissance d'Asmodée, ils pénétrèrent sans être vus dans la salle à manger où le dîner tout prêt attendait le maître du logis.





CHAPITRE XVI.

Quatrième étape aérienne. — La maison paternelle. — Un monologue de la vieille Marguerite. — Le souper mystérieux. — Le départ précipité.

— Oh ! que c'est agréable, dit tout bas Babylas à son protecteur, de se trouver ainsi dans la maison de son père, quand on croyait n'y pas rentrer de six mois !

— Parle haut, ne te gêne pas, répondit le Diable Boiteux, par un effet de ma puissance, les paroles que nous nous adressons mutuellement ne peuvent être entendues que par nous, tandis que nous comprenons parfaitement celles prononcées par les autres.

— Que c'est commode d'être démon ! oh ! que je vais m'amuser ! je saurai ce que pensent sur mon compte papa et la vieille Marguerite.

— Tu dois bien t'en douter un peu, repartit Asmodée. Ce pauvre père, tout courroucé qu'il est contre toi, est encore plus inquiet de ta disparition; il fait des démarches pour te retrouver; mais si tu te montrais à lui, tu aurais à subir un moment difficile à passer... donnons-lui le temps de s'apaiser, mais en attendant il faut le tirer d'inquiétude.

— J'y pensais, dit Babylas, maintenant que je suis un peu plus exercé à écrire, grâce à M. Boniface, si je lui mettais deux mots sur le papier?

— C'est une bonne idée... nous cacherons cela dans le tiroir où sont les lunettes dont il se sert pour lire son journal; de cette façon, il ne manquera pas de voir ton papier ce soir même.

— Et il en dormira plus tranquille.

— Dépêche-toi, ton père ne peut tarder à rentrer, l'heure du dîner est passée.

— Vous m'aiderez un peu au besoin, n'est-ce pas, monsieur le Diable?..

— Oui, oui, mais ne perds pas de temps.

Babylas se mit à écrire, et Asmodée qui, dans ce moment, lui inspirait de meilleures pensées, le regardait en riant par-dessus l'épaule pour voir comment il s'en tirerait. Voici ce que Babylas rédigeait en caractères de toutes les dimensions:

« Mon cher papa,

« Ne te tourmente pas, je ne suis pas perdu, je « reviendrai bientôt si tu veux me pardonner, « mais le diable m'emporte... »

— Ne mets pas cela, interrompit Asmodée, ton père croirait que tu jures, ou n'y comprendrait rien... au reste, tu n'as pas besoin de lui parler de moi. Dis-lui que tu reviendras lorsque tu seras sage, mais que tu es surveillé par quelqu'un qui ne te laissera manquer de rien.

— A la bonne heure, je continue : « me par« donner mes fautes dont je me corrigerai, car j'ai « quelqu'un qui ne me ménage pas, mais qui ne « me laisse manquer de rien. »

— Très-bien! dit le nain en riant, il paraît que tu trouves que je te dis tes vérités ?

— Ah! vous ne vous gênez guère pour cela.

— C'est le vrai moyen de te corriger, mon cher Babylas, et si j'étais aussi mauvais diable que tu le pensais d'abord, au lieu d'être franc avec toi et de te signaler tes nombreux défauts, je te tromperais, je te flatterais, et tu resterais toute ta vie un mauvais sujet...

— Vous avez toujours raison.

— Voyons, signe cela.

— Voilà qui est fait.

— Maintenant, je vais placer ton autographe dans le tiroir aux lunettes.

— Mais il est fermé !

— Bah ! j'en ai ouvert bien d'autres !

— Ah ! ça, vous êtes donc aussi crocheteur de serrures ?

— Je suis tout ce qu'il faut être pour te rendre service : tiens, regarde…

Asmodée posa le doigt sur le bord du tiroir qui s'ouvrit aussitôt comme poussé par un ressort vigoureux.

— Oh ! par exemple ! s'écria Babylas en regardant l'intérieur de ce meuble qu'il n'avait jamais vu ouvert… en voilà des choses que je ne connaissais pas : des boîtes, des portraits, des bijoux.

— Voici, dit le nain en montrant une miniature, voici le portrait de ta mère.

— Mon Dieu ! c'est vrai… il ressemble à celui qui est dans le salon… pauvre mère ! morte si jeune ! Quel dommage ! ah ! si je l'avais encore, ajouta-t-il avec une larme, je vaudrais mieux, j'en suis sûr.

— Puis de ses cheveux… des tiens aussi…

— Oh ! voyez donc, comme mon bon père garde tout cela précieusement ! tenez, ces petites inscriptions : *cheveux de mon fils à six mois — à un an — à trois ans…* oh ! jusqu'à cette année qu'il

m'en a pris une boucle... je me le rappelle, il y a quelques jours seulement, pendant que je faisais semblant de dormir...

— Vous ne vous doutez pas, vous autres enfants, combien est précieux pour un père, pour une mère, le moindre objet qui vient de vous.

— Pauvre père, qu'il est bon et que je me repens de l'avoir si souvent fait enrager. Ah ! si je le voyais rentrer, je me jetterais à son cou.

— Non pas, non pas, dit le Diable-Boiteux en fermant précipitamment le tiroir, ce n'est pas le moment.

— Voilà ma bonne Marguerite... comme elle paraît irritée !

— Écoutons.

En effet Marguerite, qui revenait de jeter un coup d'œil à son pot au feu, se mit à murmurer entre ses dents, puis elle finit par parler tout haut comme si elle eût eu quelqu'un qui l'eût écoutée.

— Ah ! le brigand ! ah ! le sournois !

— Qui arrange-t-elle ainsi ? demanda Babylas.

— Toi, parbleu.

— Bien obligé !

— Je suis sûre que le pauvre M. de la Galissonnière ne le retrouve pas, et qu'il va rentrer abîmé de fatigue, se traînant à peine, et bien chagrin, le cher homme... Ah ! il l'aime trop, le petit

vaurien... ah !... Ah !... si j'avais été la maîtresse, il y a longtemps que je l'aurais corrigé, car dans le fond il y a de l'étoffe chez ce mauvais gamin, et si l'on avait voulu me laisser faire...

— Elle a ma foi raison, répondit Babylas à demi-voix, craignant d'être entendu malgré ce que lui avait dit le Diable-Boiteux ; avec son langage un peu brusque, elle m'a souvent donné de bons conseils dont je me souviens en ce moment.

— Ah ! reprit Marguerite désolée, mon bouillon est tout réduit, ma viande est trop cuite, notre maître ne peut tarder à rentrer, je vais lui préparer son dîner, qu'il ne soit pas obligé d'attendre encore...

Elle plaça sur la table la soupe, un poulet froid et une salade.

— Maintenant, si ce cher homme arrive, je n'aurai qu'à tirer mon bœuf de la marmite.

Puis elle courut se mettre en observation à une croisée donnant sur la rue.

— Allons, dit Asmodée, vite, sers-toi de la soupe et mange... tu es chez ton père, tu ne fais de tort à personne.

— C'est égal, cela me produit un singulier effet de dîner ainsi sans être vu... il me semble que c'est une mauvaise action.

— Non, et cela expliquera au contraire à ton

père la lettre qu'il lira ce soir. Il sera un peu intrigué et ta bonne surtout qui n'a pas quitté la maison ; voilà tout.

— Ah ! oui, et il me tarde de voir la mine que fera cette pauvre Marguerite en apercevant ses plats attaqués, dit Babylas vidant son verre que le Diable Boiteux venait de lui remplir.

— Vite un morceau de poulet et finissons, ton père n'est pas loin...

— Je suis prêt.

— J'entends M. de la Galissonnière, quittons ces lieux.

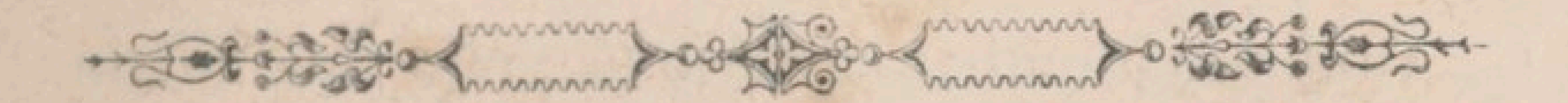
— Oh! monsieur le Diable, pas encore, laissez-moi voir mon bon père.

— Oui, oui, mais pas ici, répondit Asmodée qui craignait que Babylas trop près de son père ne se laissât entraîner à une réconciliation dont il ne croyait pas le moment arrivé ; oui, tu le verras, mais de plus loin. Nous allons observer cette scène du haut du toit.

— Oh! si loin que ça?

— C'est assez près...

Et avant que Babylas eût pu lui répondre, il l'enleva si vite et si brusquement qu'il n'eut pas même le temps de s'en apercevoir.



CHAPITRE XVII.

Babylas, du haut d'une cheminée, voit la surprise de Marguerite. — Soupçons de M. de la Galissonnière. — Suppositions de Marguerite. — Cinquième étape.

C'était vraiment une excellente fille que cette vieille Marguerite !

Elle était entrée chez M. de la Galissonnière à l'époque de son mariage, et ne l'avait pas quitté depuis. C'était elle qui avait élevé le petit Babylas et avait souffert avec patience toutes ses méchancetés ; elle avait bien essayé de le corriger de quelques défauts, mais, pour y réussir, il aurait fallu que ses soins eussent pu être plus constants. Si parfois le cœur de Babylas l'avait emporté sur sa tête, c'est à Marguerite que le mérite en revenait.

Toujours attentive et dévouée, elle soignait le père et le fils avec tendresse dans leurs moindres indispositions, elle savait leur prodiguer ces soins empressés, ces attentions délicates qui distinguent les vieux et fidèles serviteurs.

Aussi avait-elle acquis le droit de les gronder lorsqu'ils exposaient leur santé par quelque imprudence; et dans cette vue toute maternelle elle les harcelait de remontrances réitérées et parfois un peu fatigantes, pendant plusieurs jours de suite, lorsqu'ils n'avaient pas écouté ses avis. Ce jour-là, la vieille Marguerite se disposait à bien recevoir son maître, car quoique inquiète de la disparition du petit brigand, c'est le nom d'amitié qu'elle donnait à Babylas, elle se sentait forte de l'événement même qui venait d'arriver pour faire entendre son opinion franche et complète à M. de la Galissonnière. L'ignorance et la paresse de Babylas étaient deux choses avérées ; elle en avait souvent parlé à M. de la Galissonnière qui ne voulait point l'écouter, bien qu'il convînt en lui-même de la justesse des observations de la bonne vieille. Mais, soit que le père de Babylas fût fatigué des observations trop justes de la servante sur la faiblesse qu'il montrait à l'égard de son fils, faiblesse qui tournerait mal tôt ou tard, disait-elle, soit qu'il reconnût lui-même la néces-

sité de prendre un parti énergique qu'il ne se sentait pas la force d'adopter, il évitait les observations de Marguerite, et cherchait à s'étourdir en ne paraissant pas croire à la mauvaise conduite du *petit brigand*.

Il était déjà sept heures, et M. de la Galissonnière n'arrivait pas; il était à la recherche de son fils; depuis le matin il n'avait pas encore reparu. Marguerite, habituée à son exactitude ponctuelle, commençait à s'en alarmer.

— Vous verrez que M. de la Galissonnière tombera malade, et Babylas en sera la cause... bon! voilà maintenant que les croûtes auront bu tout le bouillon... si je lui faisais un autre potage..... si j'avais su qu'il tardât autant, j'aurais eu le temps de lui préparer autre chose que du poulet froid... ah! méchant gamin!

Les préoccupations culinaires ne l'agitaient pas moins que l'inquiétude que lui causait la fuite de Babylas, car dans le fond elle l'adorait, et la pauvre fille grondait, murmurait et pleurait tout à la fois.

Enfin, en se penchant à la fenêtre, elle distingua à la clarté du gaz M. de la Galissonnière débouchant dans la rue, gesticulant et s'essuyant le visage baigné de sueur. Il leva les yeux vers la croisée que Marguerite avait ouverte et lui fit un

signe négatif et désespéré. Le malheureux père monta, entra dans l'appartement et se laissa aller sur la première chaise qu'il rencontra, et accablé de fatigue, brisé d'émotion, il s'écria en versant des larmes qu'il ne pouvait retenir :

— Ah ! ma bonne Marguerite, il s'est enfui, et rien n'a pu nous mettre sur ses traces... où est-il ?... que va-t-il devenir ? Depuis ce matin plus de dix agents ont été mis à sa recherche, et rien, rien.

Marguerite essaya de le consoler, et lui proposa pour le rassurer d'aller chez toutes les personnes où l'on pouvait raisonnablement supposer que Babylas s'était réfugié, mais toute l'éloquence de Marguerite demeura stérile. Elle eut toutes les peines du monde, après lui avoir essuyé le front et présenté sa calotte de velours noir, après l'avoir débarrassé de ses bottes, et bien enveloppé dans sa robe de chambre, à le décider à se venir mettre à table.

Comment peindre la stupéfaction, le saisissement de la bonne Marguerite, lorsqu'elle vit en entrant dans la salle à manger, deux assiettes salies, le poulet entamé, la salade attaquée, le vin diminué, enfin, tout ce qui indique un dîner fait : une place vide après avoir été parfaitement occupée ? Elle recula de plusieurs pas, restant les bras balants, la

bouche ouverte et les yeux écarquillés; elle ne put articuler que ces mots sans valeur pour M. de la Galissonnière.....

— Monsieur! le potage... le poulet... le vin!

— Eh bien?... quoi?... qu'y a-t-il? qu'est-ce?

— Nous sommes perdus!... nous sommes volés!

— Que dis-tu?

— Quelqu'un est entré ici!

— Volés, s'écria aussi M. de la Galissonnière en courant à son secrétaire, il ne me manquait plus que cela! Marguerite voulut dans son trouble crier au feu et appeler au secours, son maître l'en empêcha.

Ils cherchèrent partout, et après avoir reconnu qu'ils en étaient pour une fausse alerte, Marguerite assura que la porte était restée constamment fermée et que personne n'était venu; puis elle revint auprès de la table et montrant du doigt le désordre que Babylas y avait fait, elle s'écria:

— Eh! tenez, regardez, on a dîné à cette place.

— Qu'est-ce que cela? dit M. de la Galissonnière un peu remis de sa première frayeur, Marguerite, si je n'avais confiance en toi, je croirais que tu cherches à me tromper et que tu as donné à dîner à quelqu'un avant moi.

— Est-il Dieu possible, dit Marguerite, en re-

gardant autour d'elle, que vous ayez une pareille idée? Il n'est que trop vrai que personne n'est venu : et elle se remit à chercher partout avec M. de la Galissonnière qu'elle entraînait de chambre en chambre. Ce nouvel examen les ayant rassurés, ils revinrent dans la salle à manger et recommencèrent à examiner attentivement la table, le verre dans lequel quelqu'un avait bu, la chaise où ce quelqu'un s'était assis, comme s'il devait résulter quelque indice de cette inspection.

Du haut du toit où le Diable Boiteux l'avait placé, Babylas, après avoir partagé toutes les émotions de son père qu'il aurait bien voulu embrasser, ne put s'empêcher de rire de la piteuse figure de Marguerite et de l'étonnement inquiet de M. de la Galissonnière qui commençait à craindre que sa gouvernante ne fût devenue folle.

— Ah ! voilà le dénouement ! s'écria Babylas, papa ouvre le tiroir.

En effet, M. de la Galissonnière, toujours dominé par une vague crainte, s'était rappelé qu'il n'avait point examiné les tiroirs de son bureau et s'était mis à réparer cet oubli. La première chose qui frappa ses regards fut la lettre de monsieur son fils.

— Ah ! ciel, que vois-je !

— Qu'est-ce, monsieur ?

— Babylas est venu ici !

— Vous dites, monsieur.... ?

— Ou quelqu'un pour lui...

— Mais quand je vous assure...

— Comment a-t-on mis ce papier dans ce tiroir dont j'avais la clef dans ma poche?

— Ah çà mais ! ah çà mais ! qu'est-ce que tout cela signifie ? s'écria en tremblant Marguerite dont la tête commençait à déménager. Babylas dans ce tiroir ! où est-il le petit monstre ?

— Mais non, ma pauvre vieille, calme-toi..... c'est une lettre de lui que je trouve, et non pas lui que je vois...

— Une lettre de Babylas ! mais sait-il écrire?

— Il me promet d'être plus sage...

— Il en a bon besoin.

— Il me dit d'être tranquille sur son compte...

— Au fait, on est trop bon de se faire du mauvais sang pour un vaurien de son espèce...

— Il m'annonce qu'il est avec quelqu'un qui a grand soin de lui...

— Ah ! Dieu du ciel, ayez pitié de nous, balbutia la gouvernante cédant à un nouvel accès de frayeur, vous avez trouvé une lettre ! mais comment est-elle venue là, quand je n'ai vu personne de la sainte journée ?

— Parbleu ! répondit M. de la Galissonnière

impatienté, la même personne qui a dîné là..... lui, peut-être! et tu ne voulais pas me le dire, voilà tout.....

— Oh! pour cela, je vous jure.....

— Bien, bien, ne jure pas.....

— Ah! vous me feriez damner avec votre sang-froid!...

— Comme nous ne sommes plus au temps des fées, et que ton dîner n'a pu être mangé par le chat...

— Le chat! oh! oui, c'est Miton! s'écria la bonne femme saisissant cette idée, ah! Miton, c'est lui qui aura mangé le poulet...

— C'est le chat certainement, répondit M. de la Galissonnière qui ne put s'empêcher de rire, c'est le chat qui a écrit cette lettre... on pourrait encore le croire; mais est-ce le chat qui a mangé la salade et qui a bu le vin? Va, c'est bien, je suis fixé... C'est Babylas, oui, Babylas lui-même qui est venu et qui t'a parlé.

— Mais, mon bon maître, je suis incapable de vous faire un mensonge.

— A la bonne heure; eh bien, mettons qu'il est entré par le trou de la serrure sans rien t'en dire, ça m'est égal; je vois qu'il n'est pas loin, et si la personne qui l'a recueilli me le rend bientôt, je pardonne à ce méchant enfant tout le mal qu'il

m'a donné aujourd'hui, et la frayeur qu'il te cause encore en ce moment. Va, Marguerite, tu es une bonne fille ; mais franchement je ne te croyais pas si habile comédienne, tu soutiens ton rôle avec un aplomb admirable !

Marguerite avait beau se démener pour persuader à M. de la Galissonnière qu'elle n'était pour rien dans tout cela, celui-ci riait de tout son cœur, et se décida à faire honneur à son repas.

La gouvernante le servait en murmurant :

— Serait-il devenu sorcier, ce petit vaurien?... Pourtant, je suis bien sûre de n'avoir ouvert la porte à personne... Mon maître a raison, Miton n'a pu boire le vin...

— Tu dois être satisfait, dit le Diable Boiteux à l'écolier...

— Ma foi, je me suis fort amusé de la scène dont je viens d'être le spectateur.

— Pour achever de tourmenter cette pauvre vieille gouvernante, je veux que ce soir tu couches dans ton lit comme à l'ordinaire, et demain matin Marguerite ne saura plus que penser.

— L'idée est très-bouffonne, et je l'adopte.

— C'est tout au plus si l'on te croira plus tard quand tu raconteras par quels moyens surnaturels nous lui avons procuré ces belles frayeurs.

— Est-ce que vous allez déjà m'envoyer cou-

cher, monsieur le Diable?... il est de bien bonne heure.

— Non ; comme je suis assez content de toi, je vais te conduire au spectacle...

— Chez Séraphin? demanda Babylas.

— Je ne te ferai pas cette injure, ce divertissement n'est plus de ton âge... Je ne suppose pas que tu t'amuserais longtemps à ces Ombres Chinoises et aux péripéties du pont cassé qui ne parle qu'aux yeux ; tu me sembles assez disposé à voir le fond des choses, je vais donc t'introduire dans un théâtre où si tu veux t'en donner la peine ton esprit pourra s'exercer.

— Mais, monsieur le Diable, je ne suis guère vêtu convenablement pour aller au milieu de tant de monde.

— Bah ! personne ne nous verra.

— C'est donc toujours par le même procédé?

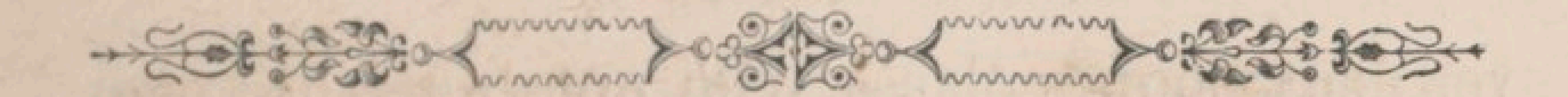
— Mais oui.

— Savez-vous qu'il vaut une fortune?

— Aussi n'en avons-nous pas besoin.

— Alors je suis tout à vous.

Babylas n'avait pas fini de parler que déjà Asmodée l'avait saisi par la main et l'entraînait du côté d'un théâtre enfantin où devait avoir lieu la première représentation d'une pièce nouvelle.



CHAPITRE XVIII.

Sixième étape du voyage aérien. — Babylas et Asmodée toujours invisibles. — Deux moralités en une heure.

Au moment où Babylas et son guide mystérieux entraient par les combles du théâtre, la foule achevait de pénétrer dans la salle. Les couloirs étaient encombrés de charmants enfants, de jolies petites filles qui, escortées de leurs mères, venaient passer une soirée agréable, prix de leur assiduité au travail, et de leur bonne conduite.

— Ah çà! monsieur Asmodée, il y a bien du monde ici.

— Qu'est-ce que cela nous fait?

— C'est qu'il me paraît fort difficile de trou-

ver deux bonnes places, d'où nous puissions bien voir.

— Ne te mets en peine de rien. Grâce à ma puissance, nous allons nous asseoir au premier rang, sans gêner personne et sans être remarqués.

— Vraiment? à la bonne heure.

Entrons. Monte sur les genoux des spectateurs pour atteindre la première banquette, on ne te sentira pas.

Babylas obéit avec une certaine crainte, mais à sa grande surprise il se trouva installé commodément après avoir posé le pied sur plus de vingt personnes sans avoir excité la moindre plainte, le moindre murmure.

— Es-tu commodément? demanda le Diable Boiteux.

— On ne saurait être mieux... Que va-t-on jouer maintenant?

— C'est juste, tu n'as pas vu l'affiche... Mais à côté de toi se trouve un jeune spectateur qui tient le programme dans sa main, tu as maintenant, grâce à moi, une assez bonne vue pour lire sans te déranger.

— C'est ma foi vrai, je l'avais oublié.

Babylas tourna les yeux vers son voisin et lut :

L'ENTÊTEMENT CORRIGÉ

Pièce en deux actes.

UNE BRIOCHE

OU

LE DÉBUT D'UN GRAND ARTISTE.

Pièce nouvelle en un acte.

LE SPECTACLE SERA TERMINÉ PAR

UNE SÉANCE DE MAGIE ET DE FANTASMAGORIE.

— Si cela vous est égal, monsieur Asmodée, nous n'attendrons pas la fin du spectacle et nous partirons avant la fantasmagorie.

— Pourquoi donc? Aurais-tu peur? Songe, mon ami, que tous ces tableaux qui t'épouvantent ne sont qu'un jeu d'optique et de lumière combinées de telle façon que tes yeux sont abusés pour un moment.

— Je sais bien, je sais bien, mais cela ressemble trop au spectacle de Séraphin, et vous m'avez dit que ce n'est plus de mon âge.

— Ah! ah! ah! fit le Diable Boiteux en riant, tu as de la mémoire... nous partirons quand tu voudras.

— Ne va-t-on pas commencer?

— Dans un instant.

En effet, quelques minutes après, la toile se leva, et Babylas fut tout oreilles.

Tandis que les scènes de la première pièce se déroulaient, Babylas eut plus d'une fois l'occasion de se reconnaître dans le personnage du jeune entêté ; aussi se garda-t-il bien de faire la moindre réflexion. Quand le rideau s'abaissa sur le dénouement, Asmodée se retourna vers son voisin.

— Eh bien, Babylas?

— Eh bien, monsieur Asmodée?

— Que dis-tu de ceci?

— Je dis que, sans en avoir l'air, vous m'avez encore réservé une leçon...

— Ah! tu as donc reconnu quelqu'un de tes amis chez ce jeune entêté?...

— Vous savez aussi bien que moi qui j'ai pu reconnaître.

— A la bonne heure! Mais j'avais oublié de te dire une chose qui t'intéressera peut-être.

— Laquelle, s'il vous plaît, monsieur le Diable?

— C'est que la pièce que l'on va jouer est de ton brave professeur, M. Denis, que tu as si souvent fait enrager...

— Ah! pour le coup, je n'en veux rien perdre.

— M. Denis est un homme de mérite, et cependant il n'est pas heureux, et cela, à cause d'une faute qu'il commit étant jeune et que je te raconterai plus tard si tu me le rappelles.

Après un entr'acte de quelques minutes, la toile se leva de nouveau, et la pièce de M. Denis commença.

Nous la donnons en entier.

UNE BRIOCHE

OU

LE DÉBUT D'UN GRAND ARTISTE.

Pièce historique en un acte.

PERSONNAGES.

LE DUC FALIERO.
PASINO, vieux maçon.
ANTONIO, son petit-fils.
FRAGIACOMO, maître d'hôtel du duc.
PAQUITA, nièce de Fragiacomo (1).
SEIGNEURS invités.
VALETS du Duc.
OUVRIERS de Pasino.

La scène se passe dans le riche palais de la famille des Falieri, à Possagno, dans les états de Venise, en 17..

Le théâtre représente le vestibule du palais Faliero. — D'un côté, une salle préparée pour un festin ; de l'autre, une vaste office où l'on a dressé le dessert.— Au fond une colonnade qui laisse apercevoir un jardin délicieux.

(1) Nota bene. Si cette petite comédie historique était représentée dans quelque pensionnat, le rôle de Paquita pourrait se changer en celui de Luiggi et serait joué par un garçon. Ce changement serait très-facile et ne porterait que sur quelques mots.

SCÈNE I.

PASINO, OUVRIERS.

Au lever du rideau le vieux Pasino et ses ouvriers travaillent à des réparations dans le vestibule.

PASINO.

Allons, allons, lambins!... un peu plus d'activité... Ne voilà-t-il pas que celui-ci dessine des figures sur le mur au lieu de travailler!

L'OUVRIER.

Ne vous inquiétez donc pas, maître Pasino, encore un petit quart d'heure, et tout sera fini et déblayé... Je puis bien me reposer un instant.

PASINO.

C'est ça... Tu te reposerais toute la sainte journée si je voulais t'écouter... Imite-moi, je suis vieux, et pourtant, quand il le faut, j'équarris la pierre ou je prépare le mortier si c'est nécessaire.

L'OUVRIER.

J'espère que vous n'avez pas à vous plaindre... J'ai recrépi à moi seul tout ce pan de mur, et de plus...

PASINO.

Et de plus, tu as croqué un soldat de notre Saint-

Père, avec sa hallebarde... Te voilà tout à fait comme mon petit-fils Antonio, qui pétrit toujours des madones avec de l'argile, et use mon plâtre à les mouler au lieu de travailler à se faire un état... Allons, reprends ton pinceau, ou par la Madone des Sept-douleurs !... (Il le menace.)

L'OUVRIER, courant à son ouvrage.

Doucement, doucement !

PASINO.

A la bonne heure ! Car je vous demande un peu si les murailles du palais des Falieri sont faites pour supporter de pareilles balivernes... que cela t'arrive encore ! je ne te dis que cela... Voici d'ailleurs le signor Fragiacomo, le maître d'hôtel de monseigneur le duc qui vient de se côté... qu'il te voie les bras croisés !

(Fragiacomo sort tout radieux de la salle du festin.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, FRAGIACOMO.

FRAGIACOMO.

Ah ! ma table est dressée !... trois cents couverts !... En voilà un chapelet de mâchoires... A trente-deux dents par tête cela fait plus de neuf mille... (Se retournant.)

Ah! bonjour, mon cher Pasino... Eh bien, cela avance-t-il?

PASINO.

Je crois bien... Regardez.

FRAGIACOMO.

Ah! tant mieux! Le duc donne aujourd'hui un grand festin en l'honneur de sainte Cécile dont c'est la fête, et c'est à midi qu'un concert magnifique annoncera le moment de se mettre à table... Ainsi, vous sentez...

PASINO.

Suffit... A bon entendeur demi-mot. Ce n'est pas curiosité, monsieur Fragiacomo, mais j'aurais bonne envie de voir à l'œuvre tous ces convives, cela doit être beau.

FRAGIACOMO.

Je crois bien; trois services de soixante et onze plats sans compter les hors-d'œuvre et les relevés, ce qui produit un total de plus de deux cent treize ragoûts à toutes sauces; comme vous voyez, mon menu est de taille.

PASINO.

Ce n'est pas pour dire, mais il faut encore avoir une fameuse tête pour ordonner tout ça.

FRAGIACOMO.

On n'est pas sorti des cuisines du grand-duc de

Toscane sans avoir rien appris!... Quand vous aurez terminé votre besogne, je vous permets d'aller jeter un regard dans mes cuisines, pour prendre une teinture de mes fourneaux.

PASINO.

Des casseroles sans nombre, n'est-ce pas? des brasiers ardents, des broches qui ploient sous le poids des faisans, des dindons par averse, des canards à faire trembler, et des poulets enfilés à la suite les uns des autres à vous donner une indigestion rien que d'en sentir le rissolé?

FRAGIACOMO.

Ah! c'est un admirable coup d'œil, je vous assure... aussi, je bous d'impatience, je brûle d'entendre sonner l'heure, j'en perds la tête, mes discours sont sans liaison.

PASINO.

Dans notre état on a moins de mal, on se borne à rouler des pierres, aussi fait-on rarement fortune; vous savez le proverbe : *Pierre qui roule n'amasse.....*

FRAGIACOMO.

Ce n'est rien que de dresser le menu d'un repas, il faut répondre à vingt-quatre marmitons, à trente-six cuisiniers, à dix chefs d'office, ce qui produit un personnel de soixante et dix personnes, sans me compter.

PASINO.

Sur mon âme, c'est une armée !

FRAGIACOMO.

Dont je suis le commandant en chef... Et puis, ce n'est pas le tout : pendant toute la durée du repas il y aura de la musique ; les potages à la purée de marrons seront annoncés par une marche triomphale de trompes, de cornes et de flûtes...

PASINO.

Peste ! des flûtes ?

FRAGIACOMO.

Et des cornes !... Au premier service il y aura une entrée... de tambours de basques avec accompagnement de violes du signor Zampini, le maître de chapelle.

PASINO.

Je serais fort aise de goûter un peu de cette entrée-là.

FRAGIACOMO.

Le second service sera suivi d'une symphonie de guitares, de mandolines et de castagnettes... par allusion aux gelées, aux galantines, et autres friandises truffées.

PASINO.

Rien que de vous entendre, l'eau m'en vient à la bouche.

FRAGIACOMO.

Enfin, les rôtis et les crèmes s'avanceront sur un roulement de grosse caisse et de cymbales à ébranler tout le palais.

PASINO.

Vrai! tout cela est merveilleux comme un conte.

FRAGIACOMO.

C'est fort piquant, c'est plein de sel, mais le dessert... (Frappé d'une idée subite.) A propos du dessert, j'oubliais d'aller donner mes derniers ordres, heureusement que j'ai encore du temps devant moi, et je puis aller goûter les tartes aux pistaches et les crèmes au piment de mon invention... Je vous laisse, maître Pasino, je vous laisse... mais je vous promets des macarons, des pistoles et des biscottes.

(Il entre vivement dans la salle du dessert.)

SCENE III.

PASINO, LES OUVRIERS, puis PAQUITA.

PASINO.

En voilà un génie qui raisonne son art! Eh! vous autres, ça avance-t-il?

L'OUVRIER.

Voilà qu'il n'y a plus qu'à balayer et l'on ne s'a-

percevra même pas que des maçons ont passé par ici.

PASINO.

C'est on ne peut mieux... Un dernier coup de main, et partons.

PAQUITA, accourant.

Mon oncle, mon oncle !

PASINO.

Vous cherchez il signor Fragiacomo !

PAQUITA.

C'était pour qu'il vous prévînt... mais je vous trouve justement...

PASINO.

Qu'est-ce donc ?

PAQUITA.

C'est qu'il y a là un jeune garçon qui demande à vous parler.

PASINO.

A moi ?... Que me veut-il ?

PAQUITA.

Je l'ignore.

PASINO.

Qui est-il ?

PAQUITA.

Oh ! pour ça, je le sais encore moins. Ce que je sais, c'est qu'il est couvert de poussière comme quelqu'un

qui a fait un long voyage à pied, et qu'il porte un paquet, au bout d'un bâton, sur son épaule... Mais tenez, le voici.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ANTONIO.

PASINO.

Antonio!

ANTONIO.

Oui, c'est moi, c'est votre petit-fils, grand-père.

PAQUITA.

Tiens, c'est son grand-père!... Il est bien gentil pour le petit-fils d'un maçon.

PASINO.

Toi, à Possagno?

ANTONIO.

Comme vous voyez.

PASINO.

Et que t'est-il arrivé? Mais parle donc, pourquoi as-tu quitté ta mère?

ANTONIO.

Ah! voilà...

PASINO.

Est-elle malade?



Oui c'est moi c'est votre petit fils grand'pere

ANTONIO.

Oh ! non, grâce au ciel !

PASINO.

T'a-t-elle chassé ?

ANTONIO.

Non, grand-père. C'est moi qui m'en suis allé.

PASINO.

Et pourquoi, santa Madona !

PAQUITA.

Donnez-moi donc votre paquet, ou posez-le à terre, cela vous délassera. (Elle lui prend son paquet et le place dans un coin.)

ANTONIO.

Merci, ma jeune amie, merci.

PASINO.

Ah çà, me répondras-tu ? Pourquoi as-tu quitté ta mère ?

ANTONIO.

Parce que je ne pouvais plus rester au logis, je n'y étais plus le maître, un autre y commandait.

PASINO.

Un autre ?

ANTONIO.

Oh ! le vilain homme que ce Vénitien ! Si j'avais eu

seulement dix ans de plus, nous nous serions expliqués tous deux. Ah! pourquoi n'ai-je que onze ans!

PAQUITA.

Tiens, c'est mon âge aussi.

PASINO.

Voyez donc ce petit drôle... Tu veux donc déjà être le maître chez toi?

ANTONIO.

Mon père, en mourant, n'a pas laissé d'autre enfant...

PAQUITA.

Comme moi, aussi.

ANTONIO.

Donc c'était à moi d'être le chef de la maison.

PASINO, souriant.

Belle maison! quatre pieux fichés en terre, un peu d'argile et autant de paille!... Ah! si tu avais un palais comme celui des Falieri, je ne dis pas.

ANTONIO.

Les Falieri, les Falieri!... On peut bien ne pas être de cette riche famille et avoir du cœur.

PAQUITA.

Dites-moi, mon petit monsieur, vous voulez peut-être déjeuner?

ANTONIO.

Merci, je n'ai pas faim.

PASINO.

Pourtant, tu as fait à pied le trajet qui nous sépare de ta mère.

ANTONIO.

Beau trajet!

PAQUITA.

Trois milles, sans qu'il y paraisse.

PASINO.

C'est égal, tu vas manger un morceau; voici mes ouvriers qui ont fini, nous allons les suivre, et en cassant la croûte tu me mettras au fait.

ANTONIO.

C'est inutile, je n'ai besoin de rien, et je vais vous dire tout de suite…

FRAGIACOMO, en dehors.

Paquita! Paquita!

PAQUITA.

Bon! voilà mon oncle qui m'appelle, et je ne saurai rien à présent. Comme c'est moi qui me suis chargée des fruits, des oranges de Malte et des figues de Smyrne, je suis sûre qu'il veut que j'aille lui donner un coup de main… Oh! mais restez ici, je vous en prie, mon jeune monsieur, il y a de bonnes friandises à manger, et je reviendrai vous rejoindre.

(Paquita entre dans le cabinet où est son oncle. Pasino a congédié ses ouvriers.)

SCENE V.

ANTONIO, PASINO.

PASINO.

Maintenant que nous sommes seuls, parle; raconte-moi ton escapade.

ANTONIO.

Voilà, grand-père... Tu sais bien que maman s'est remariée avec ce vilain Paësillo, et ce qui d'abord m'avait fait le plus de peine, c'était de voir qu'on ne l'appelait plus la signora Canova.

PASINO.

La signora Canova!

ANTONIO.

C'était pourtant un si joli nom... n'est-ce pas, grand-père?

PASINO.

Oui; continue.

ANTONIO.

Et puis, c'est mon nom à moi, et c'est pénible pour un fils d'avoir un nom, et puis sa mère un autre.

PASINO.

Et puis, et puis, achève donc.

ANTONIO.

Et puis encore... Aussitôt que le signor Paësillo eut

mis le pied à la maison, il y eut tout de suite du changement.

PASINO.

Comment donc?

ANTONIO.

D'abord je ne fus plus aussi bien soigné, je n'avais plus le meilleur morceau à dîner.

PASINO.

Voyez-vous ça!

ANTONIO.

Ni la plus belle gousse d'ail, ni le plus gros oignon, ni les meilleures olives. C'était pour M. Paësillo.

PASINO.

Le grand mal!

ANTONIO.

Je me fâchai, on me laissa crier.

PASINO.

On fit bien.

ANTONIO.

Je boudai, on me laissa bouder.

PASINO.

Encore mieux.

ANTONIO.

Bouder seul!... c'est si ennuyeux!... Bouder sans qu'on vienne vous dire : Qu'as-tu, mon petit Antonio? Viens donc dîner, ou Viens donc souper! Non, pas un mot... Tu ne veux pas dîner, ne dîne pas. Tu ne veux pas souper, à ton aise.

PASINO.

Je t'eusse traité de même.

ANTONIO.

Alors, moi, je n'ai fait ni une ni deux; j'ai pris mon parti; je me suis dit : J'ai un grand-papa qui est tout seul, qui aime les petits enfants, qui me laisse faire tout ce que je veux quand je vais chez lui, eh bien, allons-y; là je serai le maître. Voilà pourquoi je suis allé frapper à votre porte, et ne vous ayant pas trouvé, je suis venu ici où l'on m'a dit que vous étiez.

PASINO.

Très-bien; tu coucheras chez moi... j'ai justement, hier, acheté de la paille toute fraîche, et puisque tu tiens tant à être maître, je te ferai dans quelque temps maître-maçon.

ANTONIO.

Oh ! maçon... ce n'est pas trop amusant...

PASINO.

Tu verras, tu verras comme c'est agréable.

ANTONIO.

Oui, des pierres posées les unes sur les autres, et toujours des pierres.

PASINO.

Tu aimerais peut-être mieux que ce fût du marbre ?

ANTONIO.

Ce serait plus propre et plus agréable à travailler que des pierres.

PASINO.

Bah ! bah ! un jour tu seras un fameux maçon, et tu pourras bien bâtir des palais... qui sait ?... Çà, voyons, c'est convenu... Puisque tu veux rester à la maison jusqu'à ce que nous ayons arrêté quelque chose, tu m'aideras et tu mettras la main au mortier. Mais voici déjà des convives qui arrivent, déblayons, déblayons. Viens avec moi, j'ai quelques amis dans les cuisines de monseigneur, et avant de rentrer chez nous, je vais te présenter à eux.

ANTONIO.

Comme il vous plaira, grand-père.

(Antonio et Pasino se retirent. — De nombreux convives, précédés de valets qui les annoncent, traversent la galerie du fond.)

SCENE VI.

FRAGIACOMO, seul.

(Le maître d'hôtel sort dans la plus grande agitation de l'office où est dressé le dessert. Il se frappe le front et arpente le théâtre à grands pas.)

Je suis un cuisinier perdu ! Je suis un maître d'hôtel déshonoré ! Par saint Pancrace mon patron, je n'ai

plus qu'à mourir ! Malheureux, trois fois malheureux Fragiacomo, que vas-tu devenir?... Oh! santa Madona... que va-t-on penser de moi? Vil manant, bête brute, plus brute que le chien, ton honneur est perdu, et avec lui, celui de l'illustre famille des Falieri!.....

SCENE VII.

LE DUC, FRAGIACOMO.

LE DUC.

Mon honneur, dites-vous, mon honneur?

FRAGIACOMO.

Hélas! oui, monseigneur.

LE DUC.

Vous m'effrayez, parlez, mon majordome, parlez, je veux savoir quel danger court mon honneur?

FRAGIACOMO.

Oh! c'en est fait de vous, c'en est fait de moi, c'en est fait de nous deux!

LE DUC.

Mais parlez donc.

FRAGIACOMO.

Et dire que ça arrive précisément au moment de servir le dîner.

LE DUC.

Vous expliquerez-vous, à la fin ?

FRAGIACOMO.

Battez-moi, monseigneur, assommez-moi...

LE DUC.

Mais encore, pourquoi ?

FRAGIACOMO.

Pourquoi ?... Pourquoi ?... (Il se précipite aux genoux du duc et sanglote.)

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, ANTONIO.

ANTONIO, cherchant à s'orienter.

Tiens ! me voici revenu à l'endroit d'où j'étais parti. (Voyant le duc.) Ah ! voilà quelqu'un.

LE DUC, l'apercevant à son tour.

Quel est cet enfant ?

FRAGIACOMO, se relevant.

Je ne sais, monseigneur.

ANTONIO, s'avançant.

Je suis Antonio Canova, monseigneur, et petit-fils de Pasino, votre maître-maçon.

LE DUC.

Et que faites-vous par ici ?

ANTONIO.

Je cherche mon grand-père que j'ai perdu dans les vastes cuisines de ce palais, et je ne retrouve plus mon chemin.

LE DUC.

Une idée!... Un valet de plus pour tant de monde ne peut pas nuire... nous donnerons quelque chose à cet enfant pour sa peine. Fragiacomo, retenez-le s'il peut vous aider.

ANTONIO.

Volontiers, monseigneur.

FRAGIACOMO.

Sans doute, monsieur le duc, sans doute, il pourra m'être utile, mais il ne nous sauvera pas.

LE DUC.

Le malheur est donc bien grand?

FRAGIACOMO.

S'il est grand! je crois bien... il est énorme... Figurez-vous, monseigneur, que mon repas, qui est un repas comme on en apprêterait pour le doge de Venise ou le grand-duc de Toscane, se trouve brouillé, anéanti, par un oubli!... un oubli pour lequel je devrais me pendre, si j'avais une corde.

LE DUC.

Quel oubli?

ANTONIO, à part.

Il aura laissé brûler le rôti, c'est sûr.

FRAGIACOMO.

Le premier service est parfait, monseigneur, les entrées, les hors-d'œuvre, tout est d'un style relevé et achevé;... le second service répond au premier; le troisième surpasse encore les deux autres, s'il est possible, pour le choix, le goût, l'aristocratie qui y règnent; mais le dessert!...

LE DUC.

Eh bien, le dessert?

FRAGIACOMO, tout confus.

Oh! monseigneur, le plat du milieu est oublié!

ANTONIO.

Tiens, la belle malice; il faut en faire un, voilà tout.

LE DUC.

Et ne peut-on le remplacer?

FRAGIACOMO.

C'est bien difficile!... je dirai presque impossible, monseigneur.

LE DUC.

Élève une pyramide... de... quelque chose, enfin.

FRAGIACOMO.

C'est précisément ce quelque chose que je ne puis trouver, et puis nous avons si peu de temps devant nous, votre société arrive déjà.

ANTONIO, à mi-voix.

Si l'on voulait m'écouter, je saurais bien un moyen, moi...

LE DUC, réfléchissant.

Que faire? que faire?

FRAGIACOMO, de même.

Si l'architecture du repas n'était pas dans un style aussi noble, aussi élégant, nous aurions pu... mais non, ce serait nous compromettre.

LE DUC, à Antonio.

Mais de quoi ris-tu? et que marmottes-tu tout bas?.. Voyons, va chercher ton grand-père, il pourra peut-être donner l'idée d'un modèle grandiose.

ANTONIO.

Chercher mon grand-père?... Mais je vous ai dit tout à l'heure que je m'étais perdu, et que je ne savais plus mon chemin.

FRAGIACOMO.

Mais le voici, justement.

LE DUC.

Voyons, il va peut-être nous aider.

(Antonio court au-devant de Pasino et le tire par son tablier de peau blanche.)

ANTONIO.

Par ici, par ici, grand-père... Monseigneur a besoin de vous.

PASINO.

Où diable t'étais-tu donc caché, mauvais sujet?

(Ils entrent en scène.)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS, PASINO.

LE DUC.

Approchez, Pasino, approchez.

PASINO, son bonnet à la main.

Monseigneur.

LE DUC.

Voici mon maître d'hôtel qui se trouve dans l'embarras. Il lui manque un plat de dessert, et c'est précisément le plat du milieu; que pensez-vous qu'il puisse faire pour remédier à cet accident?

PASINO, tortillant son bonnet.

Si c'était, sauf le respect que je dois à monseigneur, pour relever un mur... ou pour refaire un chapiteau... ou.....

ANTONIO.

Puisqu'on vous dit que c'est pour un plat, un beau plat du milieu.

PASINO.

Je comprends bien.

ANTONIO.

Eh! ce n'est pas si malin cela... vous qui bâtissez des palais, vous ne pouvez pas construire un plat, un simple plat qui ait une certaine tournure.

PASINO.

Tais-toi donc, enfant, et ne parle pas si haut devant monseigneur le duc Faliero.

ANTONIO.

Ah! si l'on voulait seulement m'écouter, moi.

LE DUC, qui l'a examiné depuis un moment.

(A part.) Cet enfant a un air intelligent qui me charme, son assurance m'amuse. (A Antonio.) Eh bien, si l'on voulait t'écouter, quel conseil nous donnerais-tu?

ANTONIO, rougissant.

Dame! monseigneur, si vous voulez.....

PASINO, voulant lui imposer silence.

Que monseigneur ne prenne pas la peine d'écouter cet enfant, il ne sait ce qu'il dit.

LE DUC, souriant.

Non seulement je l'écoute, mais je veux que mon majordome suive ses conseils... Bien plus, je veux que ce soit une surprise pour moi, ainsi que pour mes convives : le temps presse, voici le reste de mes invités qui arrivent.

(Une foule de seigneurs traversent la galerie du fond.)

LE DUC.

Antonio, je te donne carte blanche... Mais si tu ne réussis pas, quelle indemnité me payeras-tu?

ANTONIO, avec résolution.

Si le duc Faliero veut accepter mes deux oreilles, je les engage.

LE DUC, riant.

Soit, j'accepte tes oreilles. Qu'on suive ses ordres et qu'on fasse servir le dîner !...

SCENE X.

PASINO, FRAGIACOMO, ANTONIO.

PASINO, en colère.

Malheureux enfant ! qu'as-tu osé faire ?

FRAGIACOMO.

Laissez donc, il est peut-être cuisinier par inspiration ; c'est une espièglerie de son âge.

PASINO.

Une espièglerie qui va nous faire mettre à la porte.

ANTONIO.

Peut-être !

PASINO.

Tu aurais mieux fait de rester chez ta mère et de ne pas mettre les pieds ici.

FRAGIACOMO.

Voyons, le moment est venu... ordonnons d'abord qu'on serve les potages. (Il va vers la cuisine.) Les potages de monseigneur. (Il redescend en scène.)

PASINO.

Quelle présomption !... à son âge.

FRAGIACOMO.

Ah çà, monsieur le cuisinier, que faut-il vous donner pour vous mettre à l'œuvre?

ANTONIO.

Peu de chose.

FRAGIACOMO.

Encore faut-il que je sache.

PASINO.

Il divague.

ANTONIO.

Si vous vouliez seulement me donner un grand morceau de la pâte avec laquelle vous faites vos brioches.

FRAGIACOMO.

De la pâte avec laquelle je fais mes brioches?

PASINO.

Qu'est-ce que je vous disais? il se moque de vous.

FRAGIACOMO.

Tu vas être satisfait... (Il se retourne au fond et crie) : Le premier service de monseigneur. (Il arrête un valet au passage et lui parle à l'oreille. Revenant vers Antonio.) Dans une seconde, la pâte sera ici.

PASINO.

Il va tous nous mettre dans le pétrin, c'est sûr.

FRAGIACOMO.

Ah çà, au moins, me direz-vous ce que vous allez faire.

ANTONIO.

Ceci est mon secret.

PASINO.

Moi, je crois que vous feriez mieux de prendre mon bonnet et de le servir, ce serait plus certain.

ANTONIO.

Vous êtes incrédule, grand-père.

PASINO.

Et toi, tu es extravagant, mon petit-fils.

FRAGIACOMO.

Voici la pâte à brioches.

(Un domestique entre portant sur un plat d'argent la pâte à brioches. Le premier service défile au fond.)

ANTONIO.

Très-bien.

FRAGIACOMO.

Et avec cela que vous faut-il encore ?

ANTONIO.

Rien.

PASINO.

J'ai beau me creuser la tête, je ne comprends pas du tout.

FRAGIACOMO.

Ni moi.

ANTONIO.

A présent, il faut que je m'enferme quelque part seul, il ne me faut pas de distractions.

FRAGIACOMO.

Eh bien, là, dans cette office où l'on dresse le dessert ; non, non, j'y pense.

ANTONIO.

Au contraire, c'est à merveille.

FRAGIACOMO.

Ma petite nièce, Paquita, y arrange les corbeilles de fleurs et il ne vous faut pas de distractions.

ANTONIO.

J'ai besoin d'un complice, elle m'en servira. (Il s'empare de la pâte et court s'enfermer dans l'office.)

FRAGIACOMO, résigné.

A la garde de Dieu.

PASINO.

Quelle ratatouille va-t-il faire ?

FRAGIACOMO.

Ma foi, je ne lui en veux pas, car s'il n'arrive pas à confectionner un chef-d'œuvre culinaire, il aura servi à faire rire monseigneur, et m'évitera ainsi les suites de sa colère.

PASINO.

A la bonne heure, donc !

FRAGIACOMO.

Quant à moi, je rentre pour donner un dernier coup d'œil à mon repas.

PASINO.

Allez, et que saint Antoine veille sur nous !

(Fragiacomo sort par le fond.)

SCENE XI.

PASINO, seul.

A-t-on jamais vu un pareil sang-froid! en vérité ce petit Antonio ne doute de rien. Il y a dans ce caractère résolu quelque chose d'étrange qui me donne à réfléchir. Je crois que, quelle que soit l'attention que je mettrai à vouloir faire un maçon de mon petit-fils, je n'y parviendrai pas... avec une organisation semblable on ne reste pas dans une sphère obscure; l'avenir nous dira si j'ai tort de penser ainsi.

SCENE XII.

ANTONIO, PAQUITA, PASINO.

PAQUITA, toute joyeuse.

Victoire! victoire!

PASINO.

Qu'y a-t-il?

ANTONIO.

Il y a... Mais où est donc maître Fragiacomo?

PAQUITA.

Il me tarde de le voir.

PASINO.

Pourquoi cela?

ANTONIO.

Pour lui apprendre qu'il est sauvé.

PASINO.

Sauvé !

ANTONIO.

Demandez plutôt à Paquita.

PAQUITA.

Votre fils dit vrai, et sans que cela paraisse, c'est un cuisinier du premier ordre.

(Des valets traversent, portant le troisième service).

PASINO.

Que diable as-tu pu leur faire?

PAQUITA.

Je suis sûre que monseigneur sera content, et sans crainte de faire du tort à la réputation de mon oncle le majordome, je puis dire qu'il n'aurait jamais pu accomplir un pareil chef-d'œuvre.

ANTONIO.

Qui sait ! grand-père, en me mêlant d'être cuisinier, j'ai peut-être conquis le droit de dire adieu au mortier et aux moellons avec lesquels vous me semblez disposé à me condamner à vivre.

PASINO.

Dieu veuille que tu aies réussi, car tu dois te souvenir que tu as engagé tes deux oreilles.

ANTONIO.

Je savais qu'elles n'étaient pas compromises.

PAQUITA.

Voici le moment de produire votre œuvre.

ANTONIO.

Déjà ! ah ! maintenant je commence à avoir peur.

PASINO.

Ah ! ah ! ton assurance t'abandonne ?

ANTONIO.

Non pas ; ce que j'ai pris pour de la peur n'était peut-être que de l'espérance. Paquita, voulez-vous vous charger de porter mon plat dans la salle du festin ; je voudrais bien moi-même voir la surprise de monseigneur le duc, mais vêtu comme je le suis, je n'ose me présenter.

PAQUITA.

Bien volontiers, monsieur l'artiste.

PASINO.

L'artiste ! ces enfants m'amusent.

ANTONIO.

Vous n'enlèverez la serviette que lorsque le duc Faliero vous en donnera l'ordre.

PAQUITA.

C'est entendu.

(Elle entre dans l'office et en ressort bientôt avec un grand plat d'argent sur lequel se trouve l'œuvre d'Antonio couverte d'un linge blanc. A ce moment, les valets défilent portant le dessert ; Paquita se met à leur suite et pénètre dans la salle du festin.)

SCENE XIII.

PASINO, ANTONIO.

ANTONIO.

Mon sort va se décider.

PASINO.

Ah çà, mon petit Antonio, depuis ce matin tu me causes plus d'émotions que tu n'es gros... Qu'as-tu fait? Tu demandes de la pâte à brioches, c'était sans doute pour en faire une colossale... ce n'était pas la peine de tant faire d'embarras.

ANTONIO.

Grand-père, n'avez-vous jamais remarqué quel était mon passe-temps favori?

PASINO.

Oui, toujours pétrir des madones ou des soldats d'argile.

ANTONIO.

Eh bien!

PASINO.

Est-ce que tu aurais fait un hallebardier au beurre et aux œufs.

ANTONIO.

Quelque chose d'approchant.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, FRAGIACOMO.

FRAGIACOMO.

Où est-il, où est-il, ce petit Antonio?

PASINO.

Ah! mon Dieu! voilà le majordome qui te cherche pour réclamer tes oreilles sans doute.

ANTONIO.

N'ayez donc pas peur.

FRAGIACOMO.

Ah! mon petit ami, vous voilà, venez, venez, que je vous embrasse, vous m'avez tiré d'un fameux pas.

ANTONIO.

Vous voyez, grand-père.

PASINO.

Comment, sa brioche?

FRAGIACOMO.

C'était un chef-d'œuvre!

PASINO.

Le beau mérite! c'est vous qui aviez fait préparer la pâte.

FRAGIACOMO.

Eh! je ne parle pas du fond, c'est de la forme. Un lion magnifique, d'une énergie de pose incroyable, d'une vérité effrayante.

PASINO.

Ah bah!

FRAGIACOMO.

Et tenez, voici monseigneur, suivi de ses convives, qui vient féliciter le jeune artiste.

PASINO.

Je n'en reviens pas!

SCENE XV ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENTS, LE DUC, PAQUITA, INVITÉS.

LE DUC.

Messeigneurs, je veux vous présenter moi-même cet enfant qui nous a révélé un si beau talent de statuaire.

PASINO.

Statuaire!

LE DUC.

Antonio Canova, tu es pauvre, je t'adopte... tu ne quitteras plus mon palais, je me charge de ton éducation et de ton avenir.

ANTONIO, tombant à ses pieds.

Oh! merci, monseigneur.

PAQUITA.

Ah! tant mieux.

PASINO.

Réellement, monseigneur, vous croyez que mon petit-fils pourra devenir un artiste?

LE DUC.

Pasino, on ne se souviendra plus peut-être des Falieri, que l'on parlera encore d'Antonio Canova le sculpteur.

(Antonio se jette dans les bras de son grand-père qui pleure de joie. Le duc désigne l'enfant à l'admiration de ses convives, la toile tombe.)

La toile se releva quelques instants après et le petit acteur qui avait rempli le rôle d'Antonio Canova vint dire aux jeunes spectateurs le nom de l'auteur que l'on demandait à grands cris.

— Eh bien, Babylas, quelle moralité tires-tu de cette petite pièce?

— Je ne sais si je me trompe, mais la voici : si bas placé que l'on soit, on parvient toujours à s'élever quand on a du talent.

— C'est cela même, et quelle conclusion tires-tu de cette moralité?

— Qu'il ne faut jamais désespérer... parce qu'on recueille toujours le fruit de ses œuvres.

— Fort bien !

— Maintenant, monsieur le Diable, nous pouvons partir.

— Soit ! mais il n'est que neuf heures et je

veux avant de te reconduire dans ton lit, te mener achever la soirée chez une connaissance.

— Volontiers, car votre manière de voyager est si rapide et si commode que je ne me sens nullement fatigué. Seulement j'ai peur que nous ne trouvions tout le monde couché, car à cette heure tous les enfants que je connais doivent dormir paisiblement.

— Oui, cela devrait être, mais cela n'est pas. On a la ridicule habitude, dans la bourgeoisie de Paris, de conduire partout les enfants, on les emmène dans des spectacles, où les moins exposés sont ceux qui ne peuvent y trouver que de l'ennui. On veut avant l'âge les lancer dans un monde dont ils ne comprennent ni les allures ni les habitudes, c'est ce qui fait de petites caricatures si étonnantes, des jeunes vieux parfaitement insupportables. C'est ainsi qu'on voit de petites demoiselles qui feraient mieux d'apprendre à lire ou à broder, se mêler à tort et à travers de la conversation des personnes qui sont en visite chez leurs parents. C'est ainsi qu'on leur enseigne à singer des migraines et des minauderies, partage ordinaire des femmes qui n'ont pour plaire que la ressource d'une comédie qui excite le rire et la pitié des gens raisonnables. Je veux te procurer le plaisir de voir, pour terminer notre jour-

née, un petit bal, appelé *Bal d'Enfants,* qu'on a inventé sous le prétexte d'amuser ces charmantes créatures, mais en réalité, dans le seul but de déployer un luxe de costumes qui flatte l'amour-propre des familles, qui font ainsi assaut de luxe et de folie. Ce bal a lieu chez le cousin de ton père, le président de Verteuil, en l'honneur de sa fille, mademoiselle Euphémie.

— Ah ! oui, oui, répondit Babylas, je la connais un peu, quoique mon père leur rende des visites fort rares, car mon père ne peut souffrir l'humeur capricieuse et insupportable d'Euphémie.

— Insupportable, tu as dit le mot, reprit le Diable Boiteux ; c'est qu'elle est gâtée d'une façon incroyable par son père, veuf depuis plusieurs années comme le tien, et qui au lieu de l'envoyer dans un bon pensionnat, a eu la faiblesse de la garder chez lui où elle n'apprend rien, bien qu'elle ait toutes sortes de maîtres, et où elle pose déjà en maîtresse absolue et rend tous les domestiques victimes de ses fantaisies impérieuses.

— Sans compter qu'elle est fière et impertinente ; à l'entendre, personne ne la vaut ! interrompit l'écolier.

— M. de Verteuil lui a souhaité sa fête ce matin, et lui a préparé pour ce soir la surprise d'un

bal costumé. Il lui a donc fait faire un délicieux costume hongrois pour danser une espèce de valse sautée qui fait fureur à Paris, où l'on se prend de passion pour tout ce qui n'est pas français, ce qui, soit dit en passant, n'est guère national. C'est une rage que cette polka. Aussi, tu vas voir tous les invités au bal de M. de Verteuil essayer de la danser, en se donnant des airs importants qui ne sont que ridicules.

— Je vous remercie de cette nouvelle attention, et cette proposition me sourit infiniment ; mais avant de nous rendre à ce bal, ne pourriez-vous me raconter l'histoire de M. Denis, que vous m'aviez fait espérer ?

— Tu ne m'en tiens donc pas quitte ?

— Nullement, monsieur le Diable.

— Alors, sortons et allons nous asseoir au foyer, où nous aurons moins chaud.

— Je suis à vos ordres.

Babylas et Asmodée quittèrent leurs places comme ils s'y étaient rendus, en marchant sur les genoux de leurs voisins, sans que ceux-ci eussent l'air de s'en apercevoir. Ils se dirigèrent vers le foyer, et après s'être assis sur le divan qui le décorait, Asmodée reprit :

— Babylas, je t'engage à ne jamais oublier ce que je vais te raconter.



CHAPITRE XIX.

Ce que peut coûter une désobéissance d'écolier. — Un livre à l'index. — Un avenir détruit. — Regrets inutiles.

— Voyons, maintenant, monsieur le Diable, vous pouvez parler.

— Il y a quelques années M. Denis était encore un écolier et il était sur le point d'achever ses études au collége royal de Marseille, sa ville natale, où son père, médecin de talent, jouissait d'une haute considération. Denis était consumé par un besoin de connaissances tel qu'il le poussait à dévorer tous les livres qui tombaient sous ses yeux. Il avait annoncé qu'il ne ferait pas grâce à un seul volume de la bibliothèque du collége, et il y avait longtemps qu'il avait laissé tous ses condisciples

derrière lui, tant il était infatigable et avide d'apprendre.

Son père s'était proposé de lui ouvrir sa carrière ou celle du barreau ; mais lui, trop jeune encore pour adopter une profession plutôt qu'une autre, changeait tous les jours de désir et se passionnait le soir pour l'état de celui dont il avait lu, le matin, la glorieuse biographie. C'est par cette versatilité que s'explique son amour sans bornes pour la célébrité qu'il ambitionnait incessamment, c'est cette inconstance dans ses volontés qui l'avait rendu supérieur à tous ses camarades, en le faisant travailler sans relâche, et veiller souvent quand les autres se livraient au repos. Ainsi, il avait vu que Pythéas qui parut 325 ans avant l'ère chrétienne, avait le premier parcouru les côtes de l'Océan, qu'il s'était avancé jusqu'à l'île de Thulé, en Islande, qu'il avait pénétré dans la mer Baltique ; et aussitôt, il avait souhaité voyager, aller aux extrémités du globe et faire parler de lui comme ce Marseillais intrépide à qui l'on attribue la découverte de la distinction des climats par la différence dans la longueur des jours et des nuits.

Une autre fois, il voulait être peintre et sculpteur comme Puget, artiste dont Marseille a été le berceau et que Colbert arracha à l'Italie qui s'en-

richissait au détriment de la France des œuvres de ce génie.

Après, c'était sur les traces de Plumier, le botaniste de Louis XIV qu'il désirait marcher. Séduit par l'attrait des sciences auxquelles s'adonnait cet illustre minime, il se disait qu'à son exemple il creuserait dans les secrets si séduisants de la physique et de l'histoire naturelle ; se rendre en Amérique et en rapporter, ainsi que son devancier, des plantes utiles à l'humanité, lui paraissait une noble entreprise. Lorsqu'il eut tour à tour convoité la mission accomplie par ces hommes illustres, il se promit d'être renommé, au moins autant que Rostan de Berenguier, l'un des meilleurs poëtes du quatorzième siècle, ou que le peintre Serre, l'élève de Puget, ou Pierre d'Hozier, seigneur de la Garde, juge d'armes de France.

Cette envie un peu exaltée par le compatriotisme de ces gloires diverses, plaisait à ses professeurs, ils applaudissaient à ces beaux transports et promettaient le plus radieux avenir à ce jeune talent.

La modestie toute particulière du jeune Denis, loin de diminuer en présence d'un pareil horoscope ne faisait que croître au contraire, et tant d'éloges prodigués à si juste titre, lui servaient d'aiguillon si puissant, qu'il était toujours le premier parmi ses condisciples.

Malheureusement, le discernement ne vient qu'à la longue, et son absence précipite les enfants dans des erreurs qu'ils éviteraient en s'appuyant des conseils de gens expérimentés. Cette faculté précieuse de l'esprit manquait encore au jeune Denis. Il lisait sans choix, et il lisait à l'insu de ses maîtres pendant les classes ; à force de zèle et d'ardeur, son insatiable curiosité, qualité assez ordinairement louable en ce qui regarde les études, était devenue chez lui un défaut très-répréhensible.

Un jour, Denis, profitant de l'instant où l'attention du professeur était absorbée par une question qu'avait fait naître un passage de Tacite, ne craignit pas de tirer furtivement de sa poche un ouvrage proscrit. Préoccupé lui-même de son action qu'il ne croyait pas coupable à ce point, il fut surpris de l'interpellation qui l'arracha à sa lecture, et l'écolier demeura interdit ; le livre s'échappa de ses mains et, glissant sur la pente de l'hémicycle, alla s'arrêter aux pieds du professeur qui se dirigeait vers l'écolier pris en défaut.

En lisant le titre de ce volume qu'il avait ramassé, le professeur eut l'âme navrée ; la découverte qu'il venait de faire avait subitement brisé une de ses plus chères illusions. En effet, quoique très-attaché à son élève, la responsabilité grave

qu'il avait acceptée lui imposait l'obligation de remettre au proviseur le livre saisi et introduit par fraude dans l'enceinte du collége.

La loi était très-sévère, mais il aurait eu à rougir devant sa conscience, si en ce moment il eût songé, par faiblesse, à transiger avec son impérieux devoir.

Le lendemain vers neuf heures, les deux battants de la porte s'ouvrirent bruyamment et le proviseur, accompagné du censeur, s'avança lentement; chacun se leva, et un silence lugubre, pressentiment de ce qui allait se passer, régna quelques secondes.

— Messieurs, dit le proviseur, nous avons un pénible devoir à remplir !... nos règlements sont sévères, mais ils sont justes : un livre prohibé a été apporté dans cette classe... nous sommes contraints d'exclure l'élève qui a osé commettre cette infraction à la règle universitaire. Croyez, messieurs, qu'il nous en coûte de rencontrer le coupable dans celui qui nous honorait le plus par son mérite précoce, et à qui nous nous plaisions à accorder une affection toute paternelle.

Ces paroles étaient faites pour atterrer tous les élèves, la plupart eurent les yeux baignés de larmes.

Denis, pâle, tremblant, mais résigné, mais repentant, eut la force de réunir ses livres et ses

cahiers, de faire son humble paquet, et de descendre de son banc en adressant ses adieux à ses amis, avec un geste plein de tristesse, avec un regard de désespoir.

— Une voiture vous attend à la porte, monsieur, reprit le proviseur ; le sous-censeur que vous y trouverez est chargé de vous reconduire chez votre père.

Parvenu au seuil qu'il allait franchir pour toujours, Denis sentit son courage l'abandonner ; alors il s'élança en sanglotant au cou du professeur dont l'inflexible devoir le renvoyait de la classe. Cette étreinte déchirante dura quelques secondes pendant lesquelles personne ne put cacher son émotion. On eût dit de deux amis, deux frères qui se séparaient pour ne plus se revoir ; après cette scène pénible, l'écolier fut accompagné jusqu'à la porte extérieure dont il dépassa la limite dans le plus grand abattement, et comme il se retournait afin de regarder une dernière fois ces marches de pierre qu'il laissait derrière lui, il aperçut la barrière impitoyable se fermer en criant sur ses gonds.

— Être le plus studieux, se disaient ses camarades, être le plus érudit, le plus ponctuel, le plus habile, et puis être exclu, renvoyé, chassé ! être forcé de renoncer à un avenir certain, hono-

rable pour une transgression à la loi du collége! avoir rêvé la gloire de Dumarsais, de Guys, de Palamède, de Forbin, de Feuillée, de Gauthier, de Peyssonel, de Saint-Jacques, et de tant d'autres Marseillais distingués, et puis devoir abandonner tout cela pour un moment d'oubli, pour une erreur d'un jour!

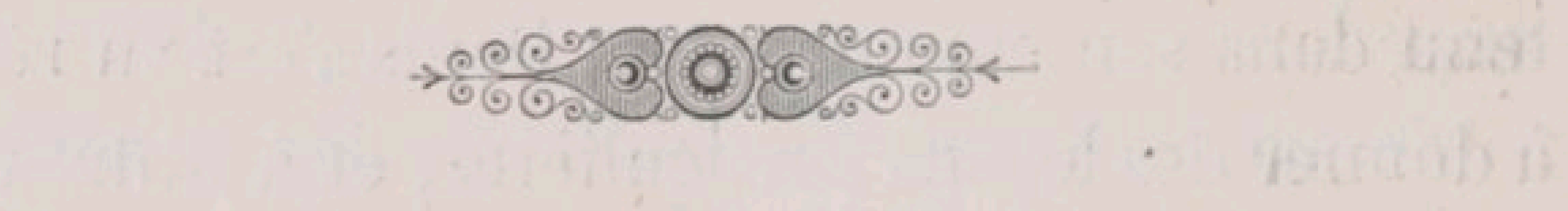
L'arrêt, funeste dans ses conséquences, n'en fut pas moins équitable. C'est toujours une mauvaise action que de toucher à des livres dangereux, et cette action mauvaise devient un crime dans son espèce, quand on la juge la législation des colléges à la main.

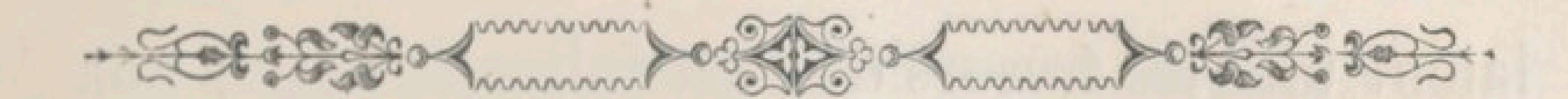
Victime de l'expulsion prononcée contre lui, Denis vit l'université lui fermer les portes de tous ses colléges; les facultés le frappèrent d'interdiction, et malgré les démarches de son père, il ne put obtenir aucun diplôme. La proscription devait le suivre partout, Denis a dû renoncer au barreau, à la médecine, à une foule de carrières qui ne sont ouvertes que pour les bacheliers. Son père est mort presque ruiné par un ami qu'il avait soutenu dans son commerce, et Denis s'est vu réduit à donner des leçons particulières, et à utiliser les quelques heures dont il peut disposer en s'occupant à des travaux littéraires assez peu payés, particulièrement parce qu'ils sont utiles.

— Oh ! qu'est-ce que vous me dites là, monsieur le Diable? Ce pauvre M. Denis! je vous promets bien que si mon père me redonne jamais un professeur, je lui demanderai ce brave M. Denis… et je vous remercie de m'avoir appris à quoi l'on s'expose en lisant des livres défendus… je vous réponds que je n'en toucherai pas un seul sans l'avoir reçu des mains de mon père.

— A la bonne heure… Ce sera très-bien fait. Partons maintenant… je vais te transporter chez M. de Verteuil… Tout le monde y est réuni, il y a foule, c'est le bon moment pour nous y rendre.

Le Diable Boiteux saisit de nouveau par la main son compagnon Babylas de la Galissonnière et, franchissant le mur, ils s'enlevèrent dans les airs ; après quelques minutes de cette nouvelle course au milieu des vapeurs du soir, ils s'abattirent dans un vaste appartement du faubourg Saint-Germain occupé par M. le président de Verteuil.





CHAPITRE XX.

Sixième étape aérienne. — Les caprices de mademoiselle Euphémie. — Les éperons du général. — La jeune Louise. — Il ne faut pas juger l'arbre sur l'écorce.

De nombreux équipages stationnaient devant le brillant hôtel de M. de Verteuil et à chaque instant de nouveaux invités s'élançaient joyeusement dans un escalier couvert d'un riche tapis et garni d'une double guirlande de vases où s'épanouissaient les fleurs les plus coquettes et les plus odorantes. En entrant on trouvait une vaste antichambre où les enfants du concierge habillés en grande livrée et poudrés recevaient les manteaux des danseurs et des danseuses. Plus loin se trouvait une salle à manger décorée avec un goût extrême, où l'on avait dressé deux buffets qui éta-

laient tous les trésors de l'art culinaire réunis aux raffinements de la confiserie, de telle sorte qu'on ne savait si la tentation vous arrivait plus vive par les yeux ou par l'odorat.

Sur cette salle à manger s'ouvrait un riche salon qui communiquait par des arcades s'ouvrant à volonté sur deux autres salons qui luttaient d'élégance et de luxe ; à droite et à gauche se trouvaient deux autres pièces, participant tout à la fois du salon, du cabinet et du boudoir, dans lesquelles on avait dressé des tables de jeu pour les papas qui ne dansent plus.

— Quel luxe ! s'écria Babylas.

— Et quelle foule ! ajouta Asmodée.

— Comme c'est somptueusement éclairé ! mais c'est plus brillant que le soleil ! jamais papa ne m'avait conduit ici, ni aux soirées, ni aux bals, c'est à peine si je reconnais la maison.

— Je le crois bien, repartit le Diable Boiteux en riant, tu n'étais guère présentable... si ta malpropreté et ta mauvaise tenue n'avaient pas suffi pour empêcher de t'amener en aussi bonne compagnie, ta brusquerie et ton peu de civilité t'auraient rendu insupportable au milieu de toutes ces jolies demoiselles qui pour la plupart ne valent guère mieux que toi, mais qui du moins savent cacher leurs défauts et leur mauvais carac-

tère sous des dehors d'élégance distinguée et d'exquise politesse.

— Allez, allez toujours, monsieur Asmodée, ne me ménagez pas, j'y suis fait, et je le mérite... mais avouez cependant que ce n'était pas en me laissant amuser avec les enfants du voisinage ou en me conduisant voir jouer aux dominos au *Café Turc*, que papa pouvait me faire prendre le ton distingué du beau monde.

L'observation de Babylas était trop juste, et le diablotin ne trouva rien à y répondre. Mais comme en sa qualité de génie il ne voulait pas rester court, il changea brusquement la conversation en montrant à Babylas la jolie Euphémie qui faisait avec M. de Verteuil les honneurs de la maison.

— Voyez, lui dit-il, votre charmante cousine! comme elle est gracieuse avec ce petit costume hongrois que son père lui a fait faire... costume de rigueur pour danser la polka! mais hélas! M. de Verteuil a oublié quelque chose dont l'importance va lui causer bien des tribulations sans qu'il s'en doute.

— Quoi donc? reprit Babylas, que lui manque-t-il à cette petite coquette? la voilà parée comme une danseuse de théâtre, jusqu'aux brodequins de satin bleu qui lui vont à ravir.

— C'est justement cette partie de son costume qui va la désespérer.

— Pourquoi, s'il vous plaît ?

— Te revoilà avec tes pourquoi... attends quelques minutes, et tu vas voir.

A peine la contredanse commencée fut-elle finie qu'on s'apprêta à danser la polka.

A la demande générale, un jeune cavalier, revêtu d'un délicieux costume de hussard de la garde impériale, s'avança d'un air galant pour offrir sa main à Euphémie. Mais, mademoiselle Euphémie venait de remarquer que toutes ses petites amies qui étaient au bal, avec l'intention de danser la valse à la mode, portaient des brodequins dont le talon était entouré d'un demi-cercle argenté sur lequel s'agitait une petite roulette de métal destinée à marquer la mesure, et donnant à chaque rappel, un petit air cavalier, une allure militaire dont il était impossible de se passer. Euphémie sans répondre à son danseur, courut vers M. de Verteuil et lui dit brusquement :

— Où donc a-t-on mis mes éperons ?

Le président occupé à recevoir différentes personnes qui arrivaient ne comprit pas bien ce dont il était question, mais Euphémie reprit vivement :

— Je ne puis polker sans éperons... où a-t-on mis les miens?... il me les faut absolument.

— Mon Dieu, continua M. de Verteuil en souriant, c'est une petite omission qu'il faut attribuer à mes préoccupations. J'ai oublié d'en parler à la couturière qui s'est chargée de confectionner ton costume et elle-même n'y a pas songé... mais le malheur n'est pas si grand, et à la rigueur tu peux t'en passer.

— M'en passer ! jamais ! mais c'est impossible, s'écria l'impétueuse petite fille, tout le monde en a, et si je n'en ai pas, moi, je ne polke pas, et je ne bouge pas de toute la soirée.

Le président, désespéré de cette scène imprévue qui avait lieu à haute voix, au milieu de la foule qui observait et semblait sourire de son trouble et de son embarras, appela un domestique et lui expliqua ce qu'il fallait trouver à l'instant, coûte que coûte.

Le valet fit remarquer à M. de Verteuil que la soirée était fort avancée et que les boutiques seraient fermées; mais M. de Verteuil, poussé par le désir d'éviter une nouvelle scène désagréable, lui dit de partir et de mettre tout son zèle à faire cette commission.

Euphémie alla s'asseoir dans un coin, comme une petite boudeuse mal élevée, et il fallut bien

remettre à plus tard le plaisir de danser cette polka si ardemment désirée, si impatiemment attendue.

Au bout d'une heure, Jean, le domestique qui avait été envoyé à la recherche des éperons, s'avisa d'un expédient qu'il avait cru ingénieux après avoir couru tout le quartier, et frappé vainement à toutes les boutiques de quincaillier.

— Eh bien! lui dit M. de Verteuil, le voyant entrer.

— J'ai ce qu'il vous faut.

— Tant mieux!...

— Et ce n'est pas sans mal...

— L'essentiel est que vous ayez réussi.

— Oh! monsieur, je ne serais pas revenu sans cela... voyant que toutes les boutiques étaient fermées, j'ai eu la bonne inspiration d'aller ici à l'hôtel à côté chez M. le général Savigny, et voici ce que son valet de chambre m'a remis.

Et Jean tira triomphalement de sa poche une belle paire d'éperons qui ornaient, un quart-d'heure avant, les bottes à l'écuyère du général.

En voyant ce quiproquo, la colère d'Euphémie n'eut plus de bornes, elle jeta les éperons dans les jambes du pauvre Jean qui les ramassa et s'en alla en se frottant les tibias, et ne comprenant pas pourquoi il était si mal récompensé de son zèle.

Euphémie pleura, trépigna des pieds et se donna en spectacle à tout le monde, en se faisant l'héroïne ridicule d'une scène déplorable. M. de Verteuil fut forcé de l'emmener lui-même dans une chambre reculée pour que ses cris n'arrivassent pas dans les salons, où l'on n'épargnait pas les réflexions désagréables sur cet enfant gâté.

— Oh! la vilaine petite personne, s'écria Babylas; qu'elle est mal élevée, et quelle différence avec ma bonne cousine Florette! ce n'est pas elle qui aurait agi ainsi.

— C'est vrai, reprit le Diable Boiteux, je vois avec plaisir que tu penses à elle, que tu établis la comparaison entre ses vertus et les défauts de cette petite sotte.

— C'est bien le cas de dire, monsieur Asmodée, que les cousines se suivent et ne se ressemblent pas.

— C'est ainsi que sont faites toutes ces petites précieuses qui mettent tant d'importance à des niaiseries, à des colifichets inutiles. Sois-en sûr, ce n'est pas cette vilaine demoiselle qui se serait privée de ses bijoux pour secourir des malheureux.

— Oh! bien sûr.

— Ces sortes d'enfants gâtés ne sont pas seulement désagréables, par leurs manières, fatigantes, par leurs exigences; ce sont, de plus, des êtres

égoïstes dont le cœur froid n'est jamais susceptible d'éprouver un bon sentiment... Tu le vois, elle n'a songé qu'à ses éperons, et elle n'a pas pensé que cette scène déplacée, sa retraite du salon, pouvait, ainsi que cela a lieu dans ce moment, suspendre la danse et les plaisirs de tous ces enfants, de toutes ses amies qui sont venues avec l'espérance de s'amuser.

Le président revint bientôt et pria la société de ne plus penser à Euphémie, qui ne tarderait pas à se consoler et à reprendre la danse, comme si rien ne s'était passé.

— Les jolis quadrilles ! s'écria Babylas en s'arrêtant dans le second salon où les plus petits enfants étaient réunis...

— N'est-ce pas qu'ils sont gentils ? dit Asmodée.

— Ah ! voilà une maman bien complaisante, qui les conduit et les dirige dans toutes les figures.

— La plus âgée des jeunes filles n'a pas six ans...

— C'est une charmante miniature, dit Babylas.

— Oui, en public ! répondit le Diable Boiteux.

— Bah ! est-ce qu'elle tromperait son monde ?

— Elle sait dissimuler ses défauts.

— Oh ! les sournoises !...

— Dans le monde, c'est un ange...

— Et à la maison c'est un vrai diable...

— Plus diable que moi !

— C'est beaucoup alors.

— Elle casse tout, et lorsqu'on résiste à ses volontés, elle se met en fureur, et elle égratigne...

— Allons, je vois que c'est une digne amie de mademoiselle Euphémie.

— Aussi s'entendent-elles parfaitement lorsqu'il s'agit de méchanceté et de mauvais tours à jouer à leurs camarades ou à leurs domestiques.

— Voyez-vous... comme on est trompé cependant.

— L'autre jour, Euphémie et cette petite que l'on appelle *Mimi* à cause de sa gentillesse, se sont amusées comme de vrais gamins; elles ont attaché deux jeunes chats à la queue l'un de l'autre avec une ficelle dont elles ont multiplié les tours et les nœuds autant qu'elles ont pu, les deux pauvres bêtes poussaient des cris horribles et se sont réfugiées dans une office où se trouvent placés les porcelaines et les cristaux les plus riches de la maison, qui ne servent que les jours d'apparat. Tu juges de la position des malheureux chats qui s'effrayant mutuellement de leurs cris et de leurs efforts, ont parcouru tous les rayons de l'office, le plus faible traîné par le plus fort ;

il en est résulté une culbute générale d'assiettes et de verres, de plats et de carafes, et lorsque rentrèrent les domestiques qui avaient eu l'imprudence de laisser seules les deux démons, ce ne fut pas sans peine et sans danger qu'ils parvinrent à rattraper et à délivrer les chats que la douleur avait rendus furieux.

— Ah ! les méchantes demoiselles ! dit Babylas, cela me rappelle...

— Oui, cela doit te rappeler, interrompit le Diable Boiteux, que toi-même jusqu'à ce jour tu as rendu bien malheureux le beau chat de ton excellente Marguerite, le pauvre Miton qui est si bon et si patient... je t'ai vu plus d'une fois lui couper ses belles moustaches, son plus bel ornement.

— C'est vrai...

— Je t'ai vu l'enfermer dans un tiroir où tu le laissais des heures entières.

— C'est encore vrai...

— Sans compter d'autres méchancetés plus ou moins cruelles.

— Oh ! je ne lui ai jamais fait grand mal...

— Tu crois ?

— Ce n'était que pour rire, et puis, ce n'est qu'un chat !

— Voilà une belle et bonne raison ! reprit le

nain, c'est la raison que donnent les domestiques ignorants et les enfants qui ne veulent rien apprendre, un chat, un chien, un oiseau, une mouche elle-même, les moindres insectes, ne souffrent-ils pas des maux qu'on leur fait subir? la moindre douleur leur est sensible comme à toi-même. Si l'on t'enfermait dans une armoire où ni l'air ni la lumière ne pourraient pénétrer comme tu le faisais pour Miton, si l'on te mettait ainsi pour rire dans cette espèce de sépulcre, tu ne pourrais plus respirer, et tu mourrais étouffé si l'on ne venait à ton secours.

— C'est vrai, monsieur le Diable, et j'ai tort... je n'avais jamais pensé à tout cela.

— Et à bien d'autres choses encore.

— Aussi pourquoi ne m'a-t-on jamais dit cela?

— On te l'a répété cent fois, mais loin d'écouter les observations qu'on prenait la peine de t'adresser, tu trouvais un malin plaisir à agir tout au rebours de ces sages avertissements.

— Vous avez toujours raison... franchement j'étais un vilain petit démon.

— D'accord!

— Grâce à qui?

— J'attends que tu me le dises.

— Grâce à vous, qui m'inspiriez toutes ces mauvaises tentations.

— Avoue que tu es bien heureux de pouvoir décliner la responsabilité de ta conduite en me l'attribuant, reprit Asmodée en riant ; mais tu sais à présent que le mauvais génie des enfants se moque des imbéciles qui, comme toi, se laissent prendre dans ses filets.

— J'ai bien peur pour vous, monsieur le Diable, que vous ne perdiez avant peu le droit de me ranger dans cette classe.

— Tant mieux pour toi, tant pis pour moi, chacun ses affaires.

— Ah! interrompit Babylas, voilà mademoiselle Euphémie qui reparaît dans le grand salon.

— Oui, elle n'a pas voulu en avoir le démenti, elle a quitté son joli costume hongrois.

— Cela semble tout drôle, ce costume de ville au milieu de tous ces travestissements.

— C'est encore une faiblesse de M. de Verteuil.

— Comment cela?

— Sans doute, il aurait dû l'envoyer coucher et ne pas céder à ce nouveau caprice ; il a fallu la déshabiller, parce que, dans sa colère, mademoiselle Euphémie a déchiré son corsage. Plutôt que de lui permettre de reparaître ainsi dans le bal, il aurait dû la priver de cette fête...

— J'avoue qu'elle l'aurait mérité.

— Laisse faire, Babylas, elle va regretter son



Ils partent, vois avec qu'elle élégance Louise exécute
le pas s'accadé.

mouvement d'humeur et ne tardera pas à être punie de sa conduite.

En effet, la petite Louise et le jeune hussard qui avait été refusé par Euphémie, se mirent à exécuter une polka avec tant de grâce et de précision, que tout le monde en était enchanté. Babylas prenait sa part de la satisfaction générale. Il aurait applaudi bien volontiers aux gentils mouvements des deux petits danseurs. Il n'en était pas de même d'Euphémie. Elle avait déposé son air boudeur. Babylas dit à son compagnon :

— Entendez-vous comme on félicite la mère de Louise ?

— Oui ; aussi regarde l'effet que cela produit sur Euphémie.

Elle quitte sa place et court vers M. de Verteuil et obtient de lui la permission de danser avec des souliers de satin, elle qui tout à l'heure voulait absolument des éperons.

En effet Euphémie si boudeuse et si maussade un instant auparavant, s'élança gracieusement avec un nouveau cavalier, et malgré ses souliers sans talons et sans éperons elle enleva tous les suffrages par sa légèreté et par sa grâce.

— Je veux l'apprendre aussi ! s'écria Babylas transporté d'admiration, je suis las de ne rien savoir.

— A qui la faute, mon ami ? n'a-t-on pas voulu te donner toutes sortes de professeurs? ne t'y es-tu pas constamment refusé par suite de cette affreuse paresse qui te faisait tout envisager comme un travail pénible ?

— C'est vrai, c'est encore vrai, c'est toujours vrai ! aussi n'en parlons plus, monsieur le Diable, et passons dans un autre salon.

— Je ne demande pas mieux, d'autant plus que nous rencontrerons par là des danseurs que nous n'avons pas encore vus.

— Attendons que la danse finisse, ou nous allons embrouiller toutes les figures.

— Tu oublies toujours que nous sommes invisibles et impalpables... traversons donc, nous ne gênerons personne.

Et Babylas donnant le bras à son *cicerone* passa sans encombre au milieu des danseurs qui peuplaient le grand salon du milieu.



CHAPITRE XXI.

Les tribulations de M. Alfred. — La glace fantastique. — L'élixir purgatif. — A quoi l'on s'expose par sa gourmandise.

Arrivés dans le troisième salon, Babylas de la Galissonnière et le nain Asmodée se promenèrent quelques instants en jetant des regards à droite et à gauche. Babylas s'écria tout à coup :

—Tiens, je ne me trompe pas, il me semble que je reconnais là-bas un de mes petits amis...

— Aussi paresseux que toi, c'est Alfred dont tu veux parler?

— Lui-même, il n'a pas l'air de beaucoup s'amuser...

— Je le crois parbleu bien! s'écria le Diable Boiteux en souriant : que veux-tu qu'il fasse dans ce salon? il ne sait pas danser, car il a fait comme toi, il n'a jamais rien appris...

— Oui, je le sais, et plus d'une fois il a cherché à me dégoûter aussi du travail.

— Il n'avait pas grand'peine à te persuader...

— Non, ma foi, car je pensais comme lui.

— Il vient de lui arriver à l'instant même un petit désagrément causé par sa gourmandise et dont il est victime en ce moment.

— Qu'est-ce donc, monsieur le Diable?

— Tu n'as pas oublié combien le jeune Alfred aime les friandises?

— Oh! non, car dans les goûters que nous avons faits quelquefois ensemble, il *râflait* tout avant qu'on fût assis...

— Oui, interrompit Asmodée, goûters dans lesquels passaient souvent les provisions de sucreries, de confitures et de biscuits de ton père...

Babylas un peu confus baissa la tête et ne répondit rien.

— Tout à l'heure, tandis qu'on entourait Euphémie et M. de Verteuil, tandis qu'elle se livrait si ridiculement en spectacle, ton illustre camarade Alfred a cru pouvoir profiter de la préoccupation générale pour se diriger vers les buffets et emplir ses poches de tout ce qui tombait sous sa main.

— Oh! le vilain gourmand!

— Le petit sot a été assez maladroit pour prendre des gâteaux à la crème, des fruits glacés, des

oranges au sucre et des nougats qu'il a empilés avec précipitation dans les basques de son frac de garde-française, puis dans la crainte d'être surpris, il s'est hâté de se mêler à la foule... la chaleur excessive qui règne dans cet appartement a bientôt mis en fusion tous ces fruits glacés et les crèmes, les fruits et les pâtes amollis ont produit un horrible gâchis dans ses poches et des gouttières s'y sont établies épanchant un sirop de diverses couleurs sur ses guêtres et sa culotte blanches.

— Mais s'il bouge de derrière le fauteuil où il est, il va être découvert... quelle honte pour lui !

— C'est pour cela aussi qu'il est immobile dans son coin et qu'il ne sait quelle contenance faire, et bien sûr il faudra demain matin le plonger dans un bain, car il est pris dans sa culotte comme un merle sur un *cimeau* (1) couvert de glu.

— Oh ! mon Dieu, la drôle de tête qu'il a !

— Mais cela ne l'empêche pas de demander des rafraîchissements à tous les domestiques qui passent devant lui avec des plateaux.

— C'est être par trop glouton !

(1) Dans le Midi de la France on se livre à un genre de chasse que l'on appelle *chasse au vif*. Elle se fait à l'aide d'une branche morte appelée *cimeau*, que l'on enduit de glu et qui est fixée au bout d'une longue perche dominant un bouquet d'arbre ; l'oiseau de passage s'y pose, aussitôt le cimeau s'abaisse et le chasseur saisit sa proie.

— Je veux l'en empêcher! dit le nain.

— Est-ce que vous allez lui jouer quelque tour?

— Oui, va te placer à côté de lui...

— Pour lui parler?

— Non, non, garde le silence, et lorsque ce valet qui n'a plus qu'une glace sur son plateau, va arriver devant Alfred, lorsqu'il avancera la main pour saisir cette coquille qu'il suit déjà d'un regard de convoitise, sois plus prompt que lui et empare-toi de la glace, qu'il la voie disparaître sans savoir qui se l'est offerte.

— Ma foi, la proposition me sourit, car je meurs de soif.

Babylas se hâta d'obéir à Asmodée et ne se fit pas prier pour jouer ce tour à son camarade qui fut aussi effrayé que surpris en voyant au moment où il allongeait le bras, la coquille s'enlever à quelques pouces du plateau, la cuillère voltiger plusieurs fois en l'air, puis cuillère et coquille reprendre leur place.

La glace avait disparu dans le gosier de l'heureux Babylas.

Alfred demeura les bras balants, la bouche béante, les yeux ouverts, se demandant s'il ne rêvait pas; le domestique qui avait tourné la tête pour regarder danser pendant que le garde-fran-

çaise derrière son fauteuil avait fait un geste qui l'avait arrêté, sentant reposer la coquille sur son plateau, se retourna et voyant l'air étrange et la bouche ouverte d'Alfred, il le crut incommodé, et avant qu'il pût s'en défendre il le fit sortir de sa cachette. Les dames qui étaient assises autour de lui partirent d'un éclat de rire qui retentit dans le salon en voyant la malheureuse culotte blanche offrant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Bientôt une foule de petits invités entourèrent le malheureux Alfred et ne lui épargnèrent pas les quolibets et les railleries, et les plus espiègles le repoussèrent pour ne pas voir leurs frais habits salis par le contact du trop sucré garde-française.

— Crois-tu qu'il soit corrigé de son penchant à la gourmandise? demanda le Diable Boiteux à Babylas qui était venu le rejoindre.

— La honte qu'il doit éprouver est assez grande pour qu'il s'en souvienne toujours... et moi aussi! dit Babylas en faisant un geste d'assurance, et je veux bien que le diable m'emporte...

— Ne jure pas, je connais ton faible, et s'il t'arrive de te laisser aller à ce vilain défaut je te promets de me souvenir de tes serments.

— Quel est donc ce petit garçon vêtu en Espagnol, qui quitte déjà le bal avec sa mère?

— C'est le fils unique du docteur Amiot.

— Comme il est pâle !

— C'est qu'il vient d'être gravement malade et par sa faute.

— Par sa faute ? répéta Babylas tout étonné de la réponse du Diable Boiteux.

— Ma foi, je veux bien encore te conter cette petite histoire dans l'espoir de te guérir de la mauvaise habitude de toucher à tout...

— Oh ! par exemple ! monsieur le Diable, vous me donnez là des défauts que je n'ai jamais eus.

— As-tu donc déjà oublié les cigarettes qui t'ont valu le plaisir d'aller au collége?

Babylas se mordit les lèvres et ne répondit rien.

— Ce jeune Espagnol si pâle et si abattu ce soir est d'habitude d'une vivacité et d'une pétulance dont rien n'approche ; sans cesse à fureter dans l'appartement de son père, il est l'objet d'une surveillance toute particulière qu'il parvient cependant à tromper quelquefois. Un jour qu'il était entré sans être vu dans le cabinet de M. Amiot, il trouva sa trousse de chirurgie ouverte sur une table, et l'imprudent enfant se mit à retirer l'un après l'autre tous les instruments dont la plupart, parfaitement aiguisés, l'exposaient à mille accidents. En effet quelques instants après des cris de

frayeur et de désespoir attirèrent le docteur qui en entrant dans le cabinet trouva monsieur son fils avec une main ensanglantée. M. Amiot examina la blessure qui heureusement se bornait à une légère coupure, et quand il l'eut pansée, il administra à son turbulent gamin une sévère correction.

— Et c'est de cette blessure qu'il a été malade ?

— Heureusement, non ! il aurait pu s'estropier; et il fut assez heureux pour l'éviter ; mais voici à quelle occasion il a dû garder le lit près de quinze jours. M. Amiot ayant remarqué la répugnance invincible de son fils pour tout ce qui avait l'aspect d'un remède et ayant jugé nécessaire l'administration d'un purgatif, avait fait préparer chez un pharmacien, un sirop où les matières pharmaceutiques étaient si bien déguisées que cela avait plutôt le goût et la couleur d'une liqueur de table que d'un médicament. Le matin, de temps en temps, M. Amiot attirait son fils dans son cabinet, il lui faisait avaler sans grimace son purgatif; notre héros avait remarqué la place où M. Amiot mettait ce flacon, auquel il aurait voulu faire de plus fréquentes visites. Dernièrement, M. Amiot sortant de visiter ses malades, trouva sa femme tout en pleurs auprès du lit de leur fils qui souffrait horriblement. L'œil

exercé du médecin découvrit bientôt les indices d'un empoisonnement. Une idée subite le frappe, son fils devait avoir pénétré dans le cabinet, et entraîné par une tentation de gourmandise, il devait avoir touché au flacon ; en une minute le docteur Amiot eut acquis la certitude de sa supposition. Il ordonna promptement un contre-poison énergique qui sauva son fils, mais qui le laissa longtemps dans un état de faiblesse et de prostration pénible.

— Je ne comprends pas, dit Babylas, que l'on s'empoisonne avec un remède.

— Il y a bien d'autres choses que tu ne soupçonnes pas, répondit le Diable Boiteux. Sache donc que la plupart des médicaments ne sont que des poisons qui, pris à doses fortes, tuent promptement et qui, au contraire, administrés dans des proportions excessivement faibles, rappellent la santé. C'est ainsi par exemple que le quinquina, que l'on emploie avec succès contre la fièvre, provoque cependant un accès de fièvre très-violente chez des gens en santé. Voilà comment le jeune Amiot avait failli périr en prenant sans nécessité un médicament, et à une dose que sa gourmandise lui avait fait décupler.

— Voilà encore une observation dont je compte bien faire mon profit : merci, monsieur le Diable.

— Allons, quittons ce bal, qui d'ailleurs touche à sa fin…

— Déjà partir ! dit Babylas contrarié.

— Tu dois avoir besoin de repos.

— Peut-être ; mais avec vous je n'y pense pas.

— Notre journée a été assez bien remplie, et je l'espère, elle laissera quelques traces dans ton esprit.

— Oh bien sûr ! monsieur le Diable.

— Puisses-tu dire vrai !

— Il me tarde, reprit Babylas, de raconter tout cela à mon bon père, et de lui dire que je suis corrigé, qu'à l'avenir…

— A l'avenir, il croira ce qu'il verra, mon cher Babylas ; mais quant aux voyages aériens que tu as faits avec moi depuis ce matin, quant à nos visites domiciliaires opérées à travers les toitures des maisons, il ne voudra pas en croire un mot, il te traitera de visionnaire, de rêveur, et te rira au nez.

— Cependant, si je lui prouve…

— Prouve-lui seulement que tu n'es plus le même, que tu es véritablement corrigé, voilà ce que tu peux faire de plus agréable pour ton père, chez qui tu vas rentrer.



CHAPITRE XXII.

Babylas, introduit furtivement dans l'équipage de M. de Saint-Hilaire, apprend combien il faut être circonspect dans le monde.

Au moment où le Diable Boiteux et Babylas se disposaient à se mettre en route par leur procédé ordinaire, ils entendirent un valet de pied crier :

— La voiture de M. de Saint-Hilaire.

— Tiens, dit Babylas, c'est un de nos voisins.

— Ne serais-tu pas bien aise de t'en aller avec lui ? demanda Asmodée ; l'air est froid, et je craindrais pour toi quelque indisposition.

— Je ne demande pas mieux, mais je ne puis pas le prier de m'accorder cette faveur.

— Aussi n'as-tu pas besoin de le faire, suis-moi.

Asmodée et Babylas toujours invisibles accom-

pagnèrent la famille Saint-Hilaire, jusqu'à la voiture.

— Laisse-les monter.

— Et puis?

— Entrons tous deux, assieds-toi sur les genoux de M. de Saint-Hilaire, qui ne se doutera de rien, et moi, je me mettrai sur ceux de l'ami qui l'accompagne.

En effet, M. et madame de Saint-Hilaire, un de leurs amis, leurs deux enfants, Asmodée et Babylas se casèrent commodément dans la voiture.

— Écoute la conversation, dit Asmodée en se penchant vers l'écolier, il y a toujours à gagner.

Après quelques réflexions au sujet du bal qui venait d'avoir lieu, on en vint à parler de cette manie étrange que l'on a à Paris d'emplir outre mesure ses salons de gens qui ne se connaissent pas et qui sont exposés ainsi à une foule de quiproquos désagréables que l'on ne saurait éviter qu'à l'aide d'une grande prudence et d'une circonspection de tous les instants.

— Ne vous est-il jamais arrivé de dire devant des yeux noirs que vous n'aimiez que les yeux bleus? demanda M. Saint-Hilaire, n'avez-vous jamais vanté de petits pieds, de jolies mains, des tournures gracieuses, devant des femmes qui

n'avaient ni gracieuse tournure, ni jolies mains, ni petits pieds?

— Quel est l'homme qui n'a pas été exposé dans le cours de son existence à commettre quelque maladresse?

— La vie n'est qu'un long rescif, on ne peut faire un geste dans un salon sans être exposé à heurter l'oncle, le mari ou le frère de la chanteuse qui vient de roucouler une romance avec une voix de mirliton... la semaine dernière j'ai été témoin d'une scène fort comique: c'était chez le baron de Crussac; il y eut d'abord spectacle; la pièce offerte aux invités ne comptait pour interprètes que des acteurs montant sur les planches pour se distraire. Après le spectacle on se répandit dans les salons où des groupes se formèrent en attendant que l'orchestre donnât le signal de la danse.

La conversation s'était engagée, nous ne savons trop comment entre deux invités qui se voyaient pour la première fois. Après mille lieux communs indispensables dans une pareille rencontre, après avoir loué le luxe de l'hôtel, l'amabilité du maître de la maison, la saveur des glaces, le parfum des fleurs, on arriva tout naturellement à parler de la pièce qui avait été jouée, le plus jeune commença ainsi:

— S'il faut vous dire ma pensée tout entière, je vous avouerai que cette comédie m'a paru souverainement ridicule par la manière dont elle était montée.

— Bah ! vous trouvez ? répondit le second personnage sourcillant un peu.

— La dame qui remplissait le rôle de la reine m'a semblé détestable... point de manières, mauvaise diction, physique ingrat, et beaucoup trop de rouge.

— Mon Dieu, monsieur... C'était ma femme.

— Votre femme ?

— Elle-même, monsieur.

— Qui jouait la reine... Pardon, pardon, j'ai commis une erreur grave, c'est l'ingénue que je voulais dire, et par une distraction impardonnable...

— L'ingénue ? interrompit de nouveau le second interlocuteur, c'est ma fille...

— Vraiment ! je ne sais pas où j'ai la tête ce soir, et je dis tout justement le contraire de ce que je pense... Ce ne sont point ces dames que j'avais l'intention de critiquer ; c'est ce monsieur qui jouait le ministre qui a tout gâté par sa laideur...

— Le ministre ? reprit le gros monsieur, c'est mon frère.

Traqué de tous côtés et ne sâchant comment

sortir de ce labyrinthe ridicule dans lequel il s'était égaré, le jeune Aristarque avisa un moyen qu'il crut très-ingénieux et s'empressa de reprendre avec un air de satisfaction triomphante :

— La vérité est que ce rôle lui a fait honneur, et monsieur votre frère en a tiré tout le parti possible ; mais convenons ensemble que l'ouvrage était si pitoyable, que tous les acteurs semblaient pitoyables.

— Tant pis, monsieur, répondit le gros personnage tout rouge de dépit, car la pièce est de moi !

En ce moment la voiture de M. de Saint-Hilaire arrivait devant la maison de M. de la Galissonnière. Asmodée saisit violemment Babylas par la main et le fit sauter par le vasistas qui était ouvert, Babylas entraîné à l'improviste poussa un grand cri arraché par la crainte d'être écrasé sous les roues de la voiture ou brisé sur le trottoir, M. de Saint-Hilaire mit la tête à la portière et ne vit rien.

— Poltron ! dit Asmodée.

— C'est vrai, j'avais oublié votre puissance.

Et il se dirigea vers la porte de la maison paternelle dont il saisit le marteau.

— Que fais-tu ? demanda le Diable Boiteux.

— Je vais frapper...

— Pourquoi donc ?

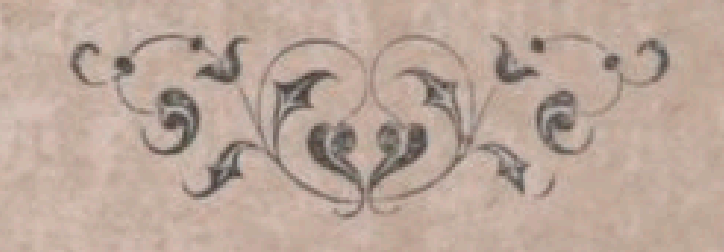
— Mais pour entrer.

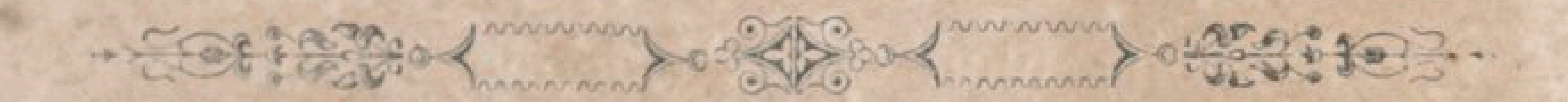
— Il est inutile de réveiller ce brave concierge qui dort paisiblement, nous avons toujours notre moyen commode à employer, nous descendrons par les toits, de cette façon personne ne pourra donner à ton père des renseignements sur la manière dont tu es rentré chez lui...

— Toujours du merveilleux ! dit Babylas.

— Quand on en fait, on n'en saurait trop faire, répondit Asmodée en ricanant. En route !

Et d'un bond, ils s'élancèrent du trottoir de la rue, au sommet de la maison dont le toit s'entr'ouvrit, et Babylas se retrouva dans sa chambre à coucher.





CHAPITRE XXIII.

Dernière étape aérienne. — Babylas se retrouve dans sa chambre. — Ses adieux à Asmodée. — Babylas est désabusé. — Il apprend quel était son véritable guide.

Ce ne fut pas sans une vive émotion que Babylas rentra dans la maison de son père, son cœur battait avec violence et en une minute il vit passer sous ses yeux, comme un long panorama, toutes les fautes, toutes les sottises qu'il avait commises dans cet appartement.

Asmodée le contemplait avec satisfaction.

Babylas s'avança vers son lit qu'il trouva fait avec un soin particulier, comme si la bonne Marguerite l'eût attendu d'un instant à l'autre.

Vaincu par la fatigue, le jeune écolier s'assit sur le bord de son lit, et d'une voix qui s'éteignit par degrés sous l'étreinte du sommeil, il dit :

— Bonsoir, mon cher Asmodée, je vais dormir; mais demain, ne viendrez-vous pas me reprendre dès le matin, pour recommencer nos excursions?... J'y ai pris un goût extrême, et il me semble... qu'avec vous... je gagnerai plus... qu'avec dix professeurs.... je vous reverrai.... n'est-ce pas, mon ami!... à demain... n'y manquez pas... bonsoir.

Sa tête appesantie retomba sur l'oreiller.

Au même instant, la chambre de Babylas s'illumina d'une clarté céleste qui l'éblouit.

— Asmodée... Asmodée... s'écria-t-il tout en dormant.

Le Diable Boiteux avait disparu.

A sa place, voltigeait autour du lit ce bel ange aux ailes de neige et d'azur qui lui était apparu dans le dortoir du collége.

Sa figure séraphique brillait de joie et d'espérance.

Ses lèvres souriaient avec amour à l'enfant qui dormait.

— Babylas ! je t'ai trompé! ce n'est point avec Asmodée que tu as passé ta journée, mais avec moi, moi, ton bon ange, qui ai voulu te sauver. J'ai pris la forme de ton mauvais génie pour redresser ton esprit... Si je m'étais présenté comme le génie du bien, tu aurais peut-être fermé l'o-

reille à mes discours, tu te serais épouvanté de mes bons conseils comme d'une morale chagrine et sévère... Plus disposé à écouter ton mauvais génie que ma parole pleine de sollicitude, tu as cru te livrer à lui et tu l'as fait sans honte... Sans t'en douter, tu as opéré un retour salutaire sur toi-même; ton cœur est bon, ta tête seule est mauvaise... à l'avenir suis les impulsions de ton cœur, et tu seras à l'abri des tentations que ton mauvais génie essayera contre toi... sois sage et laborieux, Babylas... tu recueilleras un jour ce que tu auras semé... ton père va te rendre son amitié ; efforce-toi d'en être toujours digne, rappelle-toi bien que ta vie ne sera que le reflet de ta jeunesse, prépare-toi des jours heureux, Babylas, tu tiens ta destinée dans tes mains...

Un nuage lumineux vint envelopper l'ange gardien dans ses légers replis, et une voix qui semblait être accompagnée par une harpe d'or prononça ces dernières paroles que Babylas avait déjà entendues dans le dortoir du collége.

Que la mer a de voiles
Par cette belle nuit!
Que le ciel a d'étoiles
Dans son azur qui luit!

Chaque étoile est un ange,
Un doux ange gardien!

Dans la sainte phalange
Ne vois-tu pas le tien?

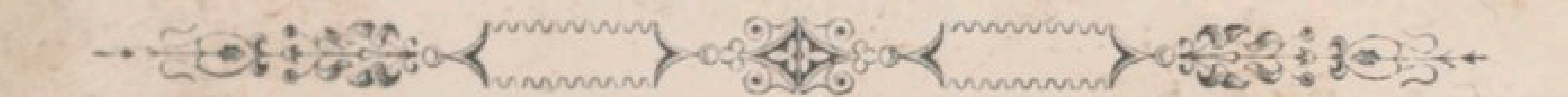
Quand la peine est cruelle,
Et quand on souffre, hélas!
Cet ange qu'on appelle,
Ami, ne tarde pas!

Sous le vent qui sommeille
La vague est sans danger,
La lune est là qui veille
Pour la mieux protéger!

L'étoile, ton bon ange,
Perle du firmament,
Dans la sainte phalange
Montre son front charmant!

Quand la peine est cruelle
Et quand on souffre, hélas!
Cet ange qu'on appelle,
Ami, ne tarde pas!





CHAPITRE XXIV.

Marguerite retrouve Babylas dans son lit. — Repentir de Babylas. — Joie de M. de la Galissonnière. — Est-ce un rêve? — Est-ce une réalité?

Babylas s'éveilla en sursaut.

Il se trouva tout habillé sur son lit.

Il était sans lumière.

Peu à peu il se remit du trouble où venait de le plonger cette nouvelle apparition.

Il se coucha.

Le sommeil fuyait sa paupière; il remercia Dieu de lui avoir envoyé ce bon ange, dont les conseils avaient fait naître en lui de nobles sentiments qui agitaient doucement son cœur.

La nuit fut pour Babylas d'une longueur mortelle, car, au gré de son impatience, le moment où il pourrait aller se jeter aux pieds de son père n'arrivait pas assez vite.

Enfin le jour parut.

Babylas entendit la vieille Marguerite se lever; par une habitude à laquelle elle n'avait pas encore eu le temps de renoncer, la bonne gouvernante entra dans la chambre de Babylas.

Elle le trouva assis sur son lit, et les yeux mouillés de larmes.

Marguerite recula épouvantée et poussa un cri.

— Ma bonne Marguerite! dit l'enfant avec un accent de douceur inaccoutumé.

— Vous ici, Babylas!

— Oui, moi... qui voudrais bien t'embrasser...

Marguerite eut un moment d'hésitation, mais son attachement pour Babylas l'emporta bientôt sur la frayeur que lui faisait éprouver un retour aussi extraordinaire. Elle se précipita vers l'enfant qu'elle pressa sur son cœur, et qu'elle couvrit de baisers; puis elle s'élança dans la chambre de son maître en criant :

— Monsieur de la Galissonnière, ah! mon Dieu! monsieur de la Galissonnière!

— Eh bien! qu'est-ce que c'est?

— Ce que c'est, monsieur?... votre fils est revenu, je viens de le retrouver dans son lit.

— Allons, tu es folle!

— Folle! monsieur, folle, quand je l'ai vu,



Pardon mon bon père dit Babylas en sanglotant.

quand je l'ai embrassé, quand il m'a parlé... ah! Jésus, Dieu, Seigneur!... mais venez donc.

M. de la Galissonnière, pour mettre un terme au trouble de la bonne gouvernante, la suivit; mais quelle fut sa surprise en voyant son fils s'élancer du lit et tomber à ses pieds!..

— Pardon, mon bon père, dit Babylas, en sanglotant, oubliez, je vous prie, tous les chagrins que je vous ai causés par ma paresse, mon étourderie et ma méchanceté; pardonnez-moi, mon père, car je m'en repens et je vous promets de ne plus tomber à l'avenir dans ces vilaines fautes.

Ce langage était bien fait pour étonner M. de la Galissonnière : aussi relevant son fils, il le serra dans ses bras et l'embrassa avec bonheur, mais sa joie augmenta encore en voyant la sensibilité exquise qui s'était développée chez Babylas, dont jusque-là on n'avait pu surprendre aucun bon mouvement.

Quand ces douces étreintes furent terminées, M. de la Galissonnière, à qui la pâleur de son enfant n'avait pas échappé, le replaça dans son lit, puis s'asseyant à son chevet sans abandonner sa main :

— Maintenant, mon cher Babylas, que je t'ai pardonné, sur la promesse que tu m'as faite d'être meilleur, promesse à laquelle je veux croire, réponds à mes questions. Comment as-tu pénétré

ici hier pour m'écrire un mot? comment as-tu dîné à ma table? comment es-tu venu te coucher dans ton lit?

— Oui, ajouta Marguerite, apprenez-nous, petit serpent, comment...

— Parle, interrompit M. de la Galissonnière, ta bonne Marguerite a bien gardé ton secret, elle a été d'une réserve, d'une discrétion merveilleuse...

— Mais, mon bon monsieur, je ne saurais trop vous répéter que je ne comprends rien à tout cela.

— Bien, bien... Babylas mon cher enfant, dis-moi sans crainte tout ce que tu as fait depuis ta sortie du collége, et surtout comment tu es parvenu à t'échapper d'une maison où la surveillance est si bien entendue.

— Hélas! mon bon père, vous ne me croirez pas si je vous raconte tout ce qui m'est arrivé, tout ce que j'ai vu... Un petit diable boiteux, c'est-à-dire mon bon génie, mon bon ange, m'a rendu à la liberté, nous traversions les murs ensemble, nous pénétrions partout sans être vus ni entendus; c'était charmant... aussi j'en ai plus appris dans cette journée que depuis que je suis au monde.

— Il est malade, dit M. de la Galissonnière, en lui tâtant le pouls, la fièvre le dévore, Mar-

guerite, courez chez le docteur, Babylas est en délire.

— Dites plutôt qu'il est sorcier ! cette fièvre n'est peut-être que de la fatigue... mais qu'il nous dise la vérité, car je vous réponds bien que je ne lui ai point ouvert ni hier, ni cette nuit.

— Allons, vous vous entendez à merveille tous deux !

— Non, mon père, reprit l'enfant, Marguerite ne ment pas ; je ne suis point malade, et je vous dis tout ce qui est... maintenant est-ce une réalité ou une vision ? ai-je vu ou ai-je cru voir toutes ces choses? je ne saurais l'expliquer moi-même ; mais ce que je puis affirmer, c'est que depuis hier j'ai beaucoup pensé et réfléchi, je me suis repenti de mes fautes, et j'ai pris la résolution de vous obéir, de vous satisfaire en tout, de m'appliquer à l'étude, de travailler avec ardeur avec mon bon M. Denis que je vous prie de faire revenir, si vous daignez me garder auprès de vous. C'est qu'en un mot, je veux être quelque chose et que si j'avais toujours continué comme j'ai commencé, je n'aurais jamais été qu'un sot insupportable.

M. de la Galissonnière entendant sortir de la bouche de son enfant un langage si raisonnable, se perdait en conjectures.

Babylas répéta avec tant de sincérité et de douceur ses supplications que M. de la Galissonnière transporté de joie consentit à tout ce qu'il demandait et le couvrit de baisers en le pressant sur son cœur.

Les jours les plus calmes et les plus heureux succédèrent à ces deux journées si pleines d'émotions et d'événements merveilleux.

Babylas se mit au travail avec ardeur.

Il devint un exemple d'ordre, de douceur et de soumission, en peu d'années ce fut un jeune homme distingué autant par ses manières que par son esprit.

Quelquefois le souvenir de ses excursions aériennes avec le Diable Boiteux lui revenait à la mémoire, et malgré lui il en reparlait à son père qui souriait en regardant la vieille Marguerite qu'il croyait s'être entendue avec Babylas.

Quel qu'ait été le soin que Babylas ait mis à persuader son père de la vérité de ses récits, M. de la Galissonnière demeura toujours convaincu que l'heureuse conversion de son cher Babylas n'avait été opérée que par la peur qu'il avait éprouvée de se voir condamné à rester au collége dont il s'était échappé pour revenir à la maison paternelle.



ÉPILOGUE.

Le rêve du bonheur est un bonheur réel.
DE FONTANES.

Nos espérances sont des rêves faits étant éveillés
PIERRE BOISTE.

Les songes valent quelquefois mieux que la réalité
REGLEY DE SUCY.

Ne pas rêver, c'est ne pas vivre.
HENRY BUVAT DE GURGY.

M. de la Galissonnière était-il dans l'erreur? Babylas était-il dans le vrai?

Babylas eut-il un rêve dans lequel un bel ange vint lui sourire, et s'emparer de lui pour le corriger en lui montrant des exemples de vices et de vertus?

Ou bien Babylas fut-il réellement le compagnon d'Asmodée?

N'approfondissons pas cette question... le merveilleux perd tout son charme quand on y apporte les froids arguments de la raison.

Disons seulement avec un homme d'esprit :

CHAQUE SOIR NOUS NOUS EMBARQUONS POUR LE PAYS DES SONGES ;
UN JOUR NOUS N'EN REVIENDRONS PAS



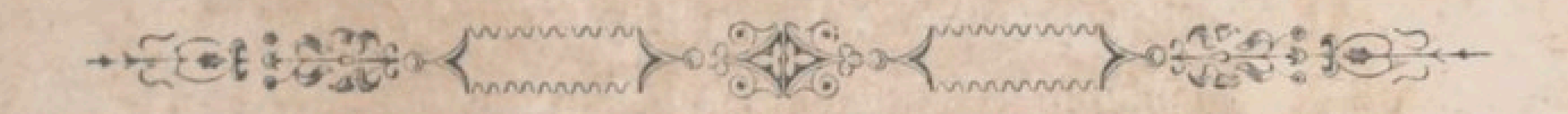


TABLE.

FIN DE LA TABLE.

